ARMES MILITARIA MAGAZINE

ISSN 0753-1877

HORS-SERIE N° 5
69 FF - 495 FB
Can $19.75

LES GRANDES BATAILLES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

OPERATION BARBAROSSA

Yves BUFFETAUT
Dessins en couleurs de
Jean RESTAYN

M 4437 - 5 H - 69,00 F -RD

LA PANZER-DIVISION DU PR

Ci-dessus :
Un campement de la 2. Panzer-Division à l'abri d'un groupe d'isbas. L'insigne porté sur la tourelle représente un dragon ailé rouge bordé de blanc, au milieu d'un losange blanc. Il s'agit de l'insigne du II. Abteilung du Panzer-Regiment 3. La 2. Pz. Div. est en réserve de l'OKH au début de l'opération Barbarossa. Au 21 juin 1941, les 19 Panzer-Divisionen engagées alignent 965 Panzer III, ce qui en fait le char numériquement le plus important de la Heer à cette date. Contrairement aux chars illustrés sur cette photo, tous les Panzer III ne possèdent pas encore de canon de 50 mm. Celui-ci est beaucoup plus efficace que le canon court de 37 mm, même s'il ne possède que 42calibres au lieu des 60 demandés par Hitler à la fin de 1940. (BA)

La décision d'attaquer l'Union Soviétique, prise par Hitler contre l'avis de ses généraux, implique un bouleversement de l'arme blindée allemande.

Les 10 Panzer-Divisionen de mai et juin 1940 ne sont plus suffisantes pour une offensive d'une telle envergure. Aussi, le Führer décide de doubler le nombre de divisions blindées, mais la production de chars est trop faible pour faire face à cet accroissement soudain. Certes, les nouvelles divisions sont équipées un temps de chars français, mais ceux-ci ne font pas l'affaire pour de multiples raisons et les Hotchkiss et autres Somua ne resteront dans les tableaux d'effectifs de certaines Panzer-Divisionen que le temps de leur formation. Dès lors, il ne reste plus d'alternative : les nouvelles divisions devront compter moins de chars.

Pour cela, les « grosses » divisions de 1939 cèdent l'un de leurs deux régiments blindés. Ainsi, la 1.Pz.Div. cède son Pz.Rgt.2 qui devient le noyau de la 16.Pz.Div. Le Pz.Rgt.4 de la 2.Pz.Div. forme la base de la 13.Pz.Div. La 4.Panzer-Division se sépare de son Panzer-Rgt 36 qui part à la 14.Pz.Div. Quant au Pz.Rgt.15 de la 5.Pz.Div., il permet la création de la 11.Panzer-Division. Les 3. et 10. Pz.Div. cèdent également un de leurs régiments de chars, mais ceux-ci partiront pour l'Afrique et ne nous concernent pas ici.

Le fractionnement des divisions de 1939 ne permet la création que de six nouvelles divisions, dont quatre pour un service sur le continent. Cinq autres unités sont donc créées de toutes pièces. Ce sont les 12., 17., 18., 19. et 20. Pz.Div. Elles touchent à leur début du matériel français, mais celui-ci est bien mal adapté à la Blitzkrieg et, rapidement, des Panzer d'origine allemande ou tchèque viennent le remplacer.

Au 22 juin 1941, les effectifs de la Panzerwaffe sur le front de l'Est sont les suivants, répartis en 19 divisions blindées, dont deux en réserve :

- 181 Panzer I (essentiellement dans les unités du génie);
- 106 Panzer 35(t);
- 746 Panzer II;
- 772 Panzer 38(t);
- 965 Panzer III;
- 439 Panzer IV;
- 230 Panzer III Befehlswagen.

Soit un total de 3 439 chars, sans compter les Panzerjäger et autres Sturmgeschütz en unités autonomes ou dans les divisions motorisées. Il n'y a donc plus aucun char français au sein des Panzer-Divisionen, même si quelques Abteilungen autonomes en possèdent, notamment des Somua S 35. Ils sont utilisés par les unités dites *de sécurité*, qui opèrent sur les arrières de la Wehrmacht.

Lorsque l'opération Barbarossa débute, les effectifs

RI NTEMPS 1941

Ci-dessus : la dotation théorique d'une Panzer-Division modèle 1941 comprend encore 45 Panzer II, ce qui en fait numériquement le second char après le Panzer III, avec 68 exemplaires par division. Cette importance du Panzer II en juin 1941 montre bien que la Wehrmacht n'est pas prête à lutter en Russie. Ce n'est pas l'ajout d'un blindage supplémentaire, nettement visible à l'avant de la tourelle et sur la superstructure frontale de la caisse, qui va faire du Panzer II un engin apte au combat face aux chars soviétiques. Les chiffres jaunes portés sur la tourelle de ce char le désigne comme appartenant à l'état-major du II. Abteilung d'une division blindée opérant sur le front sud, au sein du Panzer-Gruppe Kleist. (BA)

Ci-dessous : sur le Niémen, les équipages de trois Sturmgeschütz III du StuG.Abt. 184 rafraîchissent leurs engins en fin d'après-midi, le 24 juin 1941. Les StuG III sont neufs et n'ont semble-t-il pas encore eu l'occasion de tirer. Les premiers Sturmgeschütz III sont apparus en opération dès la campagne de France, mais c'est en Russie qu'ils vont gagner une solide réputation d'efficacité. En 1941, ils servent tous dans des Abteilungen indépendants.(BA)

Ci-contre :
A leur création, de nombreuses Panzer-Divisionen de décembre 1940 sont équipées de matériel français, en particulier les blindés provenant des DLM. Mais les premières utilisations en formation montrent que les chars Hotchkiss et Somua ne remplissent pas les conditions nécessaires pour être opérationnels au sein de divisions blindées. Rapidement remplacés par des Panzer, les chars français sont confinés à des tâches subalternes, principalement du maintien de l'ordre en Yougoslavie ou dans des secteurs calmes (Norvège, etc.). Toutefois, certains exemplaires sont envoyés en Russie, comme ce Somua S 35, qui est sans conteste le meilleur char français de l'époque. La photo a été prise dans le secteur nord du front russe, probablement dans les pays baltes où trois divisions de « maintien de l'ordre » opèrent sur les arrières de la Wehrmacht (BA).

La Panzer-Division de 1941

ORDRE DE BATAILLE DES PANZER-

Unités	1. Pz.Div.	2. Pz.Div.	3. Pz.Div.	4. Pz.Div.	5. Pz.Div. [f]	6. Pz.Div.	7. Pz.Div.	8. Pz.Div.	9. Pz.Div.
Panzer-Regiment	Pz.Rgt.1 *I. et II. Abt.* [a]	Pz.Rgt.3 *I. et II. Abt.*	Pz.Rgt.6 *I., II. et III. Abt.*	Pz.Rgt.35[e] *I et II. Abt.*	Pz.Rgt.31 *I., II. et III. Abt.*	Pz.Rgt.11 *I. et II. Abt. + Pz.Abt.65*	Pz.Rgt.25 *I. et II. Abt. + Pz.Abt.66*	Pz.Rgt.10 [i] *I. et II. Abt. + Pz.Abt.67*	Pz.Rgt.33 *I., II. et III.Abt.*
Schützen-Regiment	1. et 113.	2. et 304. [d]	3. et 394.	12. et 33.	13. et 14.	4. et 114.	6. et 7.	8. et 28.	10. et 11.
Kradfahrer-Bataillon	1.	2.	3.	34.	55.	6.	7.	8.	59.
Aufklärungs-Abt.	4.	5.	1.	7.	8.	57.	37.	8.	9.
Artillerie-Regiment	73.	74.	75.	103.	116.	76.	78. [g]	80.	102.
Flak.Artillerie-Abteilung	229.	273.	314.	290.	288.	411.	296.	286.	287.
Panzer-Jäger-Abteilung	37. [b]	38.	39.	49.	53.	41.	42. [h]	43.	50.
Nachrichten-Abteilung	37.	38.	39.	79.	77.	82.	83.	84.	85.
Pionier-Bataillon	37. [c]	38.	39.	79.	89.	57.	58.	59.	86.

a. Les quatre compagnies légères sont notamment dotées de Panzer III armés du nouveau canon KwK de 5 cm court, à la place du 3,7 cm.

b. Panzer-Jäger Abt. 37 (avec notamment 15 canons de Pak de 5 cm).

c. Pionier-Btl. 37 (dont le 2.(gp)/Pz.Pi-Btl. 37 est équipé de Panzer II et de SdKfz 251).

d. Le I.Abteilung du Schützen-Rgt.2 et le II.Abteilung du Schtz.Rgt.304 sont dotés de SdKfz 251, à raison de 14 par compagnie.

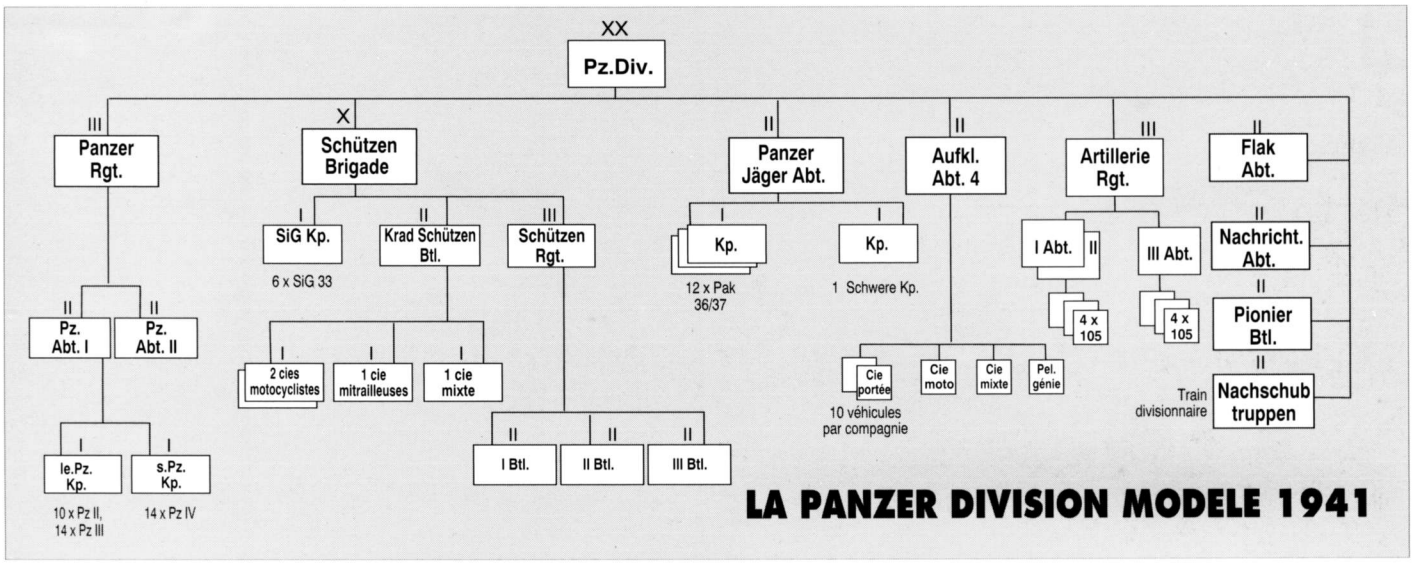
e.Chaque Abteilung du Panzer-Regiment 35 compte trois compagnies légères et une moyenne. Au total, le régiment aligne 105 Panzer III (armés de canons de 3,7 cm ou 5 cm) et 20 Panzer IV.

f. La division est en réserve au début de l'opération Barbarossa.

g. Les véhicules d'observation d'artillerie du Pz.Artillerie-Abt. (mot.) 78 sont des Panzer II et des SdKfz 250.

h. Le Panzerjäger Abt. 42 est doté notamment de 15 canons Pak de 5 cm.

i. Le Panzer-Regiment 10 a été doté en avril 1941 de 40 Panzer III neufs, armés du nouveau canon court de 5 cm.



des divisions blindées allemandes sont très variables. La théorie voudrait que chaque Panzer-Division compte un Panzer-Regiment fort de deux Abteilungen. L'organigramme ci-dessus en donne les détails.

Le total de chars par division est donc le suivant :
- 7 Panzer III Befehlswagen
- 45 Panzer II
- 68 Panzer III
- 28 Panzer IV

soit un total de 148 chars. Ce chiffre est nettement inférieur à celui des Panzer-Divisionen de mai 1940.

Toutefois, cette diminution doit être relativisée par l'accroissement de la puissance de l'unité, les Panzer I et II étant devenus très minoritaires, alors qu'ils formaient la majorité de la masse blindée un an plus tôt.

Par ailleurs, ces chiffres théoriques ont certainement ému et inquiété quelque peu l'état-major allemand qui s'est empressé de doter la plupart des divisions d'un troisième Abteilung, lequel accroît ainsi les effectifs de 20 Pz II, 34 Pz III, 14 Pz IV et 2 Pz III Befehlswagen, pour atteindre un total général de 218 chars, l'équivalent de la 7.Pz.Div. en mai 1940, par exemple. Les chars disponibles étant en nombre insuffisant pour couvrir toutes les unités, seules les Panzer-Divisionen suivantes ont été dotées d'un Pz.Rgt. à trois Abteilungen : 3., 5., 9., 12., 16., 18., 19. et 20.

En outre, trois Panzer-Abteilungen autonomes (65.,

DIVISIONEN EN JUIN 1941

10. Pz.Div.	11. Pz.Div.	12. Pz.Div.	13. Pz.Div.	14. Pz.Div.	16. Pz.Div.	17. Pz.Div.	18. Pz.Div.	19. Pz.Div.	20 .Pz.Div.
Pz.Rgt.7 *I et II.Abt.*	Pz.Rgt.15 *I. et II. Abt.*	Pz.Rgt.29 *I., II. et III. Abt.*	Pz.Rgt.4 *I.et II. Abt.*	Pz.Rgt.36 *I et II. Abt.*	Pz.Rgt.2 [k] *I., II. et III. Abt.*	Pz.Rgt.39 *I. et II. Abt.*	Pz.Rgt.18 [l] *I., II. et III. Abt.*	Pz.Rgt.27 *I., II et III. Abt.*	Pz.Rgt.21 *I., II. et III. Abt.*
69. [j] et 86.	110. et 111.	5. et 25.	66. et 93.	103. et 108.	64. et 79.	40. et 63.	52. et 101.	73. et 74.	59. et 112.
10.	61.	22.	43.	64.	16.	17.	18.	19.	20.
90.	231.	2.	13.	40.	16.	27.	88.	19.	92.
90.	119.	2.	13.	4.	16.	27.	88.	19.	92.
302.	277.	303.	271.	276.	274.	297.	292.	227.	295.
90.	61.	2.	13.	4.	16.	27.	88	19.	92.
90.	341.	2.	13.	4.	16.	27.	88.	19.	92.
49.	209.	32.	4.	13.	16.	27.	88.	19.	92.

j. Le II.(gp)/Schtz.Rgt.69 est entièrement doté de SdKfz 251, soit environ 80 SPW.

k. Le III. Abteilung est l'ancien II./Pz.Rgt.10.

l. Chacun des trois Panzer-Abteilungen de la division compte trois compagnies, contre quatre dans les divisions qui n'alignent que deux Panzer-Abteilungen.

Nota. Tous ces chiffres sont donnés par Werner Haupt, *Das Buch der Panzertruppe*, Podzun Pallas Verlag, 1989.

La Panzer-Division de 1941

66. et 67.) ont été versés aux 6., 7. et 8. Panzer-Divisionen. Par ailleurs, certaines divisions à deux Panzer-Abteilungen ont une organisation un peu différente, avec trois compagnies légères et une compagnie moyenne, soit une compagnie de plus que la théorie.

Ci-dessus : **un Panzer 35 (t) Skoda en pleine action au début de l'opération Barbarossa. A cette date, seule la 6. Panzer-Division est équipée de chars de ce type. Ses deux grandes unités, le Panzer-Regiment 11 et le Panzer-Abteilung 65 en comptent 149 exactement, auxquels il convient d'ajouter 11 chars de commandement construits à partir du même châssis. Cette vue permet de détailler le train de roulement très caractéristique du milieu des années trente, que l'on retrouve également sur le T-26 soviétique, le 7 TP polonais et les chars cruisers britanniques. (BA)**

Ci-contre : **si la Panzerwaffe compte principalement sur les ressources de l'industrie allemande, elle dispose grâce aux usines Skoda d'excellents chars : les Panzer 38 (t) qui ont montré leur valeur lors de la campagne de France, au sein des 7. et 8. Panzer-Divisionen, qui en alignaient à elles deux plus de 220. En juin 1941, trois nouvelles divisions blindées sont essentiellement dotées du petit char tchèque, ce qui porte à cinq le nombre de Panzer-Divisionen possédant des PzKpfw 38 (t) : la 7. Pz. Div. , avec 167 engins, la 8. Pz. Div. avec 118, la 12. Pz. Div. avec 107, la 19. Pz. Div. avec 118 et enfin la 20. Pz. Div. avec 113. Chacune de ces divisions compte en outre de 7 à 10 PzBefW 38 (t). Cette photo a été prise lors de manœuvres peu avant le début de l'opération Barbarossa. (BA)**

LES UNITES BLINDEES SOVIETIQUES

En juin 1941, la composition des unités blindées de l'Armée Rouge est en pleine transformation.

Ci-dessus : **un T-34/76 B portant une exhortation antifasciste. Les premiers exemplaires de cet excellent char sont sortis en janvier 1940 de l'usine Komintern de Kharkov. C'est alors sans conteste le meilleur char du monde, très largement supérieur au Panzer IV qui s'apprête à combattre en France. Dû à l'ingénieur Koshkin, ce char moyen offre un compromis presque idéal entre la puissance de feu, la vitesse et la protection, avec un canon de 76,2 mm, une vitesse de 50 km/h et un blindage de 60 mm. Le T-34 souffre néanmoins de quelques faiblesses, notamment l'étroitesse de sa tourelle, qui ne peut accueillir que deux hommes. Malgré la mort de Koshkin en septembre 1940, le T-34 sera amélioré au fil des années. En juin 1941, les premiers T-34 sont déjà arrivés en ligne et les Allemands vont les découvrir avec surprise. (APN)**

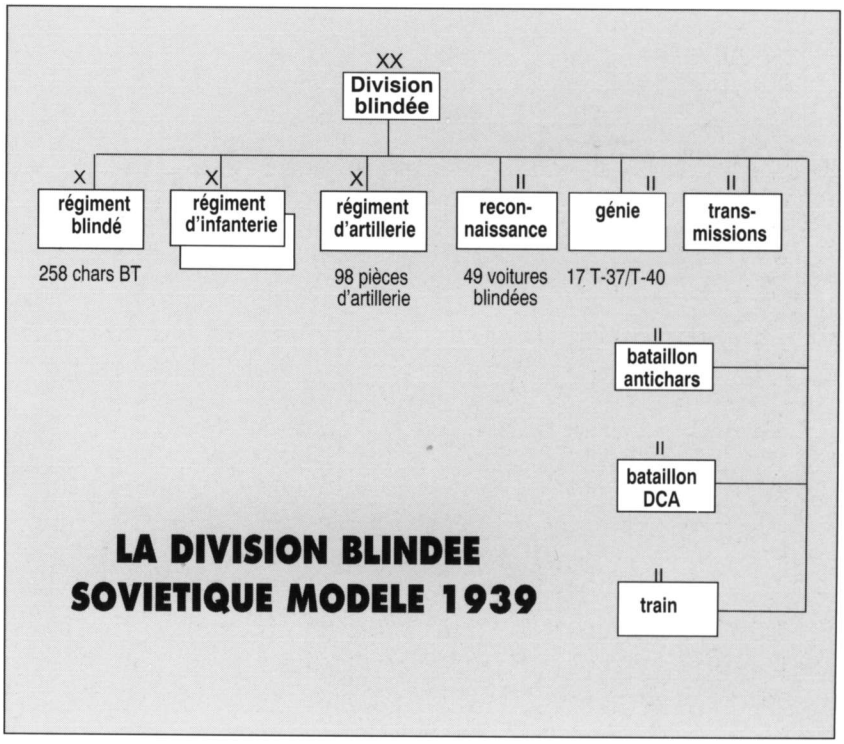
On y trouve des divisions blindées, des corps mécanisés et des brigades blindées, et il est malheureusement impossible de donner la composition exacte des différentes unités en ligne. Cela dit, il existe des chiffres théoriques qui sont d'autant plus intéressants qu'il est possible de les relativiser par des statistiques.

L'unité de base est la brigade blindée. D'après les directives de 1938, une brigade de chars légers se décompose en quatre bataillons de 54 chars standards et 6 chars d'artillerie (avec un canon de 76,2 mm). En outre, la brigade compte un bataillon d'infanterie portée, un groupe de reconnaissance et une colonne de ravitaillement. Sont appelés chars légers, les T-26 et autres BT-5.

En novembre 1939, l'état-major décide de supprimer les corps blindés pour les remplacer par des divisions blindées, huit devant être formées en 1940 et sept durant le premier semestre de 1941.

Au total, la division aligne 258 chars BT-5 ou BT-7, 17 chars T-37 ou T-40, 98 canons ou mortiers d'un calibre supérieur à 50 mm, 49 voitures blindées et 11 650 hommes. Ces chiffres sont donnés par Steve Zaloga [1]. Il est prévu que dès que possible, les chars BT seront remplacés par les nouveaux T-34 qui sortent d'usine.

La création des divisions blindées ne met pas un terme à l'existence des brigades blindées, qui ressemblent beaucoup à celles de l'armée anglaise, puisqu'elles comptent autant de chars qu'une division



1. Steve Zaloga et John Milsom, *Russian Tanks of World War Two*, PSL, Londres 1977. Page 19.

blindée, mais beaucoup moins d'infanterie et d'artillerie. Les effectifs théoriques d'une brigade de chars légers T-26 ou BT-5 sont de 258. Une brigade lourde compte, quant à elle, 156 chars T-28 ou T-35.

En juin 1940, après les succès allemands en France, la doctrine soviétique est transformée. Les corps motorisés, supprimés seulement sept mois auparavant, sont reconstitués, avec de nouvelles divisions blindées et motorisées, nettement plus puissantes.

Avec 413 chars, 91 voitures blindées, 58 canons et 11 343 hommes, la division blindée modèle 1940 est beaucoup plus puissante. La division motorisée, quant à elle, rappelle dans ses grandes lignes la division blindée modèle 1939.

Disposant de 1 000 à 1 100 chars, le corps mécanisé est une grande unité tout à fait impressionnante, valant sur le papier au moins trois ou quatre Panzer-Divisionen. Le conseil des commissaires du peuple du 6 juillet 1940 entérine la transformation et demande la création de huit corps mécanisés et de deux divisions blindées autonomes.

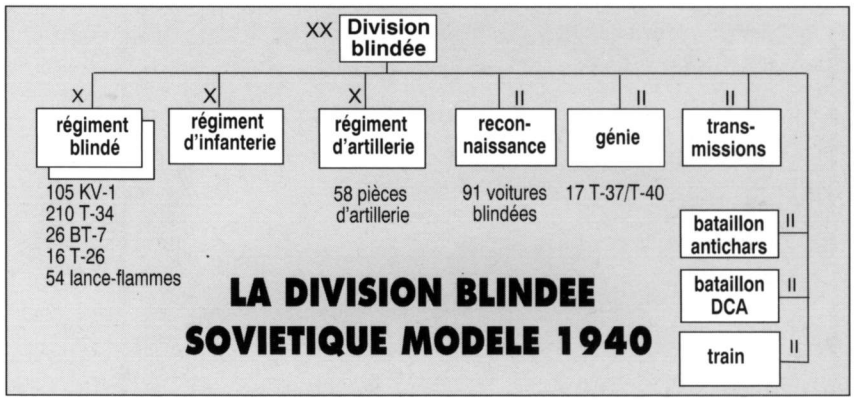
Les unités blindées soviétiques

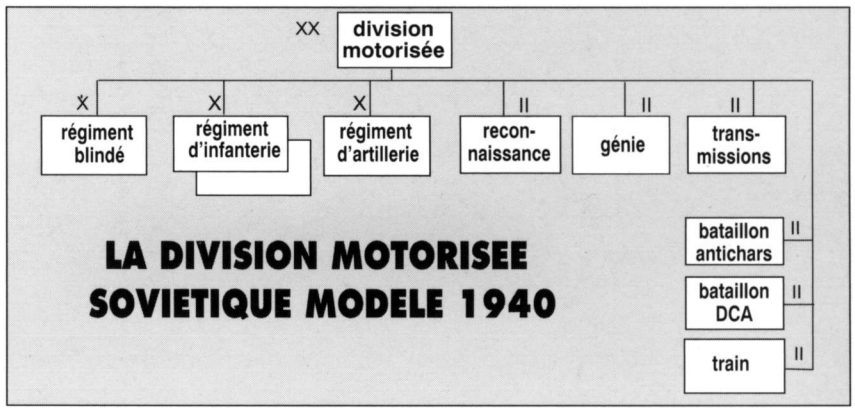
Au début de 1941, la proportion de chars lourds est réduite de 52 à 31, ce qui fait passer le total de 413 à 375 chars dans chaque division blindée.

Malgré l'ampleur de la tâche, les corps mécanisés sont rapidement créés. Voici leur répartition en Union Soviétique :

- région militaire de Léningrad : 1er corps méca.
- région militaire de l'Ouest : 3e et 6e corps méca.
- région militaire de Kiev : 4e et 8e corps méca.
- région militaire d'Odessa : 2e corps méca.
- région militaire du Tansbaïkal : 5e corps méca.
- région militaire de Moscou : 7e corps méca.
- région militaire du Caucase : 6e division blindée.
- région militaire d'Asie Centrale : 9e division blindée.

Enfin, au tout début de l'année 1941, un troisième





L'une des séries de chars les plus prolifiques au début de l'invasion de l'URSS est celle des *Bistrokhodny Tanks*, plus connus sous le nom de BT, ou chars rapides. Les deux principaux modèles sont le BT-5 et le BT-7, tous deux caractérisés par leur train de roulement Christie. Capable de rouler sans chenilles, ils peuvent atteindre alors les 70 km/h ! La différence principale entre le BT-5 et le BT-7 tient au blindage : sur le dernier modèle, il est corroyé et incliné, pour accroître la protection. Ceci est particulièrement visible au niveau de la tourelle, comme sur cette photo d'un BT-7 abandonné sur le front Nord, devant la 3. Panzer-Division. Armé d'un canon de 45 mm (parfois de 76,2 mm) le BT-7 souffre principalement d'un blindage insuffisant. Selon le témoignage du général Rokossovski, il prend feu dès qu'il est touché, même s'il est protégé dans une certaine mesure par sa vitesse. (BA)

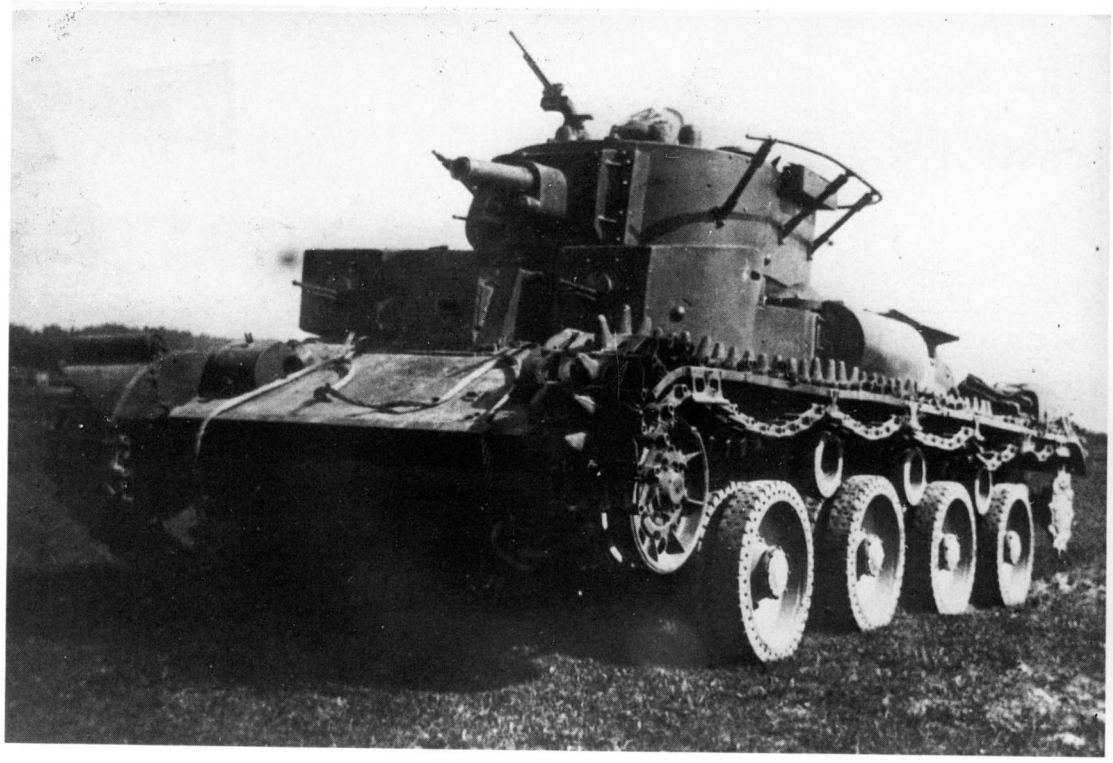
Ci-contre :
En juin 1941, l'un des chars soviétiques les plus impressionnants est le T-28. Bien que considéré comme char moyen, avec plus de 31 tonnes, il s'apparente au char B 1 français. A côté, le Panzer IV, par exemple, ne dépasse pas 20 tonnes. Le T-28 est apparu dans l'Armée Rouge en 1933 et sera modifié à plusieurs reprises. La version visible sur cette photo est la dernière, appelée T-28 M. Par rapport aux modèles précédents, le blindage a été renforcé. Ceci est très visible autour de la tourelle principale, qui abrite un canon de 76,2 mm. Les deux petits tourelles à l'avant sont chacune armées d'une mitrailleuse DT, un peu à la façon des cruiser tanks anglais.
Malgré son allure antique, le T-28 n'est pas un mauvais char, à la fois souple, peu bruyant et capable de franchir d'imposantes tranchées. C'est le type même du char d'infanterie. Pour compenser sa faible protection, qui apparaît lors de la guerre finno-soviétique, l'ajout d'un blindage supplémentaire réduit sa vitesse à moins de 30 km/h, ce qui est très insuffisant. (BA)

corps mécanisé est ajouté aux deux de la région militaire de Kiev, c'est le 9e, sous le commandement du général Rokossovski.

Ces corps mécanisés ne sont pas tous complets lorsqu'éclate la guerre, d'autant qu'en février 1941, l'état-major a décidé de créer 21 nouveaux corps mécanisés dans le courant de l'année. Pour faire face à cette demande exceptionnelle en nombre de chars (plus de 21 000 engins !), les divisions d'infanterie perdent leur bataillon blindé. Même dans ces conditions, de nombreux corps mécanisés n'auront aucun char en compte au moment de l'invasion allemande. Le nombre d'unités blindés soviétiques en activité au 22 juin 1941 est donc purement théorique. Il s'élève à 29 corps méca-

Ci-dessous :
Un char KV-1 sortant de l'usine Kirov de Léningrad ou de Chelyabinsk où elle fut transférée de toute urgence en septembre 1941. Conçu en février 1939 dans ces mêmes usines Kirov comme nouveau char lourd après le fiasco du mastodonte T-35, le KV-1 est adopté en décembre de la même année. Sa construction commence peu après et six exemplaires de première série sont essayés dans les pires conditions lors de l'assaut soviétique dans l'isthme de Karélie, le 11 février 1940. Alors que tous les autres types de chars russes succombent les uns après les autres face à la puissance de feu finlandaise, les KV-1 parviennent à briser les défenses finnoises. Leur blindage de 75 mm fait merveille, de même que leur canon de 76,2 mm. Malgré leur poids de 45 tonnes, ils sont suffisamment rapides, avec plus de 35 km/h. Au début de l'opération Barbarossa, les différents fronts soviétiques disposent de près de 1 000 KV–1 en première ligne. (APN)

Ci-contre :
A partir du T-28, les ingénieurs russes dérivent un nouveau char moyen, qui reprend le train de roulement Christie : il s'agit du T-29, de 1935. La silhouette du châssis du T-28 est bien reconnaissable, mais le nouveau train de roulement n'est pas sans préfigurer celui qui sera utilisé sur le T-34. Bien qu'il n'ait jamais été construit en série, le T-29 est donc le premier maillon de la grande famille des T-34. (APN)



Les unités blindées soviétiques

Ci-dessous :
Lorsque la guerre éclate en juin 1941, l'Armée Rouge n'est absolument pas prête à combattre. Outre les purges de 1937 qui ont décapité l'état-major de façon durable, les unités blindées sont en pleine restructuration. En outre, les effectifs immenses ne doivent pas cacher la faiblesse de l'arme blindée russe, équipée dans une écrasante majorité de matériel vieux, usé et mal entretenu. Ces chars qui partent à l'attaque en août 1941 sont des T-26. Construit à l'origine avec deux tourelles (1931), le T-26 est modifié en 1933 : il aura dès lors une tourelle unique, du type du BT-5. Celle-ci abrite un canon de 45 mm et une mitrailleuse co-axiale. D'un poids frôlant les 10 tonnes, le T-26 est trop lourd pour son moteur de 90 ch et sa vitesse maximale ne dépasse pas 35 km/h. Son très faible blindage (15 mm) en fait une proix facile. (APN).

nisés, forts sur le papier de 31 divisions motorisées et de 61 divisions blindées.

Il n'est pas inutile de noter qu'en outre, chaque division de cavalerie compte un régiment blindé (avec 64 chars BT-5 ou BT-7) et chaque corps parachutiste, un bataillon de 50 chars T-38 ou T-40.

Ces chiffres impressionnants doivent pourtant être relativisés. Tout d'abord, sur les quelques 20 000 ou 21 000 chars de l'Armée Rouge, une immense proportion est constituée d'engins obsolètes et dépassés, souvent en très mauvais état. D'après l'Histoire Officielle soviétique, au 15 juin 1941, 29 % des chars anciens méritent de grosses réparations et 44 % de réparations moyennes. Un calcul tout simple montre que la disponibilité parmi les BT -5 et 7, les T-26 et les chars lourds T-28 et T-35, n'atteint que 27 %, ce qui est extrêmement peu. Sur environ 18 000 chars anciens, cela représente seulement 4 860 engins.

Cette très faible disponibilité explique certainement l'envoi dans les régions militaires de l'ouest de plusieurs centaines de chars neufs T-34 et KV-1, alors que les plans de l'état-major ne prévoyaient leur déploiement dans ces régions qu'à partir de la fin de 1941.

Ainsi, à la veille de l'attaque allemande, les forces blindées faisant face aux 19 Panzer-Divisionen peuvent être évaluées environ à 15 000 chars [2], dont 967 T-34 et 508 KV-1 et KV-2. Sur les 13 500 chars anciens en ligne à l'ouest, 3 650 seulement sont réellement disponibles, ce qui porte tout de même le total à plus de 5 000 chars en état de combattre, contre 3 500 environ dans les rangs de la Wehrmacht.

2. Sans compter les chars des divisions de cavalerie.

OBJECTIF : DÉTRUIRE L'URSS

L'histoire des relations germano-soviétiques est l'une des plus intéressantes et des plus paradoxales du début du vingtième siècle. De part et d'autre, la politique menée par les dirigeants des deux nations est marquée par un manque étonnant de clairvoyance. Seuls les effets à court terme sont recherchés, sans aucune réflexion sur les risques à long terme.

Dès la première guerre mondiale, les Allemands jouent la carte du bolchévisme, en favorisant le retour de Lénine en Russie, pour provoquer la chute du Tsar et la fin de la guerre sur le front oriental. Le gouvernement bolchévique, quant à lui, mise sur une victoire de l'Allemagne pour se débarrasser des anciens alliés de la monarchie, Anglais et Français.

Un pacte pour rien ?

Dans la période de l'après-guerre, la résurrection de l'armée allemande est due en grande partie à l'aide soviétique. Commencée sous la république de Weimar, elle se poursuit après l'arrivée d'un gouvernement nazi en Allemagne. Certes, les relations se tendent au moment de la guerre d'Espagne, mais en 1939, Staline laisse les Républicains espagnols à leur sort et les deux « ennemis idéologiques » signent le pacte germano-soviétique à la veille de l'invasion de la Pologne.

Ce traité n'a guère que des avantages à court terme pour les deux puissances contractantes : Hitler se voit dégagé de tout souci d'une guerre sur deux fronts, la hantise de l'Allemagne depuis Bismarck. Quant à Staline, il a les mains libres pour moderniser son armée — et la reconstruire après les terribles purges de la fin des années 30 —, tout en menant lui aussi une politique d'annexion à l'ouest de son empire.

A long terme, les bénéfices du pacte germano-soviétique sont beaucoup moins clairs. Staline, en permettant à Hitler de combattre à l'ouest sans aucune crainte pour son flanc oriental, laisse l'Allemagne devenir une puissance militaire redoutable sans aucun contrepoids, si ce n'est l'Union Soviétique elle-même, ce qui n'était sans doute pas l'objectif recherché. Du côté allemand aussi, les conséquences à long terme du pacte ne sont pas très bonnes. Tout d'abord parce que Staline en profite pour annexer les pays baltes en juin et juillet 1940, puis la Bucovine septentrionale. L'URSS renforce donc ses positions sur sa lisière occidentale, ce qui ne peut qu'inquiéter Hitler. Par ailleurs, l'obstination de Churchill à continuer la lutte, alors que l'armée anglaise a perdu la majeure partie de son équipement à Dunkerque, est suspecte : les Etats-Unis n'étant aucunement en mesure d'intervenir à brève échéance, le seul secours que peut espérer Churchill ne vient-il pas, selon toute vraisemblance, de Moscou ?

Peu à peu, la menace soviétique prend une place prépondérante dans l'esprit de Hitler. Dès le 29 juillet 1940, il fait part de ses craintes à Jodl et envisage une invasion de la Russie. Quelques jours plus tard, il ordonne de doubler le nombre de divisions blindées. Malgré l'opposition de ses généraux, l'idée d'une attaque surprise contre l'URSS s'impose de plus en plus et, le 18 décembre 1940, la directive n° 21 du Führer est parlante à cet égard : « *Les forces armées allemandes doivent se tenir prêtes à écraser la Russie soviétique au cours d'une campagne rapide, avant la fin de la guerre avec l'Angleterre.* »

Pour vaincre les réticences de ses généraux, Hitler

Ci-dessus :
Une nouvelle fois, les chars vont être le fer de lance du plan d'opérations allemand. Mais, en raison de l'immense étendue du front, les Panzer-Divisionen vont être dispersées en quatre Panzer-Gruppen : le Pz.Gruppe 4 du général Hoepner, au nord ; le Pz. Gruppe 3 du général Hoth et le Pz.Gruppe 2 de Guderian, au centre ; le Panzer-Gruppe 1, de von Kleist, au sud. C'est à ce dernier qu'appartiennent ces deux Panzer III de la 9. Panzer-Division, vus sur le front ukrainien. (BA)

leur explique que la menace soviétique s'accroît chaque jour davantage, ainsi que le raconte le maréchal von Rundstedt : « *Hitler insistait pour que nous frappions avant que la Russie devienne trop forte et* (il disait) *qu'elle était beaucoup plus proche de frapper que nous le pensions. Il nous livra des informations selon lesquelles elle préparait elle-même une offensive pour ce même été de 1941. Pour ma part, je doutais beaucoup de tout cela et je n'en ai trouvé que très peu de signes lorsque nous avons franchi la frontière.* » [1]

Le bras de fer entre le Führer et ses généraux dure quelques semaines. Les réticences de l'armée sont d'autant plus formelles que les généraux sont fort bien informés de l'état réel de l'Armée Rouge par le général Köstring, attaché militaire allemand à Moscou. Mais Hitler reste sourd aux arguments de ses interlocuteurs, car ceux-ci sont trop réducteurs. Après tout, Hitler est avant tout un politique et ses meilleurs arguments, ou en tout cas les plus difficiles à contredire, sont eux aussi d'ordre politique.

Détruire l'URSS

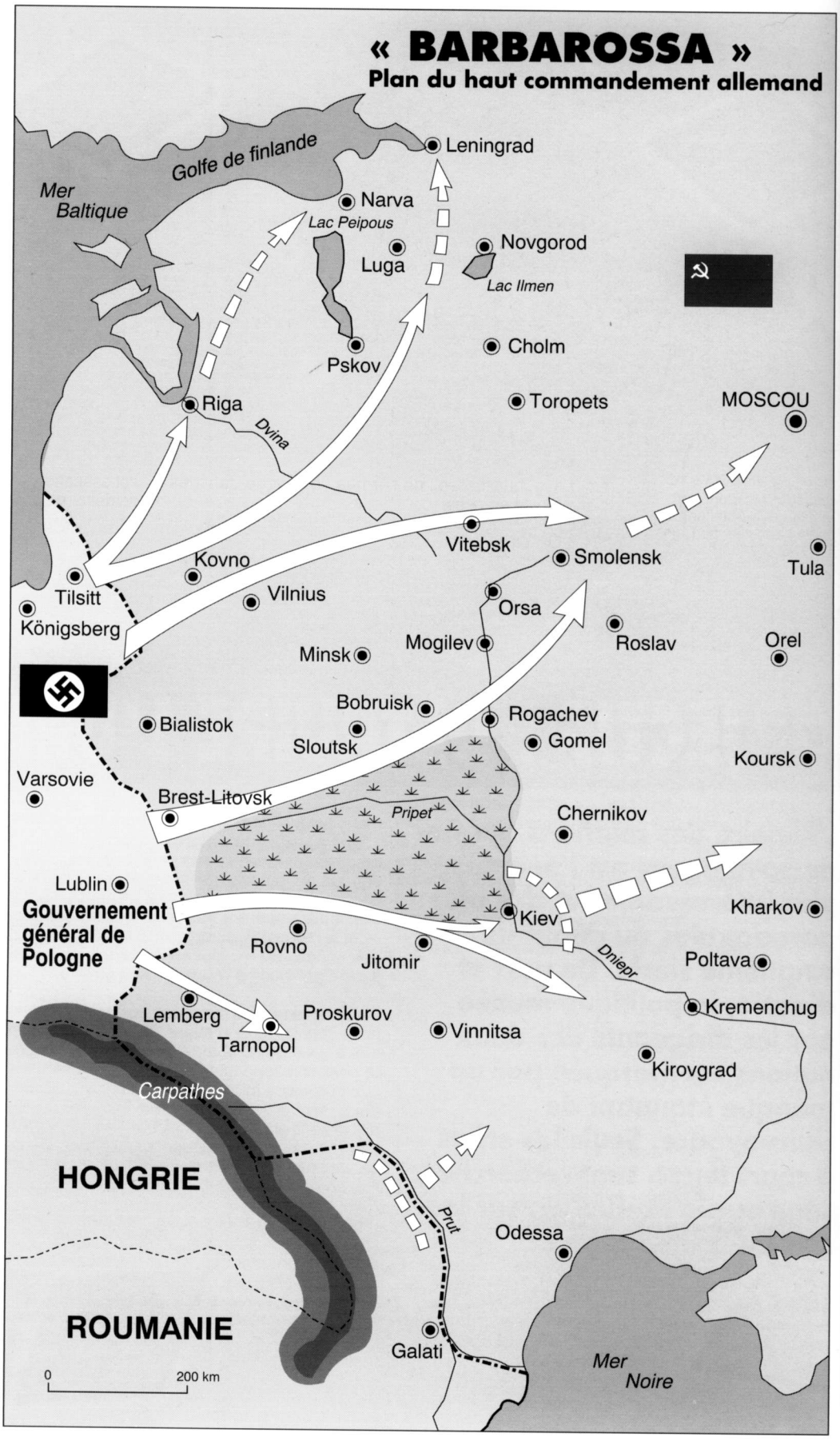
« *Les espoirs de victoire,* écrit Kleist, *étaient largement bâtis sur la prévision selon laquelle l'invasion provoquerait une insurrection politique en Russie. La plupart d'entre nous, les généraux, comprenions fort bien que si les Russes choisissaient de se replier, les chances d'obtenir une victoire finale sans cette insurrection devenaient très minces. De trop grandes espérances ont été bâties sur l'idée que Staline serait renversé par son peuple au cas où il souffrirait de lourdes défaites. Cet espoir avait été forgé par les conseillers politiques du Führer et nous, en tant que soldats, n'en savions pas assez sur ce côté politique pour pouvoir le contredire.* »

Il ne reste donc plus aux généraux qu'à préparer de leur mieux l'invasion de l'Union Soviétique, l'important étant de ne surtout pas laisser souffler l'Armée Rouge lorsque le combat sera commencé, et de lui faire subir le sort de l'armée française.

Le plan Barbarossa

Les grandes lignes du plan sont simples. Tout d'abord, la prise de Moscou n'est nullement recherchée. Hitler ne tient pas à recommencer les erreurs de Napoléon. L'objectif premier n'est d'ailleurs pas territorial : il s'agit avant tout de vaincre l'Armée Rouge en rase campagne. Pour cela, les grandes formations russes doivent être encerclées et détruites au plus près de la frontière. Il est essentiel

1. Sir Basil Liddell Hart, *The other side of the hill*, Pan Books, Londres, 1983. Page 25



Page ci-contre :
Symbole de la motorisation insuffisante de l'armée allemande, des chevaux comme ceux-ci représentent la traction principale de la majeure partie des divisions allemandes. Ainsi, sur 29 divisions, le Heeres-Gruppe Nord comptent 23 divisions d'infanterie normales, c'est-à-dire entièrement hippomobiles. Au Heeres-Gruppe Süd, von Rundstedt ne dispose que de 9 divisions blindées ou motorisées pour 48 divisions d'infanterie à traction hippomobile. Ce manque de motorisation va se révéler déterminant à mesure que la guerre se prolongera et que les distances s'allongeront. (BA)

Ci-dessus :
Ce SdKfz 263 d'un Aufklärungs-Abteilung a été photographié en juin 1941 dans le secteur de la 206.I.D., 23.A.K., Heeres-Gruppe Nord. Le symbole tactique du groupe de reconnaissance est bien visible sur le garde-boue de la voiture de liaison, une Kfz 12. Pour venir à bout de l'immensité russe, la mobilité est un élément essentiel du succès. Mais la Wehrmacht n'est pas entièrement motorisée, loin s'en faut. (BA)

d'empêcher un repli de l'armée soviétique dans les immensités russes.

Pour mener à bien cette mission, la Wehrmacht dispose de trois groupes d'armées dont nous verrons le détail plus loin. Celui du nord a Léningrad pour objectif. Outre l'intérêt économique et politique que représente l'ancienne capitale de la Russie, les raisons stratégiques d'une attaque dans cette direction sont évidentes : il s'agit de détruire les armées soviétiques de ce secteur en les refoulant dans les pays baltes pour les encercler et les rejeter à la Baltique. En outre, la chute de Léningrad permettra de former un front continu jusqu'au-delà du cercle polaire, en opérant une jonction avec les Finlandais et les forces allemandes de Norvège.

L'autre objectif primordial pour la Wehrmacht est la capture de l'Ukraine, première région économique de l'ouest de l'URSS, et la destruction des armées ennemies qui la défendent. Un simple coup d'œil à la carte montre la difficulté de la tâche qui attend la Wehrmacht : les deux axes d'attaque de l'Union Soviétique sont diamétralement opposés : le groupe d'armées Nord doit attaquer vers le nord-est, le groupe d'armées Sud vers le sud-est. Aussi, entre les deux, les stratèges allemands placent le groupe d'armées Centre, dont le rôle est essentiel : c'est avant tout à lui que revient la tâche de détruire le gros de l'Armée Rouge. En menant à bien sa mission, il libère les deux autres groupes d'armées de toute menace sur leurs flancs. Logiquement, le groupe d'armées Centre reçoit le plus grand nombre de Panzer-Divisionen, c'est-à-dire neuf, réparties en deux Panzer-Armee-Korps.

Le plan Barbarossa peut donc se diviser en deux temps : destruction de l'Armée Rouge en Biélorussie et en Ukraine, puis avance jusqu'à Léningrad au nord et la mer Noire au sud. Après, la route de Moscou sera ouverte et aucune offensive contre la ville n'est prévue : elle tombera toute seule.

La faiblesse du plan se trouve d'ailleurs à cet endroit précis : si la bataille des frontières, la prise de Léningrad, de Kiev et de l'Ukraine ne suffisent pas à mettre à genoux l'Armée Rouge, rien n'est prévu pour la suite des opérations, si ce n'est une limite purement théorique de l'avance allemande : la ligne Arkhangelsk-Astrakan. Certes, il est facile, à la lumière de l'Histoire, de reprocher aux stratèges allemands de graves lacunes dans leur plan. Mais cette absence de projets précis dans le secteur central du front va conduire à des retards très importants dans la poursuite des opérations. Or, face à l'hiver russe, le temps est compté.

L'ordre de bataille allemand le 22 juin 1941

A l'extrême nord du front, à la frontière soviéto-norvégienne, une petite armée allemande commandée par le Generaloberst Falkenhorst a un rôle de fixation des forces ennemies dans le grand nord. C'est aussi le rôle des armées finlandaises de Carélie et du sud-est. En tout, ces trois armées alignent 21 divisions et quelques 900 avions.

Au nord du front principal, on trouve le **Heeres-Gruppe Nord**, placé sous le commandement du Feldmarschall von Leeb. Avec 23 divisions d'infanterie, 3 Panzer-Divisionen et 3 divisions motorisées, il doit s'emparer de Léningrad et détruire les armées soviétiques des pays baltes. Il est soutenu par 1 070 avions. Placé sous les ordres du général Hoepner, le Panzer-Gruppe 4 se compose des 1., 6. et 8. Panzer-Divisionen. Les divisions motorisées sont les 3., 36. et SS « Totenkopf » Inf.Div. (mot.).

Au centre, le **Heeres-Gruppe Mitte** est très conséquent, avec 34 divisions d'infanterie, 9 Panzer-Divisionen, 6 divisions motorisées, une division de cavalerie et 1 670 avions. Au nord de ce groupe d'armées, les divisions blindées sont réunies dans le Panzer-Gruppe 3 du général Hoth. Il s'agit des 7., 12., 19. et 20. Pz. Div., auxquelles il faut ajouter les 14., 18. et 20. Infanterie-Divisionen (mot.). Au sud, on trouve le Panzer-Gruppe 2 du général Guderian, avec les 3., 4., 10., 17. et 18. Panzer-Divisionen et les divisions motorisées 10., 29. et la SS « Das Reich », sans compter l'I.R. « Gross Deutschland ».

Le **Heeres-Gruppe Süd**, placé sous le commandement du maréchal von Rundstedt, aligne 48 divisions d'infanterie (dont deux armées roumaines et un corps d'armée hongrois), 5 Panzer-Divisionen, 4 divisions motorisées, 6 brigades d'infanterie, 3 brigades motorisées et 4 brigades de cavalerie. L'aviation aligne 1 300 appareils. Toutes les unités blindées et motorisées appartiennent au Panzer Gruppe 1. Il s'agit des 9., 11., 13., 14. et 16. Panzer-Divisionen, des divisions motorisées 16., 25., SS « Wiking », SS « Leibstandarte Adolf Hitler » (qui n'est alors qu'une brigade), et régiment « Hermann Goering ».

La réserve générale est formée par 24 divisions, dont les 2. et 5. Panzer-Divisionen et la 60. I.D. (mot.).

Ci-dessus :
L'Armée Rouge souffre, au début de la guerre, d'une multiplicité de modèles d'engins blindés, un défaut qui disparaîtra vite. Ici, sur le front sud, des marins d'Odessa montent en ligne sur de petites chenillettes Komsomolet, qui emportent une dizaine d'hommes. (APN)

Objectif : détruire l'URSS

Le plan de défense soviétique

Contrairement aux allégations de Hitler, l'Armée Rouge ne s'apprête pas à une attaque à l'ouest en juin

Ci-contre :
Sur les 21 000 chars de l'Armée Rouge en juin 1941, la plupart n'ont qu'une valeur très réduite. C'est notamment le cas de ces chars légers T-40, prévus à l'origine comme chars amphibies, mais au blindage si léger qu'il fallut vite l'augmenter, rendant ainsi l'engin impropre à la navigation. Armés seulement d'une mitrailleuse de 12,7 mm et protégés par une mince cuirasse de 14 mm, les T-40 ne valent pas mieux que les Panzer I. (APN)

Page ci-contre :
Du côté soviétique aussi, la motorisation n'est que partielle. Pire encore, elle est fragmentaire ou même absente dans des corps blindés, ainsi que le rapporte Rokossovski : « *nous avions seulement un tiers du nombre de chars prévus dans les textes. Quant à l'infanterie motorisée des deux divisions blindées, elle n'avait ni camion, ni la moindre charrette, ni le moindre cheval.* » Ces troupes soviétiques qui entrent dans la ville d'Elnyou en septembre 1941 ont certes des chevaux, mais aucun véhicule à moteur. (APN)

1941, même si certaines théories actuelles reprennent les arguments avancés par Hitler, puis par Rudel après-guerre. Pourtant, nous avons vu plus tôt que l'armée soviétique est à cette date en pleine restructuration, notamment en ce qui concerne les unités blindées. Le meilleur exemple en est donné par Konstantin Rokossovski dans ses mémoires. A cette date, il commande le 9e corps mécanisé qui comprend trois divisions : la 131e d'infanterie motorisée, la 35e blindée et la 20e blindée. « *Au début de la guerre, le 9e corps mécanisé avait des effectifs à peu près complets en hommes, mais nous manquions d'armes et notre programme d'entraînement n'était pas terminé. Néanmoins, compte-tenu des circonstances, nous étions prêts au combat. Le pire de l'histoire est que le corps n'avait de mécanisé que le nom et en regardant sombrement passer nos vieux T-26 et BT-5, ainsi que quelques BT-7, je savais bien qu'ils ne dureraient pas longtemps au combat. Je ne dis rien du fait que nous avions seulement un tiers du nombre de chars prévus par les textes. Quant à l'infanterie motorisée des deux divisions blindées, elle n'avait ni camion, ni la moindre charette, ni le moindre cheval !* » [2]

Dire que l'Armée Rouge ne s'attend pas à une attaque surprise en juin 1941 est une évidence. Ainsi,

2. Konstantin Rokossovski, *A soldier's duty*, Progress Publishers, Moscou, 1985. Page 14.

le front de 2 000 kilomètres de la Baltique aux bouches du Danube n'est tenu en première ligne que par 40 divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, un chiffre à rapprocher de celui de l'Allemagne et de ses alliés : 136 divisions en première ligne et 24 en réserve.

Le rôle de cette quarantaine de divisions est de tenir la frontière à tout prix, en s'appuyant sur des fortifications dont les travaux sont rarement terminés. Si des unités ennemies parviennent à franchir les premières défenses, elles doivent être détruites par le second échelon des armées, où se trouvent les corps mécanisés. Situées à une distance importante de la frontière — une soixantaine de kilomètres au minimum —,

Détruire l'URSS

ces divisions du second échelon ne doivent normalement prendre leurs positions de combat que dans les trois à quatre jours suivant la mobilisation générale. Or, le 21 juin 1941, la veille de l'attaque, la mobilisation n'a toujours pas été décrétée. Les meilleurs éléments de l'Armée Rouge seront donc totalement pris par surprise.

Pour l'état-major soviétique, une déclaration de guerre en bonne et due forme de la part de l'Allemagne précédera toute attaque. Dans ces conditions, un délai de plusieurs jours avant la mise à exécution définitive du plan de défense est raisonnable. Or, l'Allemagne attaquera sans déclaration de guerre.

En outre, les faiblesses du plan défensif russe sont encore accentuées par une tragique erreur de jugement : Staline et l'état-major veulent à tout prix éviter ce qui pourrait ressembler à une provocation dont l'Allemagne pourrait prendre prétexte pour attaquer. Aussi l'Armée Rouge doit-elle adopter ce qu'on appelle aujourd'hui un profil bas, en tolérant par exemple toutes les démonstrations de force allemandes et en n'interceptant pas les nombreux avions de la Luftwaffe qui se livrent quotidiennement à des violations de l'espace aérien soviétique. Cette politique de passivité délibérée, qui montre bien que les Soviétiques veulent à tout prix éviter la guerre en 1941 pour continuer à renforcer leur armée, va avoir des conséquences désastreuses.

L'ordre de bataille soviétique en juin 1941

Du nord au sud de la frontière, la répartition des troupes est la suivante :

Région militaire de Léningrad (général M.M. Popov)
- — 14e armée
- — 7e armée
- — 23e armée

Région militaire baltique (général F.I. Kouznetsov)
- — 8e armée
- — 11e armée

Région militaire de l'ouest (général D. Gu. Pavlov)
- — 3e armée
- — 10e armée
- — 4e armée

Région militaire de Kiev (général M.P. Kirponos)
- — 5e armée
- — 6e armée
- — 26e armée
- — 12e armée

Région militaire d'Odessa (général Ia.T. Tcherevitchenko)
- — 14 divisions

Crimée
- — 9e corps d'armée

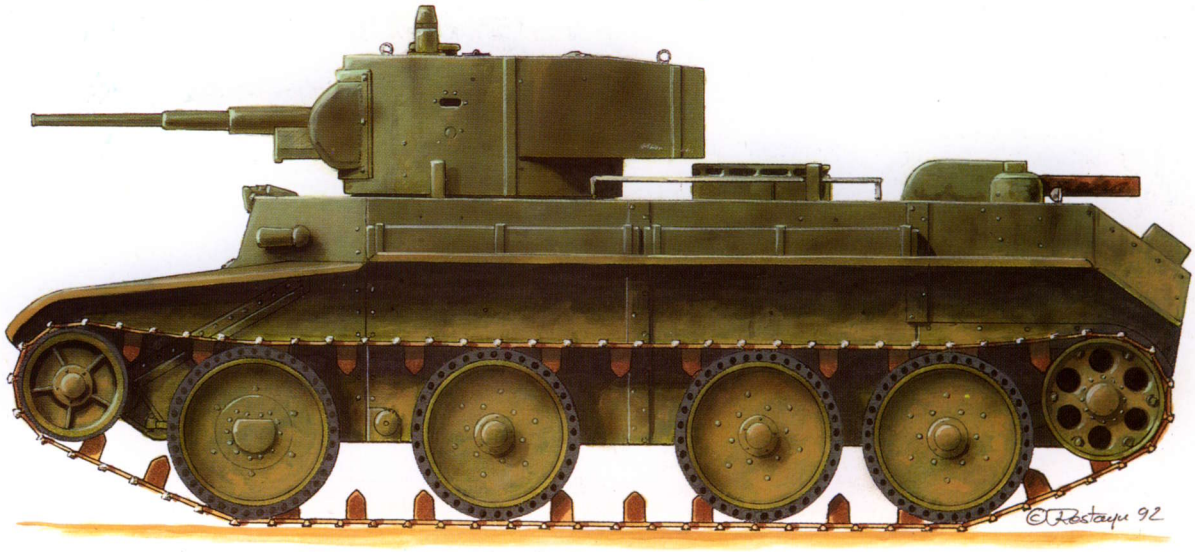
En tout, d'après le colonel Costantini, ces forces atteignent un total de 76 divisions d'infanterie, 4 divisions blindées, 24 divisions de cavalerie et 13 corps motorisés, soit un total de 143 divisions, un chiffre très proche de celui de la Wehrmacht (136) [3]. D'autres auteurs indiquent un chiffre de 132 divisions soviétiques. Il est impossible de trancher pour l'un ou l'autre chiffre. Tous deux montrent que les effectifs des deux adversaires

sont sensiblement voisins. En tout, l'Armée Rouge possède alors 170 divisions d'infanterie, 32 divisions de cavalerie et 78 brigades blindées, réparties en corps motorisés ou divisions blindées. Ce qui signifie que si la Wehrmacht parvient à remplir sa mission et détruit les 140 divisions qui lui font face à l'ouest, l'Armée Rouge sera réduite à environ 70 divisions, une force tout de même assez conséquente.

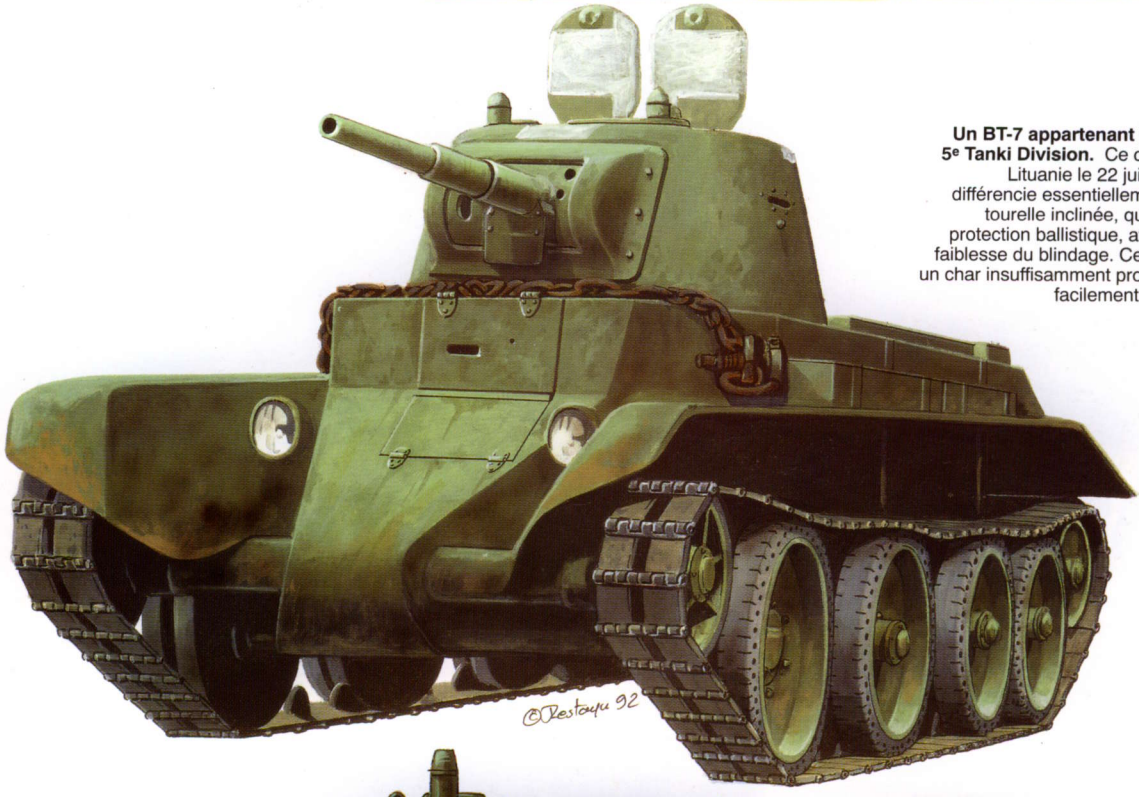
3. Aimé Costantini, *L'Union Soviétique en guerre, Tome 1, l'Invasion.* Paris, Imprimerie Nationale, 1968. page 51.

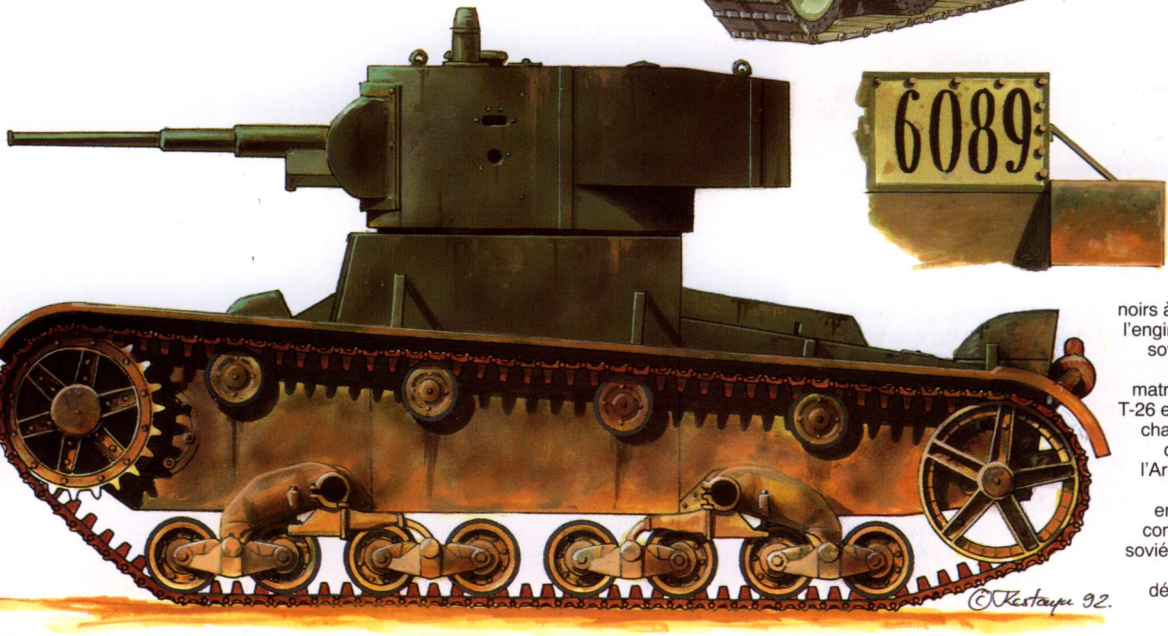
CHARS LEGERS ET MOYENS SOVIETIQUES, PRINTEMPS 1941

Un BT-5 d'une unité soviétique inconnue, au début des hostilités. Grâce à sa grande vitesse sur route et à son canon de 45 mm, capable de détruire pratiquement tous les Panzer mis en ligne à l'époque, le BT est, au moins théoriquement, supérieur à de nombreux chars allemands. Mais le BT-5 est trop faiblement blindé et sans doute trop fragile : son taux de disponiblité en juin 1941 est très faible.



Un BT-7 appartenant probablement à la 5e Tanki Division. Ce char a été détruit en Lituanie le 22 juin 1941. Le BT-7 se différencie essentiellement du BT-5 par sa tourelle inclinée, qui offre une certaine protection ballistique, afin de remédier à la faiblesse du blindage. Cela dit, le BT-7 reste un char insuffisamment protégé, qui prend feu facilement lorsqu'il est atteint.





Un T-26B capturé et réutilisé par la Stu. Brig. 203, dans la région de Kiev, en août 1941. Les chiffres noirs à l'avant gauche de l'engin (détail), d'origine soviétique, sont peut-être un numéro de matricule ou d'unité. Le T-26 est probablement le char le plus nombreux dans l'inventaire de l'Armée Rouge en juin 1941. Très mal entretenus, les T-26, comme tous les chars soviétiques anciens, ont une disponibilité déplorable, inférieure à 30 %.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

LA BATAILLE DES FRONTIERES

Comment décrire dans le détail cette première journée de combat qui, le 22 juin 1941, met aux prises des millions d'hommes ? La bataille est d'une envergure encore jamais vue, pas même durant la première guerre mondiale. Jamais encore une armée n'avait attaqué sur un front de 2 000 kilomètres.

A 3 h 30 du matin, alors que la nuit n'est pas encore achevée, l'artillerie allemande se déchaîne sur les positions soviétiques de la frontière. Au même moment, la Luftwaffe apparaît, ses premiers raids étant destinés aux terrains d'aviation russes : il importe de détruire l'aéronautique militaire ennemie avant qu'elle ait pu prendre l'air. La surprise étant complète, le succès des aviateurs allemands dépasse toutes leurs espérances, ainsi que le reconnaît l'Histoire de la Grande Guerre Patriotique de l'Union Soviétique : « *La Luftwaffe prit une part décisive aux succès des troupes terrestres ennemies* (...) *Au cours de la première journée de guerre, ses unités de bombardiers ont attaqué massivement 66 aérodromes de la région frontière, des terrains sur lesquels se trouvaient des chasseurs d'un tout nouveau modèle. A la suite de ces raids et de violents combats aériens, nos pertes, le 22 juin à midi, s'élevaient à environ 1 200 appareils, y compris plus de 800 appareils au sol.* »

Page ci-contre :
Les premières heures de l'offensive allemande sont un plein succès. Les divisions soviétiques n'ont été mises en état d'alerte qu'au tout dernier moment et nombre d'entre elles n'ont pas été prévenues de l'imminence d'une attaque, le réseau de communications de l'Armée Rouge étant particulièrement défectueux. Malgré l'effet de surprise et la disproportion des forces en première ligne, les soldats russes se battent parfois durant de longues heures avant de succomber. Ici et là, notamment dans la forteresse de Brest-Litovsk, les Allemands sont obligés de nettoyer les maisons une à une. Ici, un groupe de mitrailleurs servant une MG 34 protège l'avance des voltigeurs. (BA)

L'attaque surprise de la Luftwaffe sur les terrains d'aviation russes causent des pertes immenses. Selon les Soviétiques eux-mêmes, le 22 juin 1941 à midi, 800 avions ont déjà été détruits au sol et 400 en combat aérien. Si l'aviation russe souffre énormément, il en est de même de l'infanterie, bien entendu, victimes des bombardements en piqué des Junkers Ju 87 Stuka et des assauts non moins meurtriers des petits Henschel Hs 123 visibles ici. Ces biplans très robustes, qui ont déjà servi avec succès en Pologne et en France, vont se révéler particulièrement à l'aise en Russie, grâce à leur grande simplicité de mise en œuvre et d'entretien. On remarque, à l'avant du fuselage, le symbole de l'aviation d'assaut allemande, un fusil au centre d'une couronne de lauriers. (BA)

Ci-dessous :
L'aviation russe est impuissante à affronter la Luftwaffe : la plupart de ses avions sont obsolètes et les pertes des premiers jours sont telles que l'infanterie soviétique est laissée à elle-même. Elle doit donc se défendre avec ses propres moyens, souvent insuffisants, comme cet affût quadruple de mitrailleuses Maxim construites en Russie (ou peut-être même construites par Vickers pour la Russie) et connue sous le nom de PM 1910. Cette scène se déroule à Moscou, mais elle aurait pu être photographiée un peu partout sur le front. (APN)

Ce chiffre effarant doit être rapproché d'un autre très connu des lecteurs français : du 3 septembre 1939 au 25 juin 1940, la chasse française a abattu environ 1 000 avions allemands (dont plus de 80 % pendant la campagne de France qui dura six semaines). L'étendue de la victoire allemande dans les airs en ce 22 juin 1941 est donc saisissante, d'autant que les chiffres étant donnés par les Soviétiques eux-mêmes, ils n'ont aucune raison d'être gonflés.

En fin de journée, les Allemands revendiquent la destruction de 1 811 avions soviétiques, pour la perte de 35 des leurs.

La supériorité aérienne allemande est donc totale dès la fin de la matinée. Qu'en est-il au sol ? Là aussi, la surprise a joué à plein. La politique de non-provocation de Staline a totalement endormi la vigilance des soldats du front.

Pourtant, le 21 juin 1941, les signes d'une attaque imminente étaient tellement évidents que le gouvernement soviétique s'est enfin décidé à prévenir les commandants des régions militaires de la frontière d'un grave danger de guerre et à mettre les unités du front en état d'alerte. Mais la directive n'a été expédiée de Moscou que le 22 juin à 0 h 30, soit seulement trois heures avant le début de l'assaut allemand. Celle-ci indique une possibilité d'attaque de la part de l'armée allemande pour le 22 ou le 23 juin. Les mesures à prendre sont les suivantes :

« *a) au cours de la nuit du 22 juin 1941, occuper secrètement les postes de tir des zones fortifiées de la frontière d'Etat;*

b) avant l'aube du 22 juin 1941, disperser sur les aérodromes de campagne toute l'aviation, dont les avions militaires, et la camoufler avec soin;

c) toutes les unités seront mises en état d'alerte; tenir les troupes dispersées et camouflées;

d) la défense antiaérienne sera mise en état d'alerte sans élévation complémentaire de l'effectif immatriculé; préparer toutes les mesures pour obscurcir les villes et les objectifs;

e) aucune autre mesure n'est à prendre sans ordre particulier. » [1]

A seulement trois heures de l'offensive allemande généralisée, cette directive manque singulièrement de vigueur. Il ne s'agit que de mesures éminemment passives, comme si Staline espérait encore, soit en une erreur de ses services de renseignements, soit en une possibilité de médiation, notamment grâce au Japon, qui sera approché dans les heures suivant l'invasion.

A cause de cette passivité, alliée à l'heure tardive de l'envoi de la directive aux armées sur le front et au mauvais réseau de transmissions, l'alerte n'est pas donnée à temps sur la majeure partie de la frontière et les soldats soviétiques sont surpris, souvent dans leur sommeil. Une anecdote tragique résume bien la situation. Les services d'écoute allemands captent à l'aube du 22 juin le message suivant, répété à plusieurs reprises : « *On nous tire dessus. Qu'est-ce qu'on doit faire ?* » Ce à quoi le PC soviétique du secteur répond : « *Avez-vous perdu la tête ? Et pourquoi votre message n'est-il pas chiffré ?* »

Une surprise stratégique

Cette surprise généralisée est décrite par de nombreux acteurs de la bataille, soviétiques et allemands. Plusieurs soldats du Heeres-Gruppe Mitte racontent leur stupeur à découvrir leurs adversaires dépourvus de souliers. Ce n'est pas dû à l'absence de chaussures au sein de l'Armée Rouge, mais à l'extrême précipitation de leur réveil qui ne leur a même pas laissé le temps de se chausser pour aller combattre.

Même à un niveau beaucoup plus élevé de la hiérarchie de l'Armée Rouge, la surprise est totale. C'est notamment le cas du chef du 9e corps mécanisé, Konstantin Rokossovski. Comme tous ses homologues sur les 2 000 kilomètres du front, il souffre avant tout des mauvais moyens de communication. Les liaisons téléphoniques vers l'arrière sont coupées sans arrêt. Celles vers l'avant sont inexistantes. « *Nous n'avons pas pu entrer en contact avec le commandement de région, auquel nous étions directement subordonnés et, pen-*

(suite page 24)

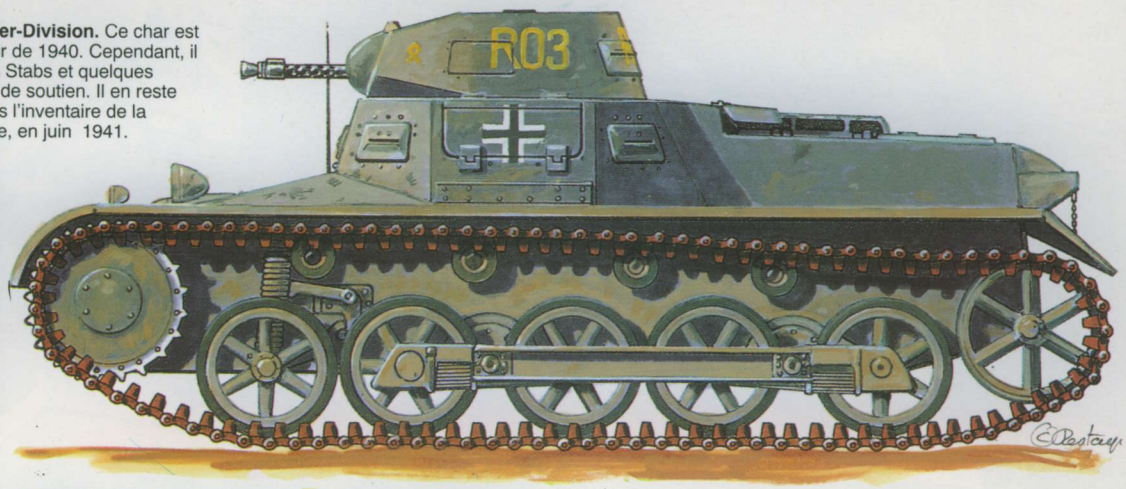
1. Cité dans l'*Histoire de la Grande Guerre Nationale*, Moscou, 1965.

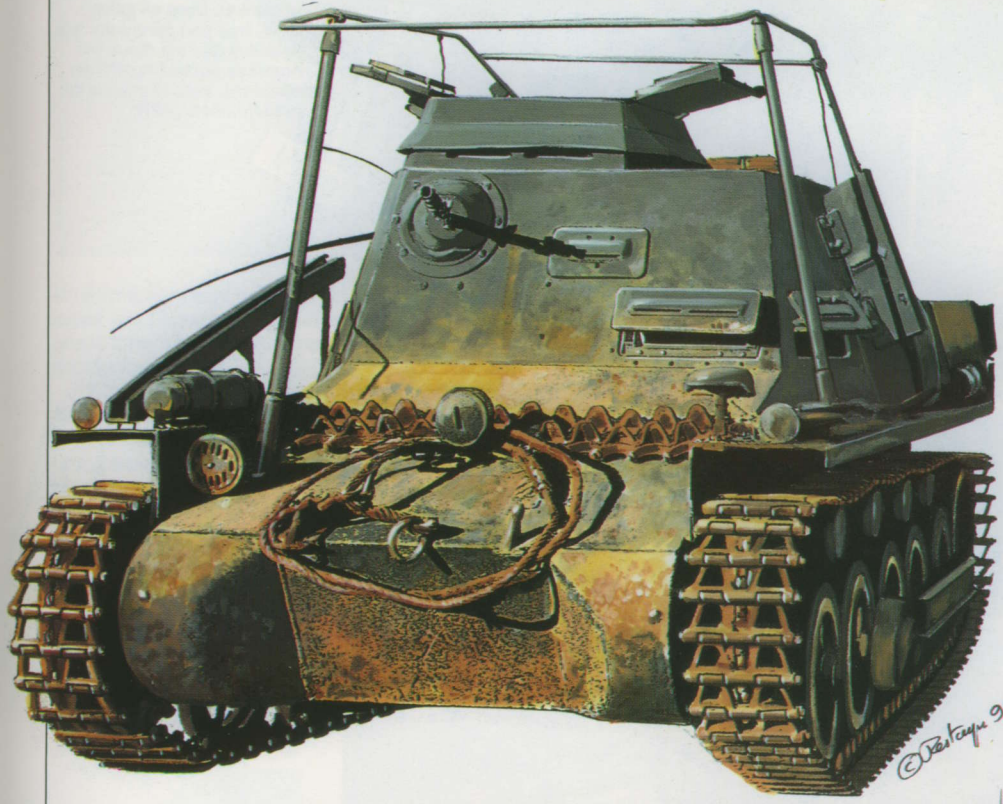
La bataille des frontières

Mise en batterie d'une pièce antichar de 37 mm PAK 36/37 dans les faubourgs d'une ville biélorusse ou ukrainienne. En juin 1941, ce petit canon accuse son âge : plus de dix ans. Il ne peut rien contre les chars moyens et lourds de l'Armée Rouge. Les Russes, qui se sont rendus acquéreurs de ces petits canons auprès du constructeur Rheinmetall en 1930, les ont améliorés en portant leur calibre de 37 à 45 mm. (DR)

CHARS LEGERS ALLEMANDS, PRINTEMPS 1941

Un PzKpfw I de la 14. Panzer-Division. Ce char est absolument surclassé à partir de 1940. Cependant, il continue à être utilisé par les Stabs et quelques unités de reconnaissance et de soutien. Il en reste encore 181 exemplaires dans l'inventaire de la Wehrmacht en première ligne, en juin 1941.





Un Kl.Pz.Befw. IB de la 7. Panzer-Division. Cet engin est unique car l'antenne a été construite au front par la troupe. L'importance tactique de tels véhicules est primordiale et explique dans une large mesure les premiers succès allemands sur les chars soviétiques, pourtant en moyenne mieux armés et plus nombreux que les Panzer. La supériorité de la Panzerwaffe durant l'opération Barbarossa, comme d'ailleurs lors des campagnes précédentes, est due à son excellent système de liaison et de communication.

Un PzKpfw II C du Stabsabteilung 2 de la 7. Panzer-Division . Les grands numéros rouges et blancs sont typiques de cette unité qui les utilisa déjà en 1940 au cours de l'invasion de la France (voir *Hors-Série Militaria* n° 4). En juin 1941, le Panzer II reste un char important dans l'inventaire de la Wehrmacht, bien qu'il soit surclassé par la plupart des chars russes. Les Panzer-Divisionen en alignent encore 746 au total.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

Ci-contre :
Le soldat russe se différencie des précédents adversaires de la Wehrmacht par son acharnement à combattre, même dans une situation sans issue. A Brest-Litovsk, les derniers défenseurs de la forteresse luttent jusqu'au milieu du mois de juillet 1941 et les Allemands perdent plus de 1 500 hommes pour réduire la place-forte. Le cas de Brest-Litovsk n'est pas isolé, mais la bravoure individuelle de nombre de soldats russes ne parvient pas à pallier la mauvaise qualité du commandement soviétique, complètement dépassé par les événements. En quelques jours, les unités de la frontière sont balayées et la Stavka lance une série de contre-attaques désordonnées qui ne freinent que rarement les Allemands mais causent des pertes sensibles. De ces soldats qui partent au front en juillet 1941, très peu survivront aux batailles de l'été. Tous ces hommes portent l'uniforme standard, avec le casque du modèle 1940. (APN)

La bataille des frontières

(Suite de la page 21)

dant toute la journée du 22 juin, nous n'avons pas reçu le moindre ordre ou la moindre instruction de leur part. » [2]

Heureusement pour Rokossovski, son corps motorisé est situé suffisamment loin de la frontière pour ne pas être submergé dans les premières heures de l'assaut.

Sur le front lui-même, les soldats soviétiques n'ont aucune chance d'enrayer et encore moins d'arrêter l'invasion allemande. Aucune division complète ne se trouve en première ligne et ce sont le plus souvent des bataillons isolés, sans aucun soutien d'artillerie ni aucun moyen de lutte antichar, qui doivent faire face aux Panzer-Divisionen. Aucune aide ne peut venir non plus de l'aviation, comme nous l'avons vu.

La résistance des Soviétiques est différente selon les circonstances. Lorsque les unités russes sont surprises en rase campagne, sans ordre d'aucune sorte, elles sont rapidement annihilées. En revanche, les défenseurs des postes frontaliers s'accrochent souvent désespérément à leurs positions, luttant jusqu'à la mort. L'exemple le plus parlant est celui de la forteresse de Brest-Litovsk.

Le siège de Brest-Litovsk

Guderian, dont les forces font face à la forteresse, connaît bien le terrain : il a déjà capturé la ville en septembre 1939, lors de la campagne de Pologne, puis,

2. Rokossovski, *A soldier's duty*, op.cit. page 13.

conformément aux accords soviéto-allemands, il avait laissé aux Russes toute la rive gauche du Bug, y compris la forteresse, les Allemands gardant les faubourgs occidentaux.

Plutôt que de risquer une attaque frontale de la ville comme en 1939, Guderian préfère un enveloppement par les flancs, sans trop se soucier de la forteresse. Les observations qu'il fait le 20 et le 21 juin sont encourageantes : « *Une étude détaillée du comportement des Russes m'avait convaincu qu'ils ne savaient rien de nos intentions. Nous pouvions observer la cour de la citadelle de Brest-Litovsk où des pelotons s'entraînaient à défiler au son d'une musique militaire. Les points d'appui le long de leur rive du Bug étaient inoccupés. Ils n'avaient fait pour ainsi dire aucun progrès notable dans le renforcement de leurs fortifications durant les dernières semaines.* » [3]

Guderian est tellement confiant qu'il se demande même si la préparation d'artillerie d'une heure est bien nécessaire. Finalement, il ne l'annule pas. Tout se déroule selon les prévisions. Dès 4 h 45, les premiers chars de la 18. Panzer-Division sont sur la rive orientale du Bug. Ils ont franchi la profonde rivière grâce à des dispositifs amphibies mis au point pour l'opération Seelöwe, l'invasion de l'Angleterre. En fin de journée, l'avance dépasse les 50 kilomètres.

A Brest-Litovsk même, la forteresse, tenue par les 44e et 84e régiments d'infanterie soviétiques, est attaquée par la 45. I.D. Le bombardement préliminaire n'a pas entamé les formidables murailles, mais seulement mis en alerte les défenseurs. L'attaque allemande se développe néanmoins correctement et les deux îles du sud sont rapidement conquises (voir carte ci-contre). Puis les hommes de l'I.R. 135 prennent pied sur l'île centrale, dont l'importance tactique est évidente. Ils s'emparent de l'ancienne église et du club des officiers. Progressant vers les casernes situées à l'ouest de l'île, ils sont sèchement rejetés en arrière par une contre-attaque furieuse des Soviétiques, qui se ruent à l'assaut baïonnette au canon. Une description russe montre que les défenseurs font littéralement flèche de tout bois : « *certains armés de sabres, d'autres de couteaux, de bâtons et même de briques.* » [4]

Ce premier succès donne un répit aux défenseurs soviétiques. Ils essaient d'entrer en communication avec l'extérieur, mais nul ne répond à leurs appels. Un QG de division se trouve bien dans la ville de Brest-Litovsk elle-même, mais dès midi le 22 juin, les derniers bruits de combat cessent dans la cité, sillonnée par des convois allemands en route vers l'est. Inlassablement, l'opérateur radio répète en clair le même signal — quelque peu optimiste — dicté par le commissaire politique Yefim Fomin : « *Ici la citadelle. Ici la citadelle. Nous engageons l'ennemi. Nous ne manquons pas de munitions. Nos pertes sont insignifiantes. Nous attendons des instructions. A vous. A vous.* » [5]

Nulle réponse ne viendra jamais, car l'Armée Rouge est en pleine déroute dans le secteur, comme partout ailleurs sur toute l'étendue du front. Pourtant, les défenseurs de la citadelle de Brest-Litovsk ne capitulent pas. A la fin du premier jour de combat, les pertes sont sévères du côté allemand : 21 officiers et 290 hommes ont été tués et blessés.

Durant les jours suivants, le siège continue. Trois régiments allemands sont engagés, mais l'avance est très lente dans les rues de la citadelle. Le 29 juin, Kesselring envoie plusieurs escadrilles de Junkers Ju 87 Stuka : leurs bombes de 500 kg égratignent à peine la forteresse. Dans l'après-midi, des bombardiers moyens attaquent avec des bombes de 1 800 kg. Cette fois, les murs s'effondrent et la situation devenant désespérée, de nombreux soldats soviétiques se rendent : environ 400.

Pourtant, la lutte va encore se poursuivre pendant plusieurs semaines, des petits groupes de survivants luttant encore dans les souterrains et dans les ruines jusqu'à la fin de juillet. En 1944, à la libération de la ville, les soldats soviétiques vont trouver de nombreuses inscriptions sur les murs, ultimes témoignages des combattants de la forteresse dans leur lutte sans espoir :

« *Nous étions cinq : Sedov, I. Grutov, Bogolyub, Mikhaïlov et V. Selivanov. Nous étions là au premier jour de la bataille, le 22.6.41. Nous allons mourir, mais nous ne nous replierons pas.* »

« *Nous sommes trois Moscovites : Ivanov, Stepantchikov, Chuntaiev : nous défendons cette église et nous avons juré de ne pas céder. Juillet 1941.* »

« *Je vais mourir, mais je ne me rends pas. Adieu, mère patrie. 20 juillet 1941.* » [6]

Ceci prouve qu'un mois après le début de l'invasion, alors que la guerre s'est portée à plus de mille kilomètres à l'est, quelques survivants continuent le combat. Lorsque la bataille cesse enfin, les Allemands ont perdu 482 tués dont 80 officiers, et plus de 1 000 blessés. Soit plus de 5% des pertes allemandes pour l'éten-

(suite page 28)

Ci-dessous :
Sur le front sud, le général Kirponos dispose d'une masse blindée assez considérable. Trois corps mécanisés sont lancés à la va-vite contre le Panzer-Gruppe 1, ce qui représente théoriquement plus de 3 000 chars. Mais les assauts sont décousus et les pertes sont terribles dans les rangs soviétiques. Ici, des fantassins allemands s'approchent de deux BT-5 incendiés. Si celui de l'arrière-plan est un char standard, armé du canon de 45 mm, celui du premier plan est un véhicule de commandement à tourelle spéciale, armée seulement de mitrailleuses. (BA)

3. Heinz Guderian, *Panzerleader*, Futura, Londres, 1982. Page 153

4. Sergei Smirnov, *A Legend that was reality*, in Password Victory, Raduga Publishers, Moscou, 1985. page 18.

5. Ibid. page 20.

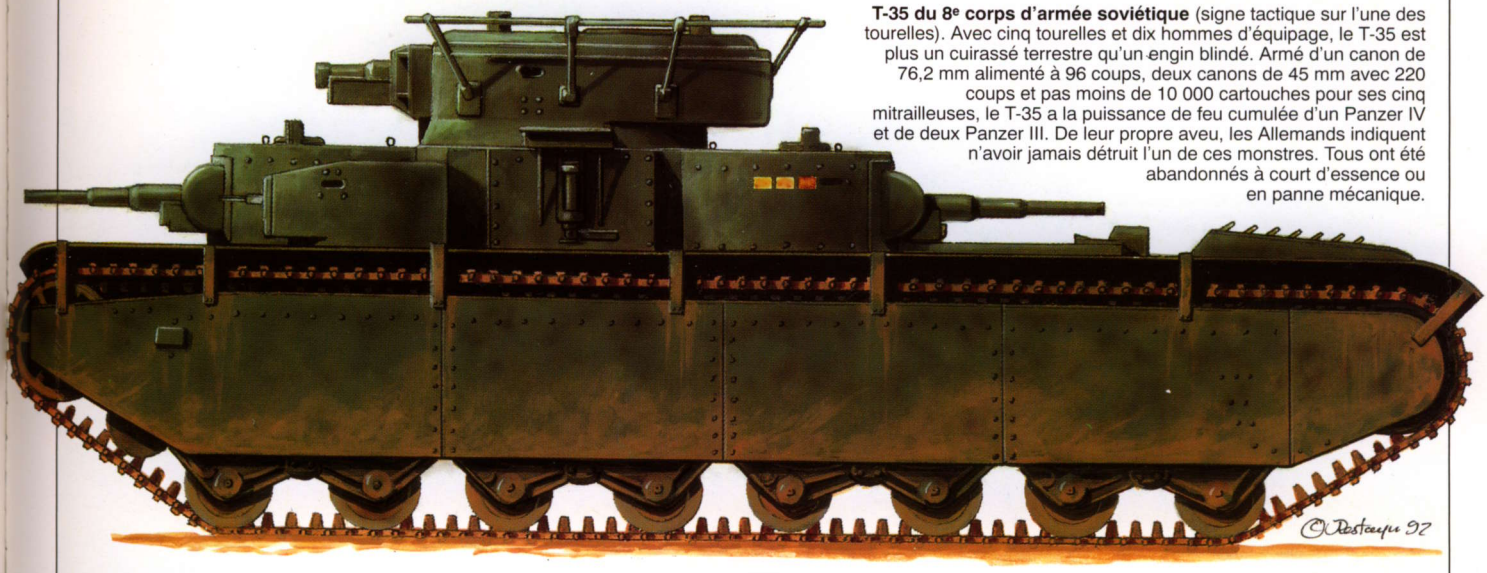
6. Ibid. page 16.

Front le 22 juin
Front le 9 juillet
Poche de Minsk
Poche de Bialystok
N
W
E
S
Vitebsk
Kaunas
LA BATAILLE DES FRONTIERES
Molodechno
Heeres-Gruppe Mitte
Vichnero
Minsk
Novagradok
Bialystok
Bobrouisk
Attaques allemandes du 22 au 25 juin 1941
Attaques allemandes du 26 au 29 juin 1941
Mouvement de l'Armée Rouge

La bataille des frontières

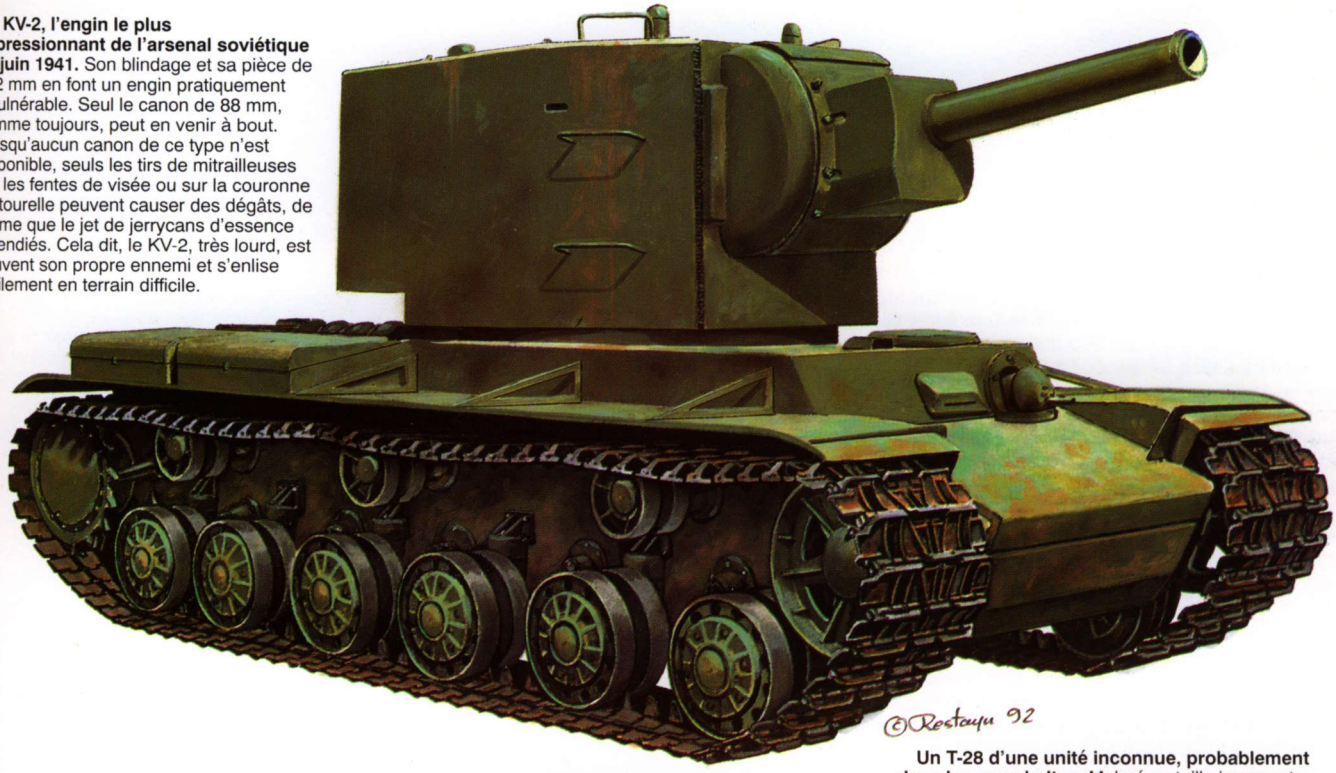
Ci-contre :
Dans le même secteur que celui de la photo précédente, lors de la progression des 13. et 14. Pz. Div. (front sud), un BT-5 a été incendié en défendant un village dont les isbas brûlent elles aussi. La silhouette des chars BT est facilement identifiable, avec les quatre roues du train de roulement Christie. la tourelle circulaire est typique des BT-5 et des T-26. L'aspect général de celle des BT-7 est la même, mais les pans sont inclinés. (BA)

CHARS LOURDS SOVIETIQUES, PRINTEMPS 1941

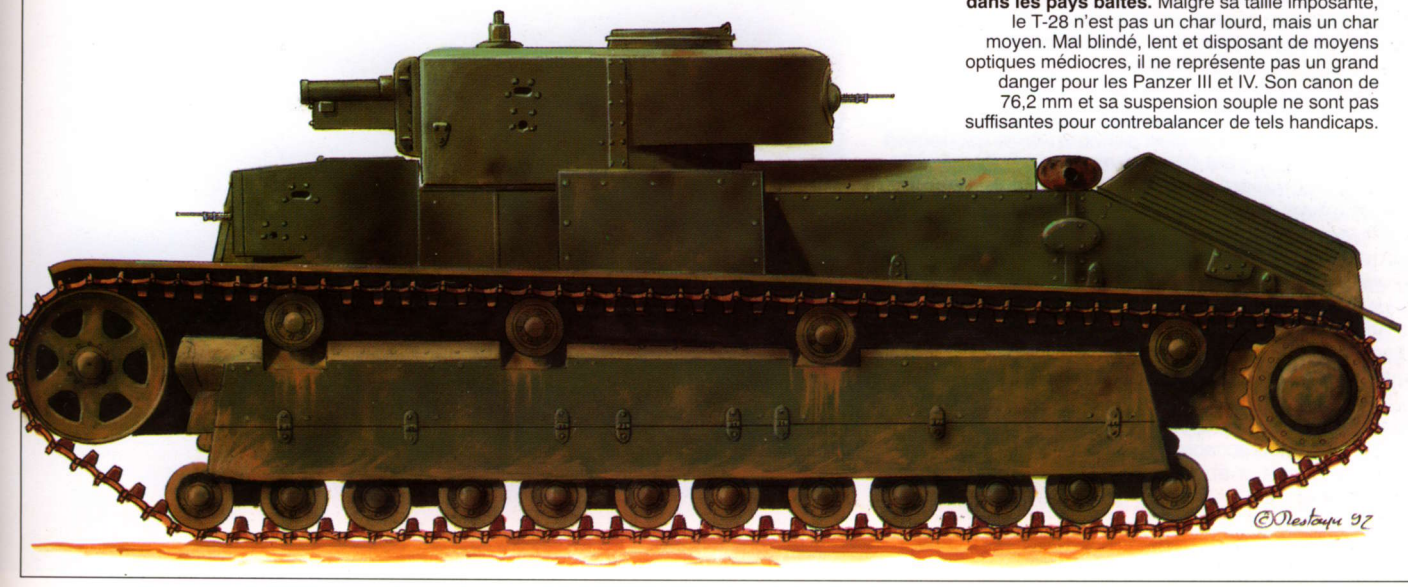


T-35 du 8e corps d'armée soviétique (signe tactique sur l'une des tourelles). Avec cinq tourelles et dix hommes d'équipage, le T-35 est plus un cuirassé terrestre qu'un engin blindé. Armé d'un canon de 76,2 mm alimenté à 96 coups, deux canons de 45 mm avec 220 coups et pas moins de 10 000 cartouches pour ses cinq mitrailleuses, le T-35 a la puissance de feu cumulée d'un Panzer IV et de deux Panzer III. De leur propre aveu, les Allemands indiquent n'avoir jamais détruit l'un de ces monstres. Tous ont été abandonnés à court d'essence ou en panne mécanique.

Un KV-2, l'engin le plus impressionnant de l'arsenal soviétique en juin 1941. Son blindage et sa pièce de 152 mm en font un engin pratiquement invulnérable. Seul le canon de 88 mm, comme toujours, peut en venir à bout. Lorsqu'aucun canon de ce type n'est disponible, seuls les tirs de mitrailleuses sur les fentes de visée ou sur la couronne de tourelle peuvent causer des dégâts, de même que le jet de jerrycans d'essence incendiés. Cela dit, le KV-2, très lourd, est souvent son propre ennemi et s'enlise facilement en terrain difficile.



Un T-28 d'une unité inconnue, probablement dans les pays baltes. Malgré sa taille imposante, le T-28 n'est pas un char lourd, mais un char moyen. Mal blindé, lent et disposant de moyens optiques médiocres, il ne représente pas un grand danger pour les Panzer III et IV. Son canon de 76,2 mm et sa suspension souple ne sont pas suffisantes pour contrebalancer de tels handicaps.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

La bataille des frontières

Les premiers T-34 sont rencontrés dès le mois de juin 1941. Pesant plus de 34 tonnes, ils surprennent les Allemands dont le char le plus lourd, le Panzer IV, atteint à peine les 20 tonnes. Ce modèle, qui porte un épiscope sur le flanc de la tourelle, est un T-34/76 B. Incendié, il a explosé, projetant la tourelle hors du châssis. En juin 1941, les chars allemands éprouvent les pires difficultés pour détruire les T-34. C'est le plus souvent l'artillerie qui peut en venir à bout. Heureusement pour les Allemands, les chars soviétiques sont mal employés tactiquement et sont presque toujours dépourvus de radio. (BA)

(suite de la page 25)

due du front durant la première semaine de combat. Du côté soviétique, les pertes sont encore plus lourdes, plusieurs milliers de morts. 7 000 prisonniers ont été capturé par la 45. I.D., mais il ne s'agit pas seulement des défenseurs de la citadelle.

Les prémisses d'un désastre

Si l'acharnement de la défense de Brest-Litovsk préfigure Stalingrad par certains aspects, la situation est fort différente sur la majeure partie du front. Les bataillons ou régiments soviétiques en position à la frontière sont anéantis en quelques heures, ce qui n'est d'ailleurs pas surprenant. Et les gros des divisions, bien que distants souvent de 60 ou 80 kilomètres, subissent exactement le même sort. Une seule raison à ce désastre général : l'absence totale de coordination entre les unités, due à la médiocrité du système de communication et à l'incurie du commandement. Celui-ci se révèle inexistant durant les premières phases de la bataille. La 48e DI, par exemple, qui se trouve dans la région de Riga, n'est pas prévenue de l'attaque allemande. Par hasard en mouvement vers la frontière, elle se trouve soudain soumise à des raids de la Luftwaffe, puis à des assauts terrestres. Surprise en rase campagne, elle est balayée et anéantie en quelques heures.

Le chaos à l'arrière des lignes soviétiques est encore aggravé par la présence de nombreux commandos allemands qui sabotent les lignes téléphoniques, détruisent les centraux ou brouillent les émissions radios.

Privées d'ordres, ignorantes de la situation générale, les divisions soviétiques souffrent en plus d'une infériorité numérique accablante : nous l'avons vu plus haut, la frontière et ses abords ne sont tenus que par une quarantaine de divisions. Le rapport de force est souvent de 4 contre 1 en faveur des Allemands. Sur le front du Heeres-Gruppe Nord par exemple, le gros du Panzer-Gruppe 4 du général Hoepner n'a devant lui que la

Ci-dessus :
Dès la fin de la première semaine de combat, les Panzer-Gruppen 3 et 2 parviennent à encercler les 3e et 10e armées soviétiques dans la poche de Byalistok. Cependant, l'infanterie allemande progressant moins vite que les Panzer, de nombreuses unités soviétiques parviennent à s'échapper : quatre DI, une division de cavalerie et une division blindée s'extraient de la poche et poursuivent leur repli vers Minsk. Mais les Allemands rééditent immédiatement leur manœuvre en tenailles et, à la fin du mois de juin, la 7. Panzer-Division parvient à refermer une nouvelle poche à l'est de Minsk. A la fin de la première semaine de juillet, le Heeres-Gruppe Mitte revendique la capture de 324 000 hommes, 3 332 chars et 1 800 canons. Pour les prisonniers russes qui, comme celui-ci, partent vers l'ouest, commence un long calvaire. En 1945, plus de 90 % d'entre-eux seront morts en captivité. On notera que les pattes de collet de la capote de ce prisonnier ont été décousues, peut-être après sa capture. (BA)

Ci-contre :
Belle débauche de panneaux indicateurs allemands en Ukraine. Les Russes appliquant la politique de la terre brûlée et détruisant systématiquement tous les panneaux, il est essentiel pour les Allemands de se repérer clairement, les paysages offrant par ailleurs peu d'éléments d'identification. (BA)

125e DI, qui tient un front de quarante kilomètres. Les trois Panzer-Divisionen n'ont aucun mal à l'écraser.

Au soir du 22 juin, les Soviétiques ont reculé partout. Dans le meilleur des cas, ils ont pu reconstituer un semblant de front à une vingtaine de kilomètres à l'arrière de la frontière. En deux secteurs, la situation est très délicate : au nord, là où les Panzer-Gruppe 4 et 3 ont attaqué, la 11e armée soviétique est en pleine déroute et les deux armées voisines, la 8e armée au nord et la 3e au sud, sont incapables de combler la brêche où se ruent les Panzer. Aucune unité russe constituée ne se trouve entre les troupes de von Leeb et les villes baltes de Kaunas et Vilnius.

Au centre du front, à l'aile droite du Heeres-Gruppe Mitte, les divisions blindées de Guderian, après avoir dépassé Brest-Litovsk, se sont enfoncées sur les arrières de l'Armée Rouge sur une profondeur moyenne de 60 kilomètres.

Sur le front sud, l'avance de von Rundstedt est moins impressionnante, ce qui n'est pas très étonnant puisque son groupe d'armées possède la plus grosse proportion d'infanterie.

En fin de journée le 22 juin 1941, les rapports qui parviennent au QG d'Hitler en Prusse-Orientale sont prometteurs. Totalement pris par surprise les Soviétiques sont incapables de présenter une défense cohérente. L'ampleur de l'effet de surprise étonne même les Allemands et Hitler ne peut que se réjouir d'avoir signé le pacte germano-soviétique qui a donné à Staline ce faux sentiment de sécurité ô combien dévastateur.

Les erreurs soviétiques

Nous ne reviendrons pas sur les nombreuses fautes commises par Staline, Timochenko et Joukov avant le début de l'opération de Barbarossa et qui tiennent toutes à la même interprétation erronée de la situation : l'Allemagne n'attaquera pas. Mais les erreurs d'appréciation se poursuivent les jours suivants. Le communiqué officiel soviétique du 22 juin au soir est totalement faux, puisqu'on y lit notamment que les forces régulières allemandes « *ont obtenu des succès insignifiants dans des directions opposées. Dans la deuxième partie du jour, en raison de l'approche des unités d'avant garde des troupes de campagne de l'Armée Rouge, les attaques des forces allemandes sur une vaste étendue de notre frontière ont été repoussées avec des pertes pour l'adversaire.* »

Les communiqués officiels sont souvent quelque peu arrangés pour les besoins de la propagande et du soutien moral de la population. Mais dans ce cas, les contre-vérités sont tout de même extravagantes. Certes, les régimes communistes ne s'embarrassent guère de la vérité, mais ce communiqué vaut tout de même d'être cité car il représente vraiment l'état d'esprit du haut commandement soviétique au soir du 22 juin. Privé de renseignements précis sur la situation à la frontière, Timochenko envoie des ordres totalement irréalisables aux commandants des fronts nord-ouest, ouest et sud-ouest. Ils doivent lancer leurs corps mécanisés dans la bataille, avec le soutien de toute l'aviation et rejeter l'ennemi en Pologne. Kirponos, le chef du front du sud-ouest, qui dispose de cinq corps mécanisés, soit théoriquement plus de 5 000 chars, reçoit même l'ordre de mener des assauts convergeants sur Lublin, à près de 100 kilomètres à l'intérieur de la Pologne.

Bien que les directives ne correspondent pas à la situation réelle sur le front, les différents généraux sur place vont tenter de les mettre en oeuvre. Kousnetsov, Pavlov et Kirponos sont avant tout très disciplinés, les purges de 1938 ayant découragé l'esprit d'initiative.

La contre-attaque soviétique se développe à partir du 23 juin et dure deux jours environ. Faute de coordination, les résultats sont désastreux. Sur le front ouest, quelques rares divisions soviétiques parviennent à contenir l'avance allemande pendant 48 heures. Ailleurs, les pertes russes sont très lourdes pour des résultats insignifiants.

La première grande bataille de chars

Sur le front sud-ouest, la situation est différente. Kirponos dispose, nous l'avons vu, de nombreux corps

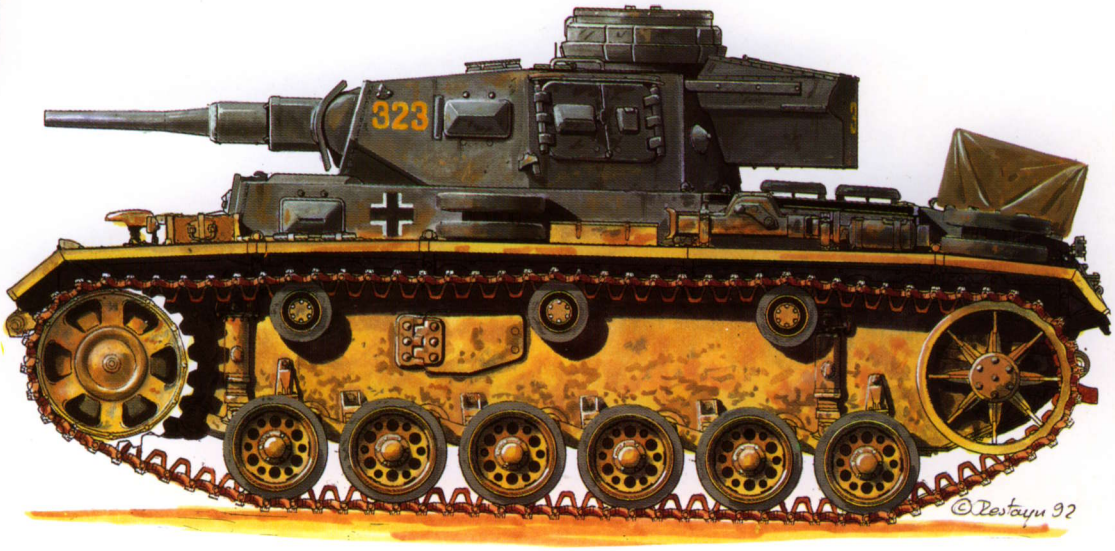
Ci-dessus :
Un convoi hippomobile d'artillerie au début de l'opération Barbarossa. Toutes les divisions d'infanterie allemandes sont hippomobiles, ce qui n'est pas sans causer un lourd handicap, y compris dans les phases initiales des hostilités. En effet, les premières poches d'encerclement de l'Armée Rouge ne sont pas hermétiques et de nombreux soldats russes parviennent à s'échapper, les fantassins allemands n'étant pas encore sur place. (DR)

La bataille des frontières

mécanisés. Le 22e est anéanti à la frontière même, mais les autres sont encore intacts. Kirponos manque de temps et sans doute de génie militaire : sa décision de lancer ses unités blindées sans attendre leur regroupement pour délivrer une seule contre-attaque puissante est peu inspirée, mais dictée avant tout par la pression des événements.

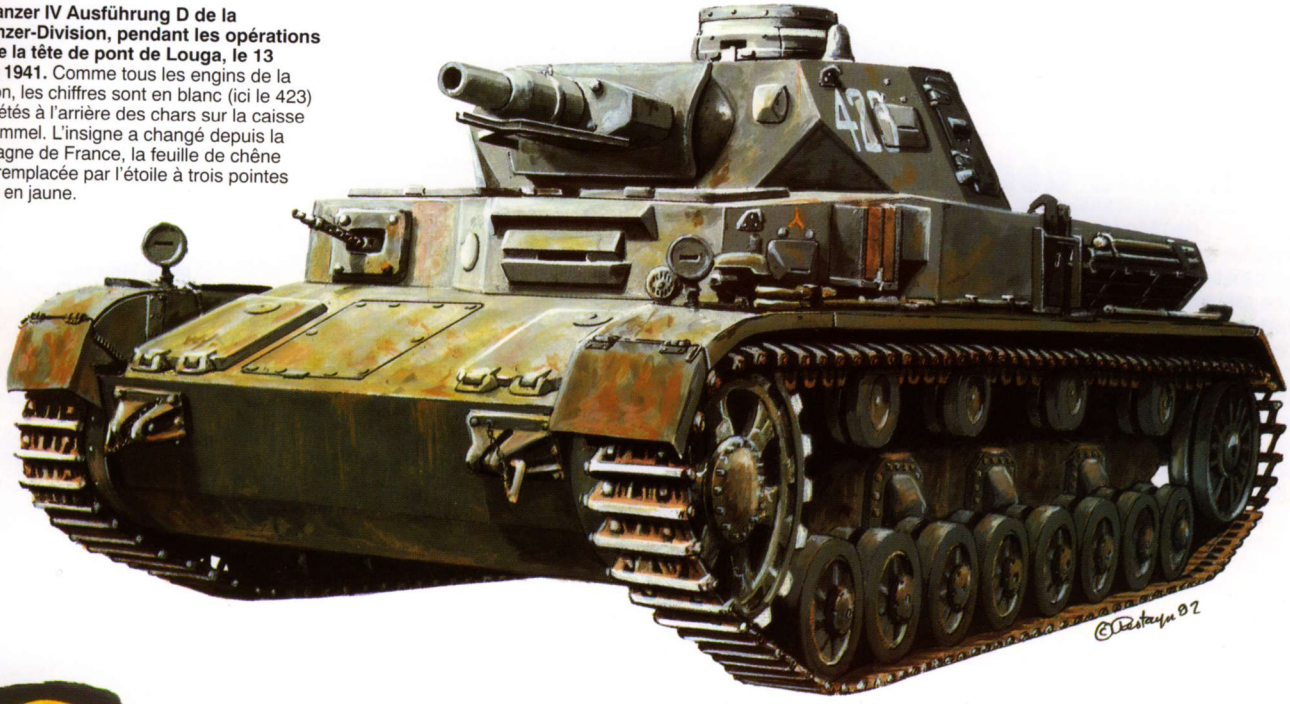
Tour à tour, le 9e corps de Rokossovski, le 19e de Feklenko et le 8e de Ryabitchev, sont lancés contre le Panzer-Gruppe 1 de von Kleist. Rokossovski raconte ainsi les combats : « *A l'aube du 24, le régiment de tête de la 20e division blindée attaque des éléments motorisés de la 13. Panzer-Division qui avaient fait halte dans le secteur d'Olyka, infligeant de lourdes pertes à l'ennemi et capturant beaucoup d'équipement (...) Le lendemain, des combats défensifs acharnés se poursuivent contre les chars et l'infanterie portée de deux divisions (14. Pz. Div. et 13. Pz. Div.) sur la ligne Loutsk, Olyka, sud de Klevan où l'ennemi essaie de capturer Loutsk. Grâce à l'héroïsme des hommes, le courage et l'efficacité des officiers, nos troupes repoussent ces attaques. A la fin du jour, le combat s'achève. A cette époque, les Allemands ne poursuivaient pas leur avance la nuit. Dès le coucher du soleil, ils s'arrêtaient pour*

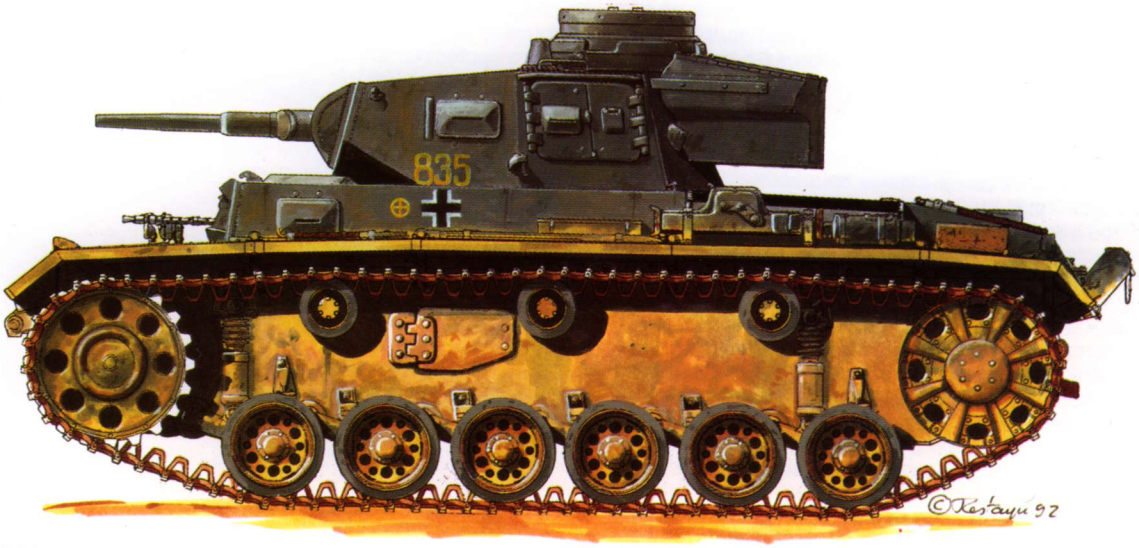
CHARS MOYENS ALLEMANDS, PRINTEMPS 1941



Un PzKpfw III Ausf. H du Panzer-Regiment 33 de la 9. Panzer-Division. Ce char a servi durant les combats dans la région de Biala Zerkiev, au sud de Kiev, à la mi-juillet 1941. Le canon de 5 cm KwK/ L42 n'a pas encore été monté sur tous les Panzer III à l'époque. Bien que supérieur au canon de 3,7 cm des premières campagnes, la pièce de 5 cm est nettement inférieure au canon du T-34. Ainsi, le KwK/L42 est capable de détruire un T-34 à 800 m environ. En revanche, le canon de 76,2 mm du T-34 peut détruire le Pz III à 1 500 mètres environ.

Un Panzer IV Ausführung D de la 1. Panzer-Division, pendant les opérations contre la tête de pont de Louga, le 13 juillet 1941. Comme tous les engins de la division, les chiffres sont en blanc (ici le 423) et répétés à l'arrière des chars sur la caisse de Rommel. L'insigne a changé depuis la campagne de France, la feuille de chêne étant remplacée par l'étoile à trois pointes peinte en jaune.





Un PzKpfw III Ausf. E/F du II. Abteilung de la 13. Panzer-Division. Le canon de 3,7 cm n'a aucune chance contre la majorité des chars russes, le moindre T-26 possédant une pièce de 45 mm. Si les Allemands ont commencé le remplacement du canon du 3,7 cm par celui de 5 cm dès avant l'opération Barbarossa, de nombreux Panzer III vont quand même participer à la campagne avec leur armement d'origine.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

La bataille des frontières

se reposer, marquant la première ligne par les feux des villages incendiés. » [7]

Si le premier grand combat de chars de la guerre germano-soviétique ne se traduit pas par une défaite allemande, ceux-ci sont néanmoins arrêtés et même forcés de se replier de quelques kilomètres. Cette belle résistance est une surprise pour les Allemands. Ainsi, Halder, le chef d'état-major de la Heer, écrit dans son journal : « *Devant le Heeres-Gruppe Süd, le commandement ennemi donne l'impression d'être particulièrement actif et énergique. Ses ailes qui n'en finissent pas nous mangent beaucoup de monde et ses attaques* frontales nous valent d'assez lourdes pertes (...) Il faut *reconnaître que sur cette partie du front, le commandement russe s'en tire assez bien.* » [8]

Paradoxalement, ce n'est nullement l'avis de Rokossovski, qui doit subir les ordres de Kirponos : « *Considérez cet ordre du quartier-général du front : " Délivrez une puissante contre-attaque sur le flanc de la pince ennemie, détruisez-là et restaurez la situation. " Cet ordre montre une complète ignorance de la situation dans le secteur, pour ne pas parler du tout de la situation générale qui se développe le 26 juin dans le secteurs de Jitomir, Vladimir-Volynski et Rovno, où les troupes allemandes délivrent leur coup principal. J'ai eu l'impression que le commandant du front et son état-major répétaient verbatim une directive du GQG, qui lui, ne pouvait pas être au courant de la situation (...) Les tentatives de contre-attaque nous coûtèrent cher.* » [9]

Le général Hoth, qui commandait alors le Panzer-Gruppe 4 au nord du front, s'est intéressé après la guerre à toute la campagne et il écrit ceci sur les combats dans le secteur de Jitomir : « *Les troupes adverses qui se défendaient, face aux grandes unités de l'aile nord* [10], *furent rejetées de la frontière, mais elles se rétablirent vite de ce coup inattendu et par des contre-attaques de leurs réserves et de leurs unités blindées, installées en profondeur, elles arrêtèrent la progression des troupes allemandes. La percée opérationnelle du Panzer-Gruppe 1, attribuée à la 6. Armee, n'était pas obtenue le 28 juin. Les puissants retours offensifs de l'ennemi, menés dans la région sud des marais du Pripiat, sur les troupes qui progressaient le long de la chaussée Loutsk - Rovno - Jitomir, représentaient de grands obstacles sur l'axe de l'offensive des unités allemandes. Ces contre-attaques obligèrent les importantes forces du Panzer-Gruppe 1 à modifier la direction de leur offensive et, au lieu de progresser vers Kiev, de s'infléchir vers le nord et de s'engager dans un combat d'importance locale.* » [11]

Ainsi, les Allemands font l'éloge de Kirponos et les Soviétiques émettent de graves doutes sur son efficacité. Deux éléments sont indiscutables : l'avance de von Kleist a été arrêtée plusieurs jours, mais il n'a pas été défait, même s'il a dû faire appel au renfort de sept divisions pour reprendre son avance. Quant aux pertes soviétiques, elles sont terribles, mais elles ont permis d'éviter un effondrement du front sud-ouest.

Les premières batailles d'encerclement

Si les progrès allemands au sud ne sont pas aussi brillants qu'espérés, il en va tout autrement au centre. Le Heeres-Gruppe Mitte profite d'un avantage géographique non négligeable : les forces soviétiques sont regroupées dans un profond saillant qui s'enfonce en Pologne septentrionale. Les stratèges allemands ont immédiatement vu l'intérêt d'une attaque en tenailles, afin d'encercler les troupes russes en position autour de la ville de Bialystok. Les Panzer-Gruppen de Hoth et Guderian ont pour mission de se rejoindre aux environs de Baranovitchi, à 145 km au sud-ouest de Minsk, encerclant ainsi les 3e et 10e armées soviétiques.

Après une semaine environ d'avance, les avant-gardes de Hoth et Guderian se rejoignent, la 17. Pz.Div. faisant sa jonction avec des unités du Panzer-Gruppe 3. La poche de Bialystok vient de se refermer, mais elle n'est pas très étanche et de nombreuses unités soviétiques parviennent à s'échapper, en perdant une grande partie de leur matériel lourd, car l'infanterie allemande n'a pas pu suivre à la vitesse des chars et ces

7. Rokossovski, *A soldier's duty,* op.cit. page 18.

8. Cité par Yves Buffetaut, *La bataille de Moscou*, Heimdal, Bayeux, 1987, page 10.

9. Rokossovski, *A soldier's duty*, op.cit. page 18.

10. Du Heeres-Gruppe Süd.

11. Hermann Hoth ,*Opérations blindées*, Heidelberg, 1956. p.68.

Ci-dessus :
Par petits paquets, des soldats soviétiques se rendent aux avant-gardes allemandes, constituées notamment d'engins blindés (ici un Panzer II au premier plan). Mais cette image ne doit pas faire oublier la résistance opiniâtre — et souvent désespérée — que les Allemands vont rencontrer lors de leur avance. (DR)

Ci-dessus :
La motorisation allemande, quoiqu'imparfaite, est largement supérieure à celle de l'Armée Rouge, particulièrement en qualité. Cette antique voiture d'état-major russe (GAZ-A), produite à Gorki dans les années 1932-1936, est bien sûr une copie de la Ford modèle A. Criblée de balles, elle sert maintenant de poteau indicateur pour la 4. Panzer-Division (BA)

Ci-dessous :
Comme toujours, les Allemands récupèrent et réutilisent immédfiatement tout le matériel capturé. Cette BA 10-M a été saisie dans le secteur de Minsk, sur le front du Heeres-Gruppe Mitte. Il s'agit d'une lourde voiture blindée construite sur un châssis de camion GAZ AAA et propulsée par un moteur 4 cylindres de 50 chevaux. Elle est armée d'un canon de 45 mm comme celui des BT-5 et autres T-26, ainsi que de deux mitrailleuses de 7,62 mm. (BA)

derniers sont incapables de fermer hermétiquement le chaudron. Quatre divisions d'infanterie, une division blindée et une division de cavalerie s'extraient ainsi du piège et poursuivent leur repli vers Minsk.

Les Allemands, dont le système de communication fonctionne parfaitement et dont le commandement est d'une valeur largement supérieure à celle de leur adversaire, comprennent vite que leur manœuvre d'encerclement doit être plus ambitieuse s'ils veulent détruire et capturer le gros des forces soviétiques en Biélorussie. Ils poursuivent donc exactement la même tactique qu'à Bialystok, mais cette fois sur une échelle encore plus vaste.

La capitale de la Biélorussie est défendue par quatre divisions soviétiques, dont la 100e qui va s'illustrer à plusieurs reprises. Du côté allemand, les premières unités à atteindre les faubourgs de la ville appartiennent au Panzer-Gruppe 3 de Hoth. Elles se heurtent à la 100e DI à une dizaine de kilomètres au nord-est de la ville, le 25 juin. Pendant deux jours, elle parvient à arrêter l'avance allemande et, le 27 juin dans l'après-midi, contre toute attente, elle se lance en avant, parvenant à rejeter les éléments de tête allemands de plus d'une dizaine de kilomètres vers le nord-ouest.

Le lendemain, le gros du Panzer-Gruppe 3 lance tout son poids dans la bataille et la 100e DI du général Roussianov est contrainte de se retirer sur la rive orientale de la Volma pour échapper à la destruction. Dès lors, rien ne s'oppose plus à la jonction des forces de Hoth et de Guderian qui s'achève le 28 juin par une avance audacieuse de la 7. Panzer-Division. Le premier grand chaudron de l'opération Barbarossa se referme sur 11 divisions soviétiques, auxquelles il convient d'ajouter de nombreuses unités disloquées et des milliers de fuyards. Le chiffre exact des pertes soviétiques dans la poche de Minsk n'est pas connu, mais il dépasse largement les 200 000 hommes, puisqu'à la fin de la première semaine de juillet 1941, les Allemands annoncent avoir capturé 324 000 hommes, 3 332 chars et 1 800 canons dans le secteur central du front. Ces chiffres s'appliquent donc aux poches de Bialystok et Minsk et à tous les soldats capturés isolément depuis le début de l'offensive.

Une défense stoïque

Tandis qu'au centre les armées allemandes remportent une superbe victoire, au nord, les Soviétiques parviennent à se replier vers Léningrad en bon ordre,

Ci-dessus :
A la pointe des divisions blindées allemandes, les unités de motocyclistes sont sans cesse sur la brêche. Ces soldats couverts de poussière sont souriants durant l'été 1941. Ils couvrent des centaines de kilomètres vers le cœur de la Russie et ce sont eux qui bouclent les premiers les grandes poches d'encerclement de juillet et août 1941. Mais ils souffrent de lourdes pertes en attendant l'arrivée de l'infanterie. (DR)

La bataille des frontières

malgré des pertes très lourdes. Les tentatives de débordement de Hoepner échouent, notamment en raison de la présence de chars lourds soviétiques KV1. Le général Reinhardt décrit ainsi une attaque lancée par la 2e division blindée soviétique (3e corps mécanisé) contre la 6. Panzer-Division :

« *Environ une centaine de nos Panzer, dont un tiers de Panzer IV, s'étaient placés pour la contre-attaque. Certains d'entre eux se trouvaient directement en face de l'ennemi, mais le gros des forces était placé sur les flancs. De trois côtés, ils ont pilonné les monstres d'acier, mais essayer de les détruire était une besogne futile. Au contraire, c'est bientôt nos chars qui furent mis hors de combat. Après une lutte prolongée avec les géants russes, les unités blindées allemandes durent se replier pour éviter d'être annihilées* (...) *Echelonnés en largeur comme en profondeur, les tanks géants se rapprochaient de plus en plus. L'un d'entre eux s'approcha d'un étang marécageux dans lequel était enlisé un Panzer. Sans hésitation, le monstre noir lui roula dessus. La même chose arriva à un obusier allemand de 150 qui ne se replia pas assez vite. Quand son commandant vit les chars lourds ennemis s'approcher, il ouvrit le feu dessus en tir tendu sans leur causer le moindre dommage. L'un d'entre eux fonça sur l'obusier qui le laissa approcher jusqu'à 100 mètres. Il tira alors à bout portant un obus qui frappa le char de plein fouet* (...) *Le char s'arrêta, comme foudroyé par un éclair. " Il est fait. ", pensèrent les canonniers avec soulagement. Oui, il est fait, se dit le capitaine du canon. Mais soudain leur expression changea lorsque quelqu'un hurla : " il bouge encore ! " Il n'y avait aucun doute là-dessus, ses chenilles grinçant alors qu'il se rapporchait de l'obusier, le heurtant comme un jouet, l'écrasant dans le sol et continuant sa route comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Telle fut la fin du canon, mais les servants parvinrent à s'enfuir.* »[12]

Malgré cette description apocalyptique, la contre-attaque soviétique est bientôt arrêtée grâce à la mobilité allemande supérieure à celle de leurs ennemis. La 2e division blindée est rapidement encerclée et faute de munitions et d'essence, elle doit cesser le combat. 200 chars sont capturés par les soldats de Hoepner dans le secteur de Rasseïnyaï. L'alerte a toutefois été chaude et les hommes de la Panzerwaffe ont appris à leurs dépends, pour la première fois, que l'ennemi pouvait être mieux armé qu'eux.

La résistance acharnée des Soviétiques commence d'ailleurs à inquiéter quelque peu les Allemands. Certes, les succès à l'est sont considérables, surtout sur le front central, mais les pertes sont plus lourdes que prévues. Les correspondants de guerre eux-mêmes sont surpris. L'un d'entre eux écrit, au début du mois de juillet : « *La paralysie psychologique qui succédait, habituel-*

12. Buffetaut, *La bataille de Moscou*, page 12. op. cit

Ci-contre :
Une colonne de Panzer 35 (t) de la 6. Panzer-Division progressant dans les pays baltes. Les moindres détails du char sont visibles, notamment son armement tchèque avec le canon de 37 mm vz 34 (Skoda A-3). Les mitrailleuses sont des 7, 92 mm vz 35, en grande partie protégées par un volumineux manchon de blindage. Chose peu fréquente sur les Panzer, cet engin porte un numéro de série très visible sur la plaque frontale et sur le côté intérieur du garde-boue. Les deux XX du symbole tactique de la 6. Pz.Div. sont également en partie visibles, au-dessus de l'une des fentes de visée. (BA)

Ci-dessous :
Sur le front du Heeres-Gruppe Nord, un Panzer II franchit à gué un cours d'eau assez tumultueux. Appliquant à la lettre la politique de la terre brûlée, les Soviéitiques font sauter tous les ouvrages d'art sur le chemin de leur retraite. Ce Panzer II appartient à la 5. Panzer-Division, comme le prouve le X à peine visible sur la tourelle, juste devant le chiffre 12 jaune. La numérotation de ce char est peu courante. Le 4 blanc indique son appartenance à la 4e compagnie, le 3 désigne le peloton, quant au 12, il s'agit probablement du numéro du char dans le peloton. (BA)

La bataille des frontières

Ci-dessus :
Un KV-2 enlisé dans un marais de Lettonie. Ce monstre de 60 tonnes est armé d'un obusier de 152 mm, monté dans une haute tourelle sur un châssis de KV-1. La puissance de feu de l'engin est certes conséquente, mais son poids excessif en réduit considérablement la vitesse. Quant à la haute silhouette, elle offre une cible évidente. La carrière opérationnelle des KV-2 ne dépassera pas la fin de 1941, la production étant vite arrêtée à la lumière de l'expérience en opérations. (BA)

lement, aux percées éclairs à l'ouest, n'était pas observée au même degré à l'est (...) Dans la majorité des cas, l'ennemi, non seulement ne perd pas sa capacité opérationnelle, mais s'efforce aussi, à son tour d'envelopper les tenailles allemandes. »[13]

Si la conduite des opérations par les Soviétiques est désastreuse au niveau stratégique, sans aucune coordination entre les unités et sans grande notion de la situation générale — pour des raisons déjà énoncées — il est indéniable qu'au niveau tactique, les Russes obéissent à des enseignements très sains. Ils ont été résumés dès le 23 juin par le maréchal Timochenko, commissaire du peuple à la défense :

« *1. Au début, éviter le combat défensif, attirer l'ennemi de plus en plus profondément vers l'intérieur par des mouvements rétrogrades, sans abondonner les centres vitaux; au moment opportun, passer de la retraite à l'arrêt.*

2. Ne pas s'engager dans un combat décisif avant que le potentiel ennemi ait été épuisé. Comme l'ennemi devra opérer loin de ses bases naturelles, le combat décisif devra utiliser de façon avantageuse les conditions climatiques et géographiques. Il faut forcer l'ennemi épuisé à combattre sur un front continuellement allongé et ainsi à combattre avec une puissance de plus en plus affaiblie.

3. Appliquer des tactiques qui doivent contrecarrer les grandes manœuvres d'encerclement de l'ennemi : contre-offensives, résistance locale, renforcement par troupes échelonnées en profondeur. Briser la pression des poussées blindées ennemies par des actions contre leurs lignes de ravitaillement.

4. Lancer nos propres blindés opérant conjointement avec l'infanterie contre les unités de Panzer afin d'accélérer l'épuisement de l'adversaire.

5. Ordonner une contre-offensive au bon moment lorsque la force de l'offensive allemande aura atteint ses limites et expulser l'ennemi du pays peu à peu. »[14]

La grande faiblesse de ces directives est d'envisager l'affaiblissement de l'adversaire comme un fait acquis. Or, en juin et juillet 1941, la Wehrmacht est au contraire au sommet de sa puissance.

La mise en pratique des recommandations de Timochenko est bien illustrée par un combat livré par le 9e corps mécanisé de Rokossovski sur le front sud-ouest, vers le 1er juillet.

« *Nous avions reçu un nouvel ordre de contre-attaquer mais, comme les forces de l'ennemi étaient très supérieures aux nôtres, j'ai pris la responsabilité de faire face à l'ennemi sur la défensive plutôt que d'attaquer. Dans ces régions boisées et marécageuses, les Allemands progressaient seulement le long des routes. J'ordonnais à la division de Navikov de se déployer le long de la grand' route Loutsk - Rovno, avec la 20e division blindée et son régiment d'artillerie équipé du tout nouveau canon de 85 mm en soutien (...) Les canons ont été placés en position dominante sur des hauteurs voisines, à l'exception de quelques pièces au milieu de la route, pour un tir direct. Les Allemands approchaient en une grande formation en diamant : motocyclistes en tête, suivis de voitures blindées et de chars (...) Les artilleurs ont laissé les Allemands approcher très près avant d'ouvrir le feu. Un chaos terrifiant est resté sur la route : motos, véhicules blindés, cadavres. L'impétuosité des assaillants nous a offert de nouvelles cibles.*

L'ennemi a souffert de lourdes pertes et a été rejeté en arrière. »[15]

Mais quelque soit le succès ponctuel des Sovié-

13. *Frankfurter Zeitung*, 6 juillet 1941.
14. Buffetaut, *La bataille de Moscou*, op.cit. page 13.
15. Rokossovski, *A soldier's duty*, op. cit. page 19.

Ci-contre :
Ce char T-28, le même exemplaire que celui présenté ci-dessous, dispose d'une antenne de radio circulaire, autour de la tourelle principale. Aucun impact n'est visible sur ce côté de l'engin, qui a peut-être été abandonné à court d'essence. Cette vue de trois quarts arrière montre quelques détails caractéristiques du T-28 : le barbotin à l'arrière, le train de roulement à petits galets, assez semblable à ceux des chars moyens français de 1940, le vaste compartiment du moteur M-17L Liberty 12 cylindres, d'une puissance de 500 ch. Comme sur certains KV-1, une mitrailleuse peut être montée à l'arrière de la tourelle. Son emplacement est bien visible. (BA)

Ci-dessous :
Source d'attraction pour les soldats allemands, le gros T-28 n'est pourtant qu'un char moyen, contrairement à ce que pourrait laisser penser sa taille. Son poids n'est d'ailleurs que de 34 tonnes, comme le T-34. Ses deux tourelles annexes et sa tourelle principale dénotent une conception ancienne, même si, dans l'ensemble, ce char s'est correctement comporté en opérations. Mais trop lent et trop encombrant, il sera rapidement remplacé par le T-34. (BA)

tiques, il n'est que de courte durée : la Luftwaffe ne tarde jamais à venir et l'absence totale de coopération entre les unités russes ne permet pas de constituer un front stable. Les Allemands en profitent bien sûr à plein. Le mois de juillet va en apporter une démonstration flagrante, à mesure que l'envahisseur se rapproche des centres vitaux de l'URSS : Léningrad, Smolensk, Kiev.

La terre brûlée

Lorsque les tenailles se referment sur les troupes soviétiques à l'ouest de Minsk, le commandement allemand laisse à l'infanterie le soin de nettoyer la poche. Une restructuration importante est alors décidée au sein du Heeres-Gruppe Mitte : les Panzer-Gruppen 2 et 3 sont regroupés en une seule armée, la 4. Panzer-Armee, placée sous le commandement du maréchal von Kluge. Celle-ci remplace l'ancienne 4. Armee, dont les divisions d'infanterie forment la 2. Armee, sous les ordres du général von Weichs.

La mission de la 2. Armee est de liquider la poche de Minsk, tandis que la 4. Panzer-Armee doit reprendre immédiatement l'avance vers Smolensk, avec Moscou comme objectif lointain.

Du côté soviétique aussi, des changements importants ont lieu à la tête de l'armée. Le 10 juillet, Staline prend la tête de la Stavka, l'état-major général de l'Armée Rouge. Les anciens commandants des régions militaires de l'ouest sont remplacés, plusieurs d'entre

Ci-dessus :
Les motocyclistes allemands jouent un rôle important dans la vitesse d'exécution des opérations de la Wehrmacht. Ici, ces deux hommes équipés du surtout imperméable spécial des motocyclistes sont chargés de marquer les itinéraires à la peinture blanche. Le petit poisson peint à l'avant du side-car est le symbole de la 35. Infanterie-Division, sur le front du Heeres-Gruppe Nord. La moto-side est une Zundapp, dont l'écusson de marque est bien visible, autant sur le side que sur la moto. (BA)

Liquider Minsk

eux étant purement et simplement fusillés, comme Pavlov et son chef d'état-major, Klimovski. A la tête du front nord-ouest, qui couvre Léningrad, Staline place le général Vorochilov. Le front le plus menacé, celui de l'ouest, est confié au général Timochenko, l'ancien ministre de la guerre. Quant au front du sud-ouest, il revient au général Boudienny, plus célèbre pour sa paire de moustaches que pour son génie militaire.

Quelques jours auparavant, Staline a parlé à la radio pour la première fois depuis le début de l'invasion. Il a appelé à la mise en œuvre de la terre brûlée : « *Pas un kilo de farine et pas un litre d'essence ne doit tomber entre les mains de l'ennemi* (...) *Tout ce qui a de la valeur, le métal, le grain, le pétrole, doit être détruit s'il est impossible de l'emporter. Dans les régions occupées par l'ennemi, les unités de partisans à pied et à cheval devront faire sauter les ponts, les routes, détruire les lignes téléphoniques et télégraphiques, incendier les forêts, les dépôts de ravitaillement, les convois ferroviaires, poursuivre l'ennemi et lui por-*

Ci-dessus :
Un char léger T-26 côtoie un char lourd KV-1 sur une route de Lettonie. Trop vieux et trop légers, souvent mal entretenus, les T-26 ne peuvent rien contre les Panzer III et IV. Leur blindage est non seulement trop faible, mais aussi sans aucune inclinaison. Un impact est visible dans le flanc de l'engin, à la hauteur de la trappe de vision du conducteur. Au fond, un KV-1 à blindage boulonné. Remarquablement blindé, ce char de 45 tonnes est invulnérable aux coups des Panzer et de la plupart des canons antichars allemand, hormis le canon de 88 mm Flak. Celui-ci a été déchenillé. La roue avant du train de roulement a disparu. (BA)

Ci-contre :
Un instant de repos pour une section d'infanterie, quelque part en Lettonie, au début du mois de juillet 1941. Les visages sont assez souriants, mais la fatigue tend les traits des hommes qui doivent couvrir à pied des distances considérables, sans aucune mesure avec celles rencontrées en France, en Belgique ou aux Pays-Bas. Au centre, un adjudant, qui porte des jumelles et un étui à cartes, est décoré de la croix de fer. A ses côtés, un caporal-chef porte en écharpe sa bande souple de mitrailleuse MG 34. (BA)

ter des coups partout où c'est possible. »

Les directives de Staline seront suivies à la lettre dans la majeure partie des régions occupées, d'autant que les exactions des nazis à l'endroit des civils ne feront qu'augmenter la haine de la population, même en Ukraine où les Russes étaient souvent considérés comme des envahisseurs eux aussi.

Une contre-offensive puissante

Le 6 juillet, l'Armée Rouge lance sa première contre-offensive d'envergure, Timochenko portant la 20e armée, avec deux corps motorisés, contre le flanc du Panzer-Gruppe 2, au nord ouest d'Orcha. Les Soviétiques alignent plus de 1 000 chars, appartenant aux 5e et 7e corps motorisés. Ce sont tous des modèles d'un type ancien, T-26 ou BT, mais leur nombre est impressionnant.

Les unités de Guderian sont surprises dans un premier temps. Leur chef mentionne à peine la bataille dans ses mémoires, se contentant d'écrire : « *La 17. Panzer-Division a été engagée toute la journée dans un combat violent contre des chars ennemis. Cent chars russes ont été détruits, une belle réussite de la part de cette excellente division.* » [16]

Pourtant, la bataille acharnée sourit un moment aux Soviétiques qui parviennent à rejeter les Allemands d'une quarantaine de kilomètres vers le nord-ouest, le

17. Guderian, *Panzerleader*, op. cit. page 169.

10 juillet en milieu de journée. Mais il s'agit là de l'avance maximale de la 20e armée. Le 47. Panzer-Korps menace bientôt les flancs de l'attaque soviétique et des parachutistes allemands qui tiennent la ville de Senno bloquent toute nouvelle avance. En quelques heures, la situation bascule en faveur des Allemands qui, une fois encore, se montrent nettement plus brillants que leurs adversaires dans le déploiement de leurs grandes unités.

Bientôt, le 5e corps mécanisé est enveloppé et presque totalement encerclé. L'ordre de repli de Timochenko arrive cependant à temps pour que les survivants puissent s'échapper. Il est vrai que les hommes de Guderian cherchent avant tout à avancer vers Smolensk et à franchir le Dniepr, plutôt que de liquider une petite poche. Von Kluge rêve d'un encerclement sur une beaucoup plus vaste échelle, autour de Smolensk. L'échec de la contre-offensive soviétique lui en ouvre le chemin.

Le front sud s'affaiblit

Au sud du vaste front, les Allemands n'ont pas encore pu réaliser le moindre enveloppement des Soviétiques, mais les pertes subies par les troupes de Kirponos sont de plus en plus lourdes. Le front menace de rompre et la situation est critique. Rokossovski, appelé à Moscou pour être promu, s'arrête le 15 juillet au

La bataille des frontières

Ci-dessus :
Un KV-1 brûle dans un sous-bois des pays baltes, terrain peu propice au déploiement des chars. Ce modèle à tourelle boulonnée est fréquent au début de la guerre. Un membre de l'équipage gît à côté du char, dont la silhouette impressionnante est encore accentuée par les gros boulons, qui renforcent l'impression de robustesse. Les Allemands ont rencontré le plus grand nombre de KV-1 sur le front Nord, tout simplement parce que ceux-ci étaient construits à l'usine Kirov de Léningrad jusqu'au mois de septembre 1941, date de l'évacuation de l'usine vers l'Oural. (BA)

Ci-contre :
Sur le front du Heeres-Gruppe Nord, une section de mitrailleuses des chasseurs de montagne, reconnaissables à leur écusson de bras, met en batterie une MG 34 sur affût de tir lourd. Un groupe de Sturmgeschütz III soutient les Gebrigsjägers. Le blindé de tête, tout comme la mitrailleuse, est en train de tirer. Notez les paquetages typiques du mitrailleur et du pourvoyeur. (BA)

PC du commandant du front sud-ouest, Kirponos. « *Il était manifestement dans un terrible état de dépression, bien qu'il essayât de paraître à l'aise. Il me parut nécessaire de l'informer de la situation dans la zone de la 5e armée. Il m'écouta l'air absent et je dus m'interrompre plusieurs fois tandis qu'il donnait des ordres téléphoniques à son état-major. Kirponos parlait en termes de " contre-attaques décisives " par une division ou deux, mais je notais que jamais il ne demanda si les divisions étaient capables de contre-attaquer. J'en gardai la conviction qu'il refusait de regarder les faits en face. Or, les faits étaient que les Allemands enfonçaient le front sud-ouest en son centre et avançaient rapidement vers Kiev, menaçant d'encerclement les 6e, 26e et 12e armées.* »[17]

17. Rokossovski, *A soldier's duty*, op. cit. page 24.

Ci-dessous :
Le même groupe de mitrailleurs de Gebirgsjägers. La poche d'accessoires de l'arme, munie de rivets de renfort, est bien visible sur la hanche droite du tireur.

Ci-contre :
Malgré nos recherches, nous n'avons pas pu retrouver à quelle division d'infanterie appartenait ce véhicule dont l'insigne, parfaitement visible, représente, semble-t-il, un renard. Avis à nos lecteurs... Quant à la voiture de liaison tous terrains, c'est une Horch 1a à quatre roues motrices, qui reçoit l'appellation catégorielle de Kfz 23. Son moteur à 8 cylindres en V développe une puissance de 81 ch.

La bataille des frontières

Au début du mois de juillet 1941, Halder, le chef d'état-major de l'armée écrit dans son journal : « *Je n'exagère probablement pas quand je soutiens que la campagne contre la Russie a été gagnée en quatorze jours.* »

Une guerre gagnée en 14 jours

Cette vision optimiste est relativement compréhensible. Au 10 juillet, à la veille de la bataille de Smolensk et après trois semaines environ de combat, la situation des armées allemandes est très encourageante. Tout d'abord, les gains territoriaux sont considérables. Au nord, la Lettonie et la Lituanie sont entre les mains allemandes. Au centre, la Biélorussie est entièrement occupée. Au sud, la Moldavie et une part importante de l'Ukraine ont été conquises. L'avance atteint 450 kilomètres au nord-est, 500 à 600 kilomètres au centre et environ 300 kilomètres au sud. Et le front soviétique n'est toujours pas stabilisé, les routes de Léningrad, Smolensk et Kiev étant largement ouvertes.

Au niveau des pertes, celles subies par l'Armée Rouge sont considérables. Un pointage de l'OKW daté du 8 juillet 1941 indique la destruction de 89 des 164 divisions identifiées sur le front. Les pertes en aviation sont accablantes, comme nous l'avons vu précédemment. Enfin, les encerclements de Bialystok et Minsk ont livré plus de 300 000 hommes, plus de 3 000 chars et près de 2 000 canons.

Tous ces résultats sont donc encourageants pour la Wehrmacht, mais ce n'est pas encore un triomphe. A cela, il y a plusieurs raisons : tout d'abord, les pertes allemandes sont plus lourdes que prévues. Au 15 juillet, Halder indique qu'elles atteignent 100 000 hommes, tués, blessés et disparus. L'usure des chars est importante, puisque les Panzer-Divisionen ont perdu en moyenne 41 % de leurs effectifs en chars, du fait de l'ennemi ou des pannes. La poussière des plaines russes est une plaie pour les moteurs.

Mais finalement, l'aspect le plus inquiétant de la campagne est que l'Armée Rouge n'a pas pu être détruite à l'ouest du Dniepr, comme prévu initialement dans le plan Barbarossa. Une seule grande bataille d'encerclement s'est soldée par une victoire complète, celle de Minsk. Ailleurs, notamment au nord et au sud du front, les Soviétiques sont parvenus à se replier en bon ordre, malgré des pertes lourdes. Pour l'OKW, il est indispensable que la seconde partie de Barbarossa conduise à des encerclements massifs.

Ci-dessous :
Au milieu du mois de juillet 1941, l'Armée Rouge a déjà perdu des centaines de milliers d'hommes, mais une seule grande bataille d'encerclement s'est conclue sur un succès allemand retentissant, celle de Minsk. Ailleurs, les troupes soviétiques sont parvenues à battre en retraite. Et pour combler les pertes, des dizaines de milliers de volontaires s'enrôlent, y compris des femmes comme ici. Les espoirs de Hitler en une insurrection généralisée en Russie se révèlent vains. Ces volontaires moscovites partent avec confiance, malgré le manque cruel d'équipement. Il est vrai qu'elle ne se battront pas en première ligne, du moins dans un premier temps. Seule une couverture roulée en sautoir a été distribuée à presque toutes, ce qui n'est pas le cas du fusil. (APN)

LA BATAILLE DE SMOLENSK

Ci-dessus : **août 1941, sur le front de Smolensk. Une colonne de Pz 38 (t) et de PZ IV progresse sur une route non goudronnée. Le ciel d'incendie est probablement dû à la destruction par les Russes d'un dépôt d'essence. La scène se déroule sur le front du Panzer-Gruppe 3 du général Hoth, dont les quatre divisions blindées sont dotées en majorité de chars Skoda. Tous les chars emportent un impedimenta considérable, tenu en place sur celui du premier plan par un drapeau à croix gammée qui sert aussi à l'identification aérienne. (BA)**

A partir du 10 juillet 1941, une nouvelle phase de l'opération Barbarossa débute sur le front du Heeres-Gruppe Mitte : ouvrir la voie de Moscou

Pour Hitler et l'OKH, qui ont pour quelque temps encore la même conception de la guerre à l'est, il importe d'ouvrir la route de Moscou en faisant sauter l'obstacle que représente Smolensk. Pour cela, les troupes de von Bock et la 4. Panzer-Armee sont considérées comme suffisantes pour les raisons que nous venons de voir : l'Armée Rouge ne compterait plus qu'une grosse soixantaine de divisions, dont guère plus d'une trentaine au centre du front.

Il s'agit en fait d'une grossière sous-estimation du potentiel ennemi. Certes, les pertes soviétiques des trois premières semaines de bataille ont été particulièrement lourdes et il est probable que les chiffres allemands sur la destruction de près de 90 divisions soviétiques soient exacts. Mais les ressources soviétiques sont immenses, au moins en hommes. La Stavka est en train de mettre sur pied de nouvelles unités et en août, l'Armée Rouge alignera, au moins théoriquement, le chiffre impressionnant de 232 divisions.

Cela dit, les renforts soviétiques ne sont pas jetés directement dans la bataille. Timochenko veut se constituer une réserve stratégique capable d'intervenir pour des contre-offensives en masse. En première ligne, la situation des troupes soviétiques est donc assez précaire.

Le 15 juillet 1941, la Stavka décide de supprimer les corps mécanisés. Les divisions motorisées sont trans-

Ci-dessous :
Les Soviétiques se défendent avec un acharnement particulièrement farouche à Smolensk car la ville constitue l'un des derniers remparts avant Moscou. La capitale de la Russie commence d'ailleurs à être fréquemment bombardée par la Luftwaffe. Ici, des artilleurs posent devant leur pièce de DCA, située près d'un théâtre de la ville. Il s'agit d'un canon Bofors de 40 mm, utilisé par de multiples nations durant la seconde guerre mondiale, aussi bien chez les Alliés que dans les rangs de l'Axe. (APN)

formées en divisions d'infanterie. Quant aux divisions blindées, elles deviennent des unités purement autonomes, qui sont rattachées aux commandants d'armée. A partir de cette date, chaque armée compte en moyenne cinq à six divisions. Les lourdes pertes du mois précédent impliquent en outre de réduire leurs effectifs à 12 000 hommes environ (parfois 10 000 seulement), contre 16 000 en principe dans une division d'infanterie allemande.

Les forces alignées par Timochenko sur le front ouest s'élèvent à huit armées, dont six en ligne, soit 24 divisions (du nord au sud, la 22e, la 19e, la 20e, la 13e, la 21e et enfin la 3e armée). La 4e armée est en réserve, pour recompléter ses pertes. La 16e armée, du général Loukine, arrive dans la région de Smolensk, avec des troupes fraîches.

La bataille de Smolensk

Les pertes en chars ont été tellement grandes que Timochenko ne peut plus en aligner que 145 en première ligne. L'artillerie garde un niveau correct, avec 3 800 pièces. Quant à l'aviation, elle ne compte que 389 appareils en bon état, sur un total de 501. [1]

Du côté allemand, le Heeres-Gruppe Mitte possède un fer de lance puissant : la 4. Panzer-Armee, qui aligne à elle seule 9 Panzer-Divisionen, sans parler des 9e et 2e armées, avec plus de 35 divisions. La Luftflotte 2 dispose d'environ un millier d'appareils.

La supériorité numérique allemande atteint la proportion de 7/1 dans le domaine des chars, 2/1 pour les avions, 1,8/1 pour l'artillerie et enfin 1,6/1 en ce qui concerne l'infanterie.

Les Soviétiques sont cependant favorisés dans la défensive par le caractère géographique de la région où la bataille va se dérouler : la plupart des rivières et des fleuves forment une barrière naturelle nord-sud.

1. Costantini, op. cit. page 145.

Page ci-contre :
L'entrée à Smolensk des Allemands. Les fantassins, visiblement épuisés, passent devant l'immeuble du parti communiste, dont toutes les vitres ont été détruites par les déflagrations. Il a manifestement été réquisitionné pour servir d'hôpital. On notera le grand nombre de voitures de liaison civiles de tous types qui servent dans la Wehrmacht. (BA)

Près de Smolensk, un BA-10M (ou BA-32) a été récupéré par un Aufklärungs Abteilung de la Wehrmacht. Il se différencie du BA-10 standard par le remplacement de la tourelle par celle du T-26, armée d'un canon de 45 mm. Un dispositif très caractéristique des BA-10 est visible sur le train arrière de l'engin : une paire de petites chenilles montées directement sur les pneus, qui rend le véhicule plus mobile sur terrain difficile. (BA)

La Dvina atteint 100 mètres de large à Vitebsk. Quant au Dniepr, il est encore plus large.

La mission du Heeres-Gruppe Mitte est simple : encercler et détruire les troupes soviétiques qui tiennent le secteur de Smolensk, pour conquérir une base de départ solide pour l'offensive contre Moscou. Dans le même temps, la Wehrmacht poursuit son effort contre Léningrad et Kiev, mais nous traiterons séparément ces deux opérations qui n'ont pas du tout le même caractère.

Prendre Smolensk

La pince nord de l'offensive allemande est constituée du Panzer-Gruppe 3 de Hoth, qui attaque au nord de Smolensk, vers Vitebsk, pour essayer d'encercler la 20e armée. Guderian attaque lui au sud de la ville, à la jonction de la 20e et de la 13e armée.

Au nord, le Panzer-Gruppe 3 s'empare de Vitebsk sans coup-férir, mais ne peut poursuivre son avance car la 19e armée de Koniev est lancée de toute urgence dans ce secteur. Elle ne peut reprendre la ville, mais arrête Hoth quelque temps, avant d'être contrainte au repli.

Dans le secteur d'Orcha, attaqué par Guderian, les Panzer rencontrent un obstacle naturel de taille, le Dniepr. Les Russes en profitent bien sûr et la traversée n'est pas toujours facile, ainsi que l'écrit Guderian : « *Pendant ce temps, nous avons appris que la 17. Panzer-Division avait rencontré une telle opposition de l'ennemi au sud d'Orcha qu'il semblait qu'elle ne pourrait en aucun cas élargir la petite tête de pont déjà obtenue sur la rive orientale. Le chef de régiment présent sur place, le colonel Licht, décida alors, à juste titre, d'évacuer la tête de pont.* » [2]

La division est donc contrainte de franchir le fleuve à un autre endroit, à Kopys, derrière la 29 I.D. (mot.), preuve que la défense de la 13e armée soviétique est acharnée. Mais bientôt, le Panzer-Gruppe 2 parvient à déborder largement les positions défensives ennemies. Quatre divisions d'infanterie soviétiques sont encerclées autour de Moghilev, avec quelques éléments blindés du 20e corps. Ces troupes, dirigées par le général Bakounine, vont résister jusqu'au 26 juillet, formant un abcès de fixation assez gênant pour Guderian, d'autant qu'à partir du 13 juillet, Timochenko lance une série de contre-offensives sur le flanc droit du Panzer-Gruppe 2, avec sa 21e armée. L'attaque ne manque pas de fougue et Guderian, dans ses Mémoires, se méprend sur sa puissance, sciemment ou non : « *Depuis le 13 juillet, les Russes avaient déclenché de puissantes contre-attaques. Une vingtaine de divisions venaient de la direction de Gomel vers le flanc droit de mon Panzer-Gruppe, tandis qu'en même temps, les Russes encerclés dans Moghilev et Orcha tentaient des sorties vers le sud-est et le sud. Toutes ces opérations étaient dirigées par le maréchal Timochenko, avec l'objectif évident de nous frustrer de la victoire que nous apportait le franchissement du Dniepr.* » [3]

Guderian — et les autres auteurs allemands, comme Paul Carell —, indique que Timochenko lance 20 divisions dans la bataille, mais il ne s'agit en fait que du 63e corps d'armée du général Petrovski, qui ne peut en aucun cas aligner des effectifs aussi imposants. Il bloque néanmoins dans ce secteur les 3. et 4. Pz. Div., la 1. Kavallerie Division et la 10. I.D. (mot.).

Au nord du front de Guderian, la 20e armée contre-attaque elle aussi, aussi bien vers le sud, contre le Panzer-Gruppe 2, que vers le nord, contre les chars de Hoth. Mais tiraillée entre ces deux directions et menacée à plus ou moins court terme d'encerclement, ses assauts ne sont pas couronnés de succès. C'est dans ce secteur que le fils aîné de Staline, le lieutenant Iakov Djougatchvili, est capturé par les Allemands, le 17 juillet. Dans ces conditions, la route de Smolensk est ouverte à la 17. Panzer-Division et à la 29. I.D. (mot.). Cette dernière division, en pointe, arrive aux abords de la ville le 14 juillet et y rencontre la 152e DI russe, l'une des deux seules divisions de la 16e armée du général Loukine. C'est une division d'élite, constituée de soldats originaires du Transbaïkal, tous de l'armée d'active. Timochenko porte de grands espoirs dans ces hommes, ainsi que dans leur chef, le général Loukine, puisqu'il assure à Rokossovski que « *Loukine est dans une poche, mais il n'a aucune intention de se replier. Des troupes conduites par un tel général ne succomberont jamais au complexe d'encerclement.* » [4]

Contrairement aux espoirs de Timochenko et même si la bataille est acharnée, elle dure peu. Le 14 juillet, les hommes de la 29. I.D. enlèvent les faubourgs sud de Smolensk et s'engagent vers le centre-ville. Le lendemain, ils s'emparent du pont de chemin de fer sur le

2. Guderian, Panzerleader, op. cit. page 171.
3. Ibid, page 176.
4. Rokossovski, A soldier's duty, op.cit. page 26

Ci-dessous : **un char Mark V, d'origine britannique, sert aux Allemands de panneau d'affichage pour une proclamation destinée à la population civile de Smolensk. La présence de ce Mark V female est assez étonnante, les Russes n'ayant pas reçu de chars anglais en 1916-1918 : il s'agit d'un engin capturé sur les forces alliées par l'Armée Rouge, lors des combats de 1919. (BA)**

Confusion à Smolensk

Dniepr et poursuivent le nettoyage de la ville, où les derniers combats de rues s'achèvent le 16 juillet. Pour les Soviétiques, la perte de la ville est catastrophique. Non seulement elle signifie l'encerclement quasi-complet de la 20e armée, mais elle ouvre la route de Moscou aux chars de Guderian.

Les Russes se renforcent

Le 14 juillet, la Stavka forme le front des armées de réserve, qui regroupe six armées nouvelles (29e, 30e, 24e, 28e, 31e et 32e armées), et se positionne entre Smolensk et Moscou, au nord de Briansk. Certaines unités sont détachées de ce nouveau front pour être engagées directement du côté de Smolensk, avec une mission ambitieuse : écraser les groupements ennemis en flèche, encercler les Panzer-Divisionen en renfermant le piège à l'ouest de Smolensk. Ces nouvelles unités sont nombreuses et théoriquement puissantes, puisqu'elles se composent de 16 divisions d'infanterie et de 4 divisions blindées. En fait, au moins au début, ces divisions ne sont guère impressionnantes, ne représentant, de l'aveu de Rokossovski lui-même, à peine plus que le chiffre qui les désigne. Ainsi, la 260e division arrive au front avec... 260 hommes !

Cette boutade est révélatrice de l'urgence de la situation du front central : les unités sont littéralement formées sur le terrain, un peu à la façon du groupement de Gaulle qui se transforme en 4e DCR devant Laon en mai 1940.

Et comme la 4e DCR, les nouvelles divisions sont jetées dans le feu de la bataille dès qu'elles arrivent en ligne. A partir du 20 juillet, les attaques se multiplient dans le secteur d'Ielnia. Elles sont si violentes que les Allemands, pour la première fois de la campagne, viennent à manquer de munitions. Guderian raconte : « *Je me suis alors rendu auprès de la 10. Panzer-Division, où le général Schaal m'a fait une description impressionnante des combats autour d'Ielnia. Ses troupes avaient détruit 50 chars en une seule journée mais s'étaient montrées incapables de capturer les solides défenses russes. Il reconnut avoir perdu un tiers de ses véhicules. Les munitions devaient être acheminées par route sur une distance de 440 kilomètres.* » [5]

Dans le secteur de Smolensk, la 16e armée parvient à reprendre une partie du terrain perdu le 16 juillet. Le 27, les éléments de tête de l'armée s'emparent de la gare de Smolensk et se battent dans les faubourgs nord de la ville. Pour mettre un terme à cette situation dangereuse, Hoth délivre une puissante attaque au nord de Smolensk, qui parvient à encercler une dizaine de divisions des 16e et 20e armées soviétiques, grâ-

5. Guderian, *Panzerleader*, op. cit. page 181.

Ci-dessous : **une Traction Citroën entre dans Minsk. Elle porte une immatriculation de la Wehrmacht, le signe tactique d'un Aufklärungs Abteilung et l'insigne d'une division motorisée. Si les chars français n'ont pas été retenus pour servir en Russie, à l'exception d'une poignée de Somua et de H 39, les divisions allemandes comptent de très nombreux véhicules d'usage général d'origine française. (BA)**

Page ci-contre : **deux tracteurs chenillés soviétiques récupérés par les Allemands, qui ont peint à la hâte les lettres WH pour Wehrmacht et OT pour Organisation Todt. Le véhicule de tête a été baptisé *Wüstenschiff*, c'est à dire vaisseau du désert. A l'arrière plan, une Peugeot 402 de réquisition ne porte elle aucune marque distinctive. (BA)**

Ci-contre : **Sur le front du Heeres-Gruppe Mitte, deux chars légers T-40 ont été détruits sur une route pavée, à l'entrée d'un village. L'avant très caractéristique du char montre bien sa vocation d'engin amphibie. Mal armé et mal blindé (14 mm), le T-40 n'est toutefois pas plus démodé en juillet-août 1941 que le Pz II. Les deux T-40 représentés ici sont armés d'un canon de 20 mm et d'une mitrailleuse. (BA)**

Ci-dessous : **Vu l'urgence de la situation, les usines russes tournent à plein régime et le matériel neuf est jeté immédiatement dans la bataille. La légende d'origine de cette photo d'Igor Chaguine nous apprend que « *les cheminots du dépôt Ilyitch assemblent, après leur travail et à leurs frais, un train blindé.* » Les deux wagons sont dotés d'une tourelle de T-34, à canon de 76,2 mm. (APN)**

ce aux 7. et 20. Pz. Div. Pour les Soviétiques, la situation devient tout à coup très préoccupante. Le détachement d'armée de Rokossovski est lancé dans la bataille pour essayer de délivrer les unités encerclées.

Les KV-1 remportent des succès importants : « *Les chars KV ont littéralement stupéfait l'ennemi. Ils supportaient le feu de tous les canons dont les Panzer étaient armés à l'époque. Et quel spectacle quand ils sortaient de la bataille : leur blindage était marqué de coups sur toute sa surface et leurs canons étaient souvent percés en plusieurs endroits. Les BT-7 ont aussi fait une belle démonstration. Rapides et manœuvrants, ils ont dispersé l'infanterie ennemie. Mais nous avons perdu beaucoup de ces engins : une fois touchés, ils brûlaient comme des torches.* » [6]

D'après les historiens soviétiques, la plus grande

6. Rokossovski, *A soldier's duty*, op. cit. page 37.

Ci-dessus :
Un Panzer IV Ausf. D de la 12. Panzer-Division du Panzer-Gruppe 3 du général Hoth est ravitaillé en essence à partir d'une voie ferrée. Les Allemands utilisent un wagon plat de prise, comme l'indique l'inscription en caractères cyrilliques. Durant toute l'opération Barbarossa, les services allemands du train font des merveilles pour acheminer l'essence en première ligne, malgré des lignes de communication démesurées et la présence de nombreux partisans sur les arrières de la Wehrmacht. (BA)

La bataille de Smolensk

partie des divisions encerclées parvient à s'échapper à la faveur de cette contre-attaque. Les avis allemands sont très différents, nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, la bataille de Smolensk est un véritable tournant de l'opération Barbarossa. Pour la première fois depuis l'invasion, l'avance allemande piétine. Certes, les Russes ne parviennent pas à reprendre le terrain perdu, mais ils ont complètement bloqué le Heeres-Gruppe Mitte, l'engageant dans une difficile guerre d'usure. Au début du mois d'août, soit environ un mois après le début de l'avance sur Smolensk, la ville est bien entre les mains allemandes, mais aucune attaque n'a pu déboucher vers Moscou. Quant au saillant de Ielnia, qui représente la pointe la plus extrême de l'avance allemande vers l'est dans ce secteur central du front, il est un grand dévoreur de moyens et d'hommes. Guderian réclame son abandon. Le temps de la Blitzkrieg semble s'être évanoui.

Les Allemands reprennent l'initiative

Les combats autour de Smolensk accaparant l'essentiel des forces du Heeres-Gruppe Mitte, un grand saillant s'est formé au sud de Smolensk, où de nombreuses troupes soviétiques tiennent un large secteur qui s'enfonce comme un coin entre les divisions de von Bock et celles de von Rundstedt, au sud. L'OKH considère alors avec raison que ce saillant constitue une menace sérieuse sur le flanc droit du Heeres-Gruppe Mitte. Guderian est chargé de s'emparer de Roslavl, un important noeud routier et ferroviaire, sur lequel le groupe d'armées pourra s'appuyer confortablement avant de poursuivre ses opérations.

Le 1er août 1941, l'Armeegruppe Guderian [7] passe

7. Le Panzer-Gruppe 2 a été rebaptisé Armeegruppe Guderian à cette occasion.

à l'attaque par un mouvement de tenailles qui se referme à Roslavl. Les troupes de la 28e armée soviétique sont tronçonnées et quatre divisions sont encerclées au nord de la ville. Le 8 août, la 43e armée soviétique est lancée dans la bataille et arrête l'avance allemande, au prix de pertes nombreuses, mais Guderian occupe comme prévu Roslavl.

Indécision au plus haut niveau

Tandis que se déroulent les combats autour de Smolensk, de grandes différences divergences d'opinion commencent à se faire jour au sein du haut commandement allemand. Durant le premier mois de campagne à l'est, c'est l'OKH, c'est-à-dire le commandement de l'armée de terre, qui a conduit les opérations, Hitler n'intervenant que peu et l'OKW — le commandement interarmées — absolument pas.

A la fin de la première période de la campagne, après la destruction des forces soviétiques des frontières, l'assaut allemand se poursuit toujours selon l'esprit du plan Barbarossa, dans trois directions principales : Léningrad, Moscou et Kiev. Lorsque les Allemands atteignent Smolensk et s'y enlisent quelque peu, Hitler s'inquiète du saillant dont nous avons parlé précédemment, entre les groupes d'armées de von Bock et de von Rundstedt. Il importe de le réduire au plus vite.

La directive n° 33 du Führer, datée du 23 juillet 1941, bouleverse complètement le plan Barbarossa. Le Heeres-Gruppe Mitte est fractionné et écartelé entre trois axes de progression radicalement différents : le Panzer-Gruppe 3 de Hoth se portera vers le nord pour renforcer von Leeb dans son avance vers Léningrad. Dans le même temps, le Panzer-Gruppe 2 de Guderian attaquera vers le sud, conjointement avec certains éléments du Heeres-Gruppe Süd remontant vers le nord, afin de délivrer des attaques concentriques sur la 5e armée soviétique. Enfin, l'infanterie de von Bock continuera sa progression vers Moscou.

Cette directive transforme le Heeres-Gruppe Mitte, ancien fer de lance de l'opération Barbarossa, en un réservoir de forces d'appoint pour les autres groupes d'armées. Hoth et Guderian s'élèvent avec force contre ce plan : tous deux préfèrent une poursuite de l'attaque en direction de la capitale soviétique. Mais au sein de la Heer, les avis sont beaucoup plus partagés. De nombreux généraux pensent qu'il est indispensable de faire souffler les troupes. Une halte momentanée est plutôt bien vue, d'autant que les opérations de liquidation de la 5e armée soviétique permettront d'établir un front stable et continu avant la poursuite de l'avance.

Ci-dessous :
L'absence de toute motorisation dans la plupart des divisions d'infanterie allemande est un lourd handicap et les chevaux, qu'ils portent ou non le masque à gaz pour le plaisir du photographe, sont bien incapables de rendre plus mobiles les unités d'infanterie. Une fois encore, c'est sur les Panzer-Divisionen que va reposer l'effort principal. (BA)

Mais, et c'est peut-être le plus important dans cette directive, Hitler et l'OKW reconnaissent pour la première fois, certes de façon implicite, que la Wehrmacht ne peut plus continuer à attaquer sur tous les axes.

Les attaques de Timochenko contre les forces allemandes autour de Smolensk rendent vite caduque la directive n° 33. Il n'est plus question de priver le Heeres-Gruppe Mitte du groupe blindé de Hoth. Quant à l'offensive de Guderian vers le sud, elle est limitée à une attaque contre Roslavl, qui débute le 1er août et se termine le 8 par un beau succès.

La bataille de Smolensk

Dans les semaines qui suivent, les Allemands continuent de renforcer leurs positions dans la région de Smolensk, notamment en attaquant au nord-est, vers Verlikie Louki. La 22e armée soviétique est encerclée, la 29e rejetée en arrière.

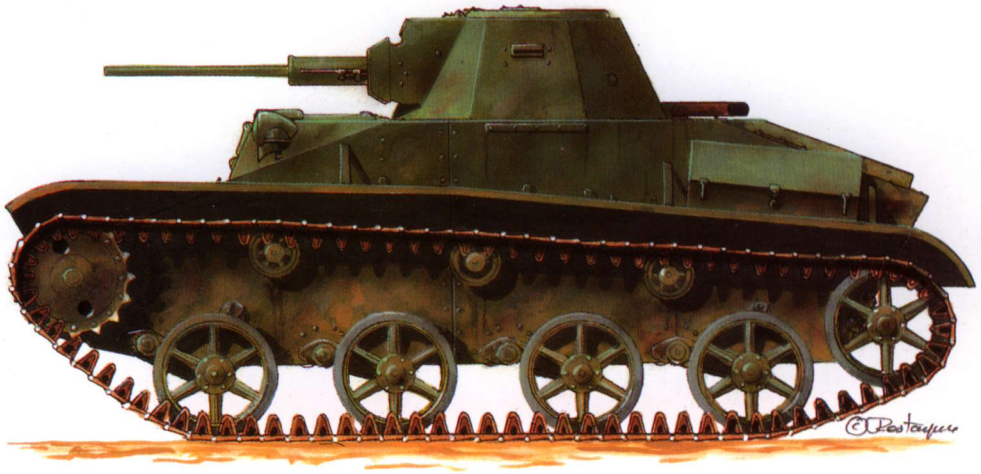
Ce succès de Hoth favorise les vues de l'OKH. La base de départ vers Moscou est à présent solide, d'autant que les succès de von Rundstedt au sud ont rendu intenable la position de la 5e armée soviétique, menacée d'encerclement à court terme. Ceci permet à Brauchitsch, le général en chef de la Heer, de proposer à Hitler un nouveau plan offensif pour le Heeres-Gruppe Mitte, le 18 août 1941 : regrouper ses forces et frapper plein est vers Moscou.

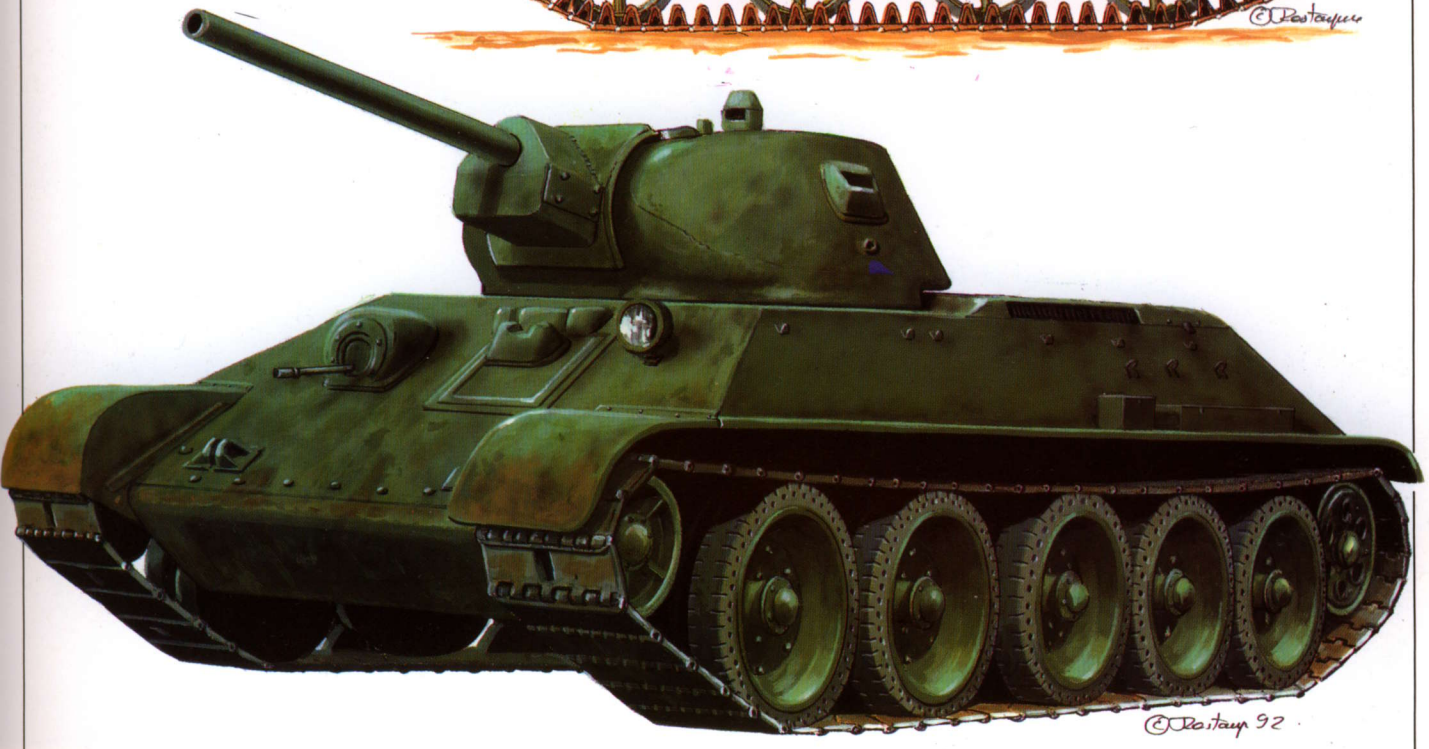
Ci-dessous :
Des prisonniers soviétiques attendent la distribution du pain sur le front du Heeres-Gruppe Mitte. La bataille de Smolensk n'a pas donné lieu à des encerclements aussi réussis que celui de Minsk. Les historiens allemands et soviétiques se disputent quant au chiffre réel de soldats russes capturés, les fourchettes s'étageant entre 32 000 et 320 000 ! (BA)

Sur les bords de la Bérésina, deux BA-10M et deux canons de 45 mm ont été détruits par les Allemands. Les petits canons antichars russes sont la copie conforme du Pak 36/37 allemand, au moins en ce qui concerne le bouclier. Pour le reste, le canon est légèrement plus puissant et il se distingue du modèle allemand par ses roues à rayons. Les Russes ont acheté le canon Rheinmetall dès 1930, avant même qu'il ne soit adopté par la Wehrmacht. (BA)

CHARS LEGERS ET MOYENS SOVIETIQUES, PRINTEMPS 1941

Un T-60 durant les premières semaines de combat. Ce type de char léger, dérivé d'un engin amphibie, est utilisé essentiellement à des fins de reconnaissance. Sa vitesse de 44 km/h sur route n'est toutefois pas suffisante pour le mettre à l'abri des coups ennemis et son blindage est très insuffisant, tout comme son armement : un simple canon de 20 mm. Malgré cela, le T-60 a été construit à 6 000 exemplaires environ. Plus tard, il servira également de châssis aux fameuses orgues de Staline.





Un T-34 modèle 1941. La finition de ces engins n'est pas encore parfaite. Par la suite, la rationalisation va l'emporter, les Soviétiques simplifiant au maximum la fabrication pour permettre une production en masse. Le coût de revient des chars T-34 et KV-1 va ainsi être réduit de moitié. Le défaut principal du T-34, outre une finition souvent très sommaire, est l'absence de poste de radio dans la plupart des engins. Les communications se font donc à l'aide de petits drapeaux, ce qui incite souvent les équipages à fermer la tourelle en pleine action et à foncer en avant... avec pour issue fréquente la destruction du char.

Un T-34 modèle 1940. Premier de la grande famille des T-34, il sera pour les Allemands la surprise la plus marquante des premiers mois du conflit. Par rapport aux Panzer, le T-34 est supérieur dans tous les registres, hormis l'absence de radio. Son moteur Diesel très robuste rend les incendies à bord très rares. Son train de roulement Christie et ses chenilles très larges s'adaptent parfaitement aux terrains difficiles.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

Devant Smolensk

Ci-dessus :
Deux canons russes antiaériens de 76,2 mm, près du théâtre de l'Armée Rouge, à Moscou. La scène se déroule au début de l'automne 1941. Il n'existe pour ainsi dire aucune photo russe des opérations de l'été 1941, pour des raisons évidentes. A partir de la fin de l'été, l'incontestable supériorité aérienne allemande commence à s'atténuer, non pas en raison d'un retour en force de l'aviation russe, mais à cause des pertes de plus en plus importantes de la Luftwaffe, autant du fait de l'adversaire, que des pannes et des accidents. A partir d'août, il pleut beaucoup et les terrains d'aviation deviennent des bourbiers. (APN)

Ci-contre :
Contrairement aux espoirs des généraux allemands, la pluie et la boue font leur apparition dès le mois d'août 1941 dans le secteur central du front. Ceci explique en partie le piétinement de la Wehrmacht autour de Smolensk. Sans l'aide de véhicules chenillés, les camions ne peuvent plus avancer. (BA)

Ci-dessus :
Lorsqu'ils le peuvent, les Allemands reprennent bien sûr à leur compte le meilleur du matériel soviétique, en l'occurrence, un char T-34/76B. Les marques des nouveaux propriétaires sont très visibles, pour des raisons assez évidentes. La scène se déroule dans les derniers jours de septembre 1941, peu avant la reprise de l'offensive vers Moscou. (BA)

Hitler n'est pas enthousiasmé par le projet de Brauchitsch et, trois jours plus tard, il ordonne, avec sa directive n° 34, un plan totalement contraire aux vues de l'OKH :

« *Le projet établi par le chef d'état-major général de l'armée en date du 18 août au sujet de la poursuite des opérations à l'est ne cadre pas avec mes intentions. En conséquence, j'ordonne ce qui suit :*

1° L'objectif primordial à atteindre avant l'entrée de l'hiver n'est pas la prise de Moscou ; mais au sud, la conquête de la Crimée, du bassin industriel et charbonnier du Donetz et l'interruption des approvisionnements russes provenant de la région du Caucase ; et au nord, l'investissement de Léningrad et la jonction avec les Finlandais.

2° Le fait que nos troupes aient occupé la ligne Gomel-Potsep a créé une situation stratégique exceptionnellement favorable, il faut l'exploiter immédiatement par une opération concentrique avec les ailes intérieures des Heeres-Gruppen Süd et Mitte. L'objectif ne doit pas être simplement de refouler la 5e armée soviétique au-delà du Dniepr par une offensive de la 6. Armee seule, mais d'anéantir l'ennemi avant qu'il ait pu se retirer derrière la ligne jalonnée par la Desna, Konotop et la Soula. Cela permettra au Heeres-Gruppe Süd de pouvoir franchir le Dniepr moyen de poursuivre les opérations avec son centre et son aile gauche en direction de Rostov et de Kharkov.

3° Sans tenir compte des opérations ultérieures, le Heeres-Gruppe Süd devra engager les forces nécessaires pour pouvoir anéantir la 5e armée russe, tout en gardant au centre les moyens suffisants pour enrayer toute attaque ennemie dans cette zone.

4° La conquête de la presqu'île de Crimée est de la plus haute importance pour notre approvisionnement en pétrole roumain. On s'efforcera de passer rapidement le Dniepr en direction de la Crimée, en utilisant tous les moyens, y compris l'engagement d'unités rapides, avant que l'ennemi ait eu le temps d'y amener des renforts.

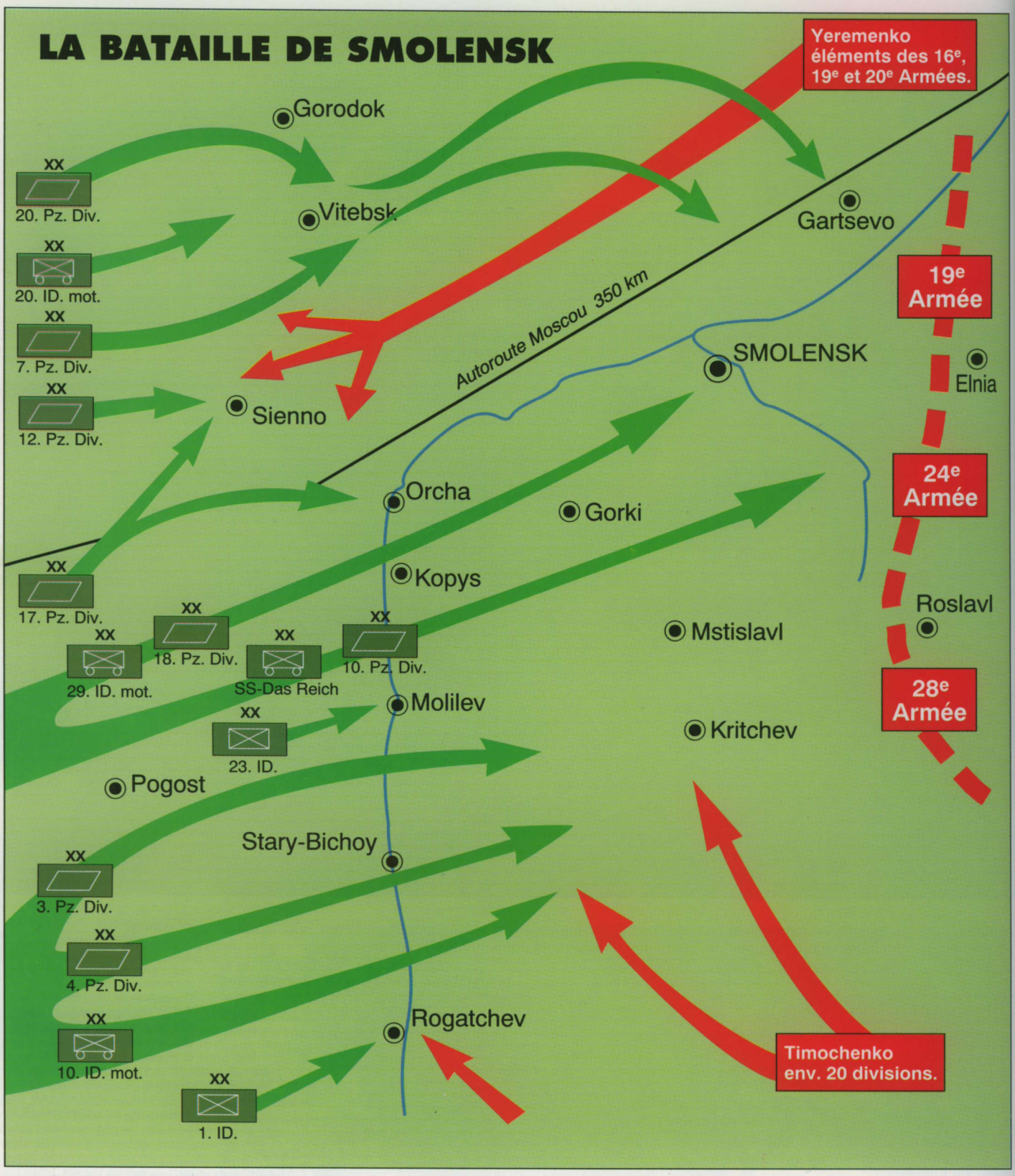
5° C'est l'encerclement étroit de Léningrad, la jonction avec les Finlandais et l'anéantissement de la 5e armée russe qui libéreront nos forces et créeront les conditions préalables à l'exécution de l'Instruction n° 33 du 12 août, c'est à dire attaquer avec des chances de succès le groupe d'armées ennemies de Timochenko et le vaincre.

Signé : Adolf Hitler. » [8]

Cette directive n° 34 est essentielle. Elle marque l'abandon du plan Barbarossa initial. Les difficultés rencontrées par le Heeres-Gruppe Mitte devant Smolensk ont définitivement convaincu Hitler que les coups décisifs devaient être portés ailleurs, principalement en Ukraine. En effet, même si Léningrad est considéré comme un objectif important, il est intéressant de noter qu'il n'est plus question de s'emparer de la ville, mais seulement d'en faire le siège. Hitler espère sans doute que Léningrad sera contraint à capituler avec l'hiver.

Enfin, le report de l'assaut vers Moscou après l'inves-

8. Buffetaut, *La bataille de Moscou*, op. cit. page 30.



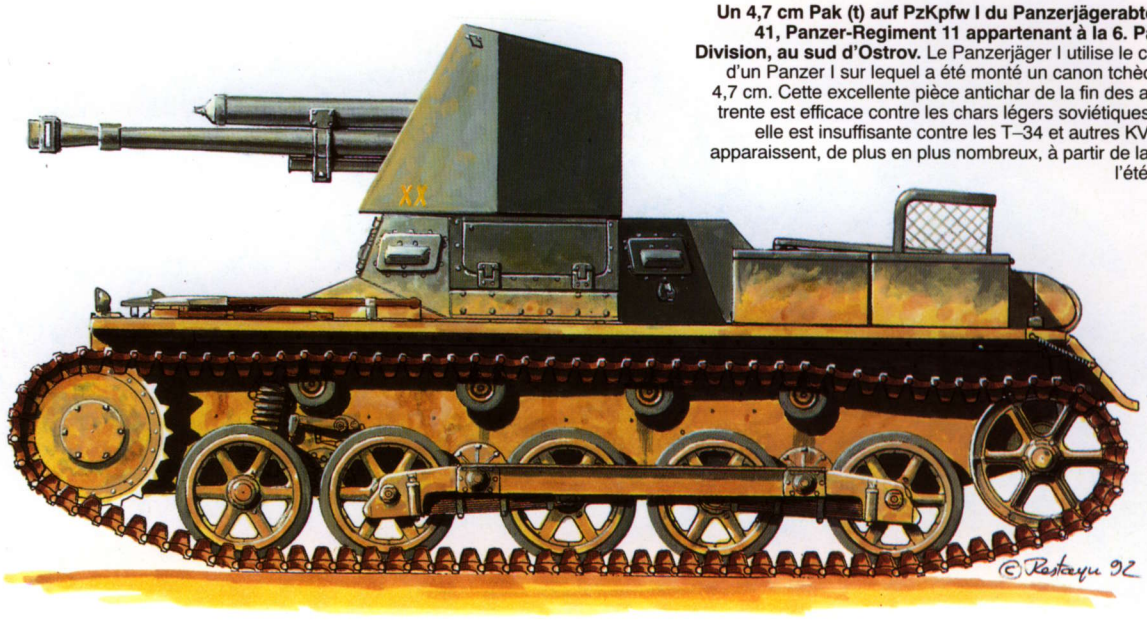
La bataille de Smolensk

tissement de Léningrad et la conquête de l'Ukraine et de la Crimée implique forcément que la capitale de l'Union Soviétique ne pourra être attaquée avant l'hiver. Nous sommes très loin des prévisions optimistes des mois de juin et juillet 1941. La Wehrmacht va devoir affronter l'hiver russe.

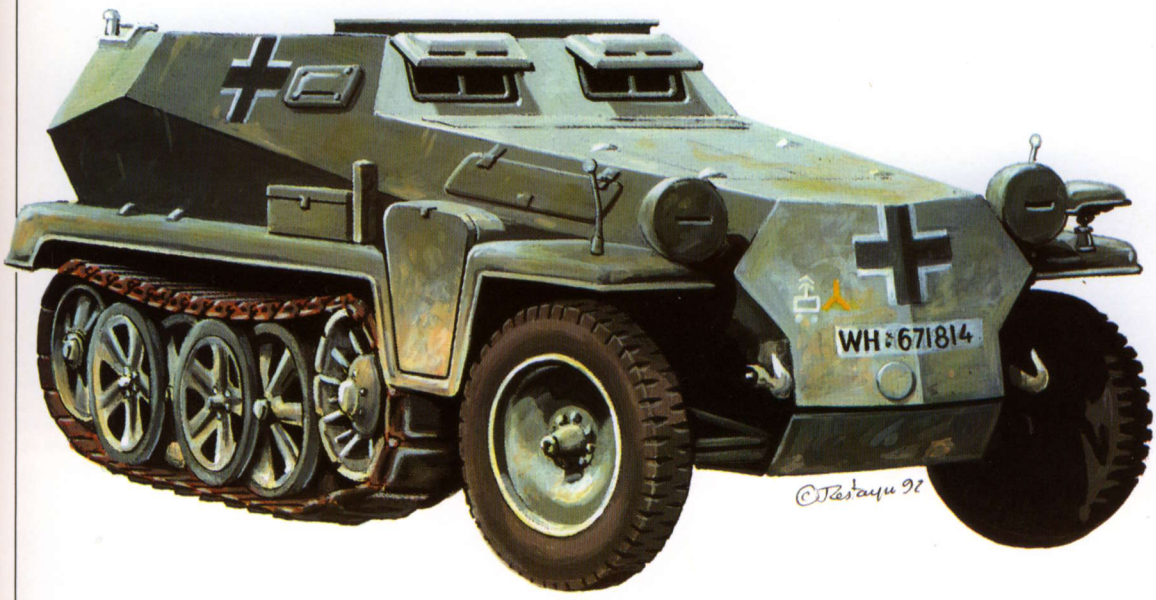
Enfin, la conclusion d'Adolf Hitler est parlante : dans la situation actuelle, aucune attaque contre Timochenko ne possède assez de chances de succès. C'est reconnaître implicitement que, malgré plusieurs encerclements réussis autour de Smolensk, les hommes de Hoth et Guderian n'ont pas pu briser la défense soviétique.

Comme pour donner raison à Hitler, la 16e armée soviétique attaque par surprise le saillant de Ielnia, au tout début de septembre et, au prix de pertes très lourdes, parvient à en chasser les Allemands. La ville est reconquise le 6 septembre. Le 10 septembre, le GQG soviétique ordonne l'arrêt des opérations dans le secteur, toute poursuite de l'offensive vers l'ouest étant impossible, en raison de la solidité des défenses allemandes. Ainsi se termine la bataille de Smolensk. Ayant duré du 10 juillet au 10 septembre 1941, c'est la plus longue bataille du début de la campagne. Son succès n'est pas aussi retentissant pour le Heeres-Gruppe Mitte que celui des combats des frontières. Les chiffres

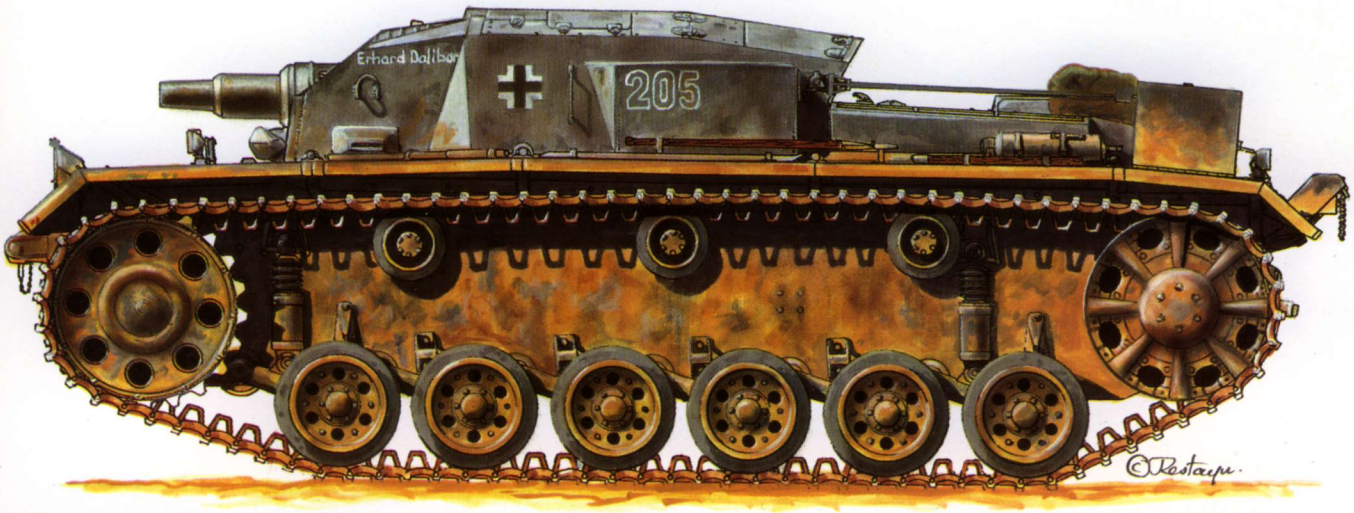
VEHICULES BLINDES ALLEMANDS DIVERS, PRINTEMPS 1941



Un 4,7 cm Pak (t) auf PzKpfw I du Panzerjägerabteilung 41, Panzer-Regiment 11 appartenant à la 6. Panzer-Division, au sud d'Ostrov. Le Panzerjäger I utilise le châssis d'un Panzer I sur lequel a été monté un canon tchèque de 4,7 cm. Cette excellente pièce antichar de la fin des années trente est efficace contre les chars légers soviétiques, mais elle est insuffisante contre les T–34 et autres KV-1, qui apparaissent, de plus en plus nombreux, à partir de la fin de l'été 1941.



Un SdKfz 250 du Panzer-Pionier-Btl. 37 de la 1. Panzer-Division. Ce blindé a servi devant Léningrad en septembre 1941. Son symbole tactique blanc indique qu'il s'agit du véhicule de commandement d'une batterie de Nebelwerfer.



Un StuG III C du Sturmgeschütz Abteilung 201 dans la région de Terespol, vers Moscou, en octobre 1941. Cet engin, qui utilise un système d'immatriculation à trois chiffres, comme dans les unités de chars, est l'un des 272 Sturmgeschütz participant à l'opération Barbarossa. Peu à peu, le StuG III va se révéler être un engin redoutable qui, en outre, est moins coûteux à construire qu'un char. En 1944, il servira souvent au sein des Panzer-Divisionen, alors qu'en 1941, il n'est utilisé que dans le cadre d'unités autonomes.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

Ci-contre :
Pour faire face à la pluie, les fantassins allemands, qui gardent malgré tout le sourire, se couvrent avec la Zeltbahn 31. Cette toile de tente modèle 1931, imperméable, peut servir à de multiples usages. Ici, les hommes l'utilisent en poncho. La photo permet de bien distinguer les deux faces de la Zeltbahn. Les trois soldats de droite la portent avec les motifs foncés à l'extérieur, tandis que celui du centre a choisi de la solution inverse, en la retournant. La différence de teinte est bien visible. (BA)

La bataille de Smolensk

des pertes soviétiques diffèrent sensiblement selon les sources. Les Allemands proclament avoir capturé 310 000 hommes, 3 205 chars et 3 120 canons. Mais ce chiffre paraît surestimé. Les pertes reconnues par les Soviétiques sont difficilement exploitables : elles ne concernent que la période du 10 juillet au 10 août et ne tiennent pas compte du nombre de disparus. Les tués et blessés sont au nombre de 32 000, les pertes en chars de 685 et celles en canons de 1 178. Etant donné que tous les soldats capturés par les Allemands sont bien entendu des disparus, on comprendra que ces chiffres aient peu de valeur.

Mais quelles que soient les pertes soviétiques et même en admettant que les chiffres allemands soient corrects, ce qui frappe dans la bataille de Smolensk, c'est la faiblesse relative de l'avance du Heeres-Gruppe Mitte : moins de 200 kilomètres en deux mois. Les progrès fulgurants des premières campagnes de la guerre sont bien loin.

Cet enlisement n'est pas dû qu'au formidable acharnement des Soviétiques. Deux autres causes se font sentir : l'usure du matériel, qui peut difficilement être remplacé, et les conditions climatiques, qui commencent à être mauvaises : dans cette région de Russie, l'été est très pluvieux. En l'absence de routes goudronnées, les chemins deviennent rapidement impraticables. Manstein écrit dans ses Mémoires : « *A la fin d'août commencèrent les premières pluies de l'été qui transformèrent les routes en bourbiers où les deux divisions motorisées se trouvèrent complètement arrêtées à un certain moment* (...) *L'état des chemins imposa des efforts presque surhumains aux troupes.* » [9]

Pour les Allemands, le temps des interrogations commence avec la bataille de Smolensk.

9. Cité par Costantini, op. cit. page 161

Ci-dessous :
Ce StuG III du Sturmgeschütz Abteilung 191 rencontre les pires difficultés pour sortir du cloaque un camion léger. La scène se déroule dans le secteur du Heeres-Gruppe Mitte. Comme l'écrit Manstein, la pluie et la boue arrêtent complètement ses deux divisions motorisées à cette époque. Les stratèges allemands ont été surpris par les précipitations, alors qu'elles sont pourtant fréquentes à cette période de l'année entre Smolensk et Moscou. (BA)

Ci-dessus :
D'après la légende d'origine, cette scène se déroule à l'ouest de Dorogobouj. Une unité de la 20e armée tente d'empêcher les Allemands de franchir le Dniepr. Il semble néanmoins curieux que les hommes livrent bataille sans casque. Au premier plan, un mitrailleur et son pourvoyeur servent une mitrailleuse Maxim modèle 1910, aisément identifiable à son réservoir à eau en acier cannelé. Son poids important, dû notamment au bouclier imposant, est compensé par la présence des petites roues qui rendent son maniement plus facile. (BA)

DÉSASTRE EN UKRAINE

Le remplacement de Kirponos par Boudienny, le 10 juillet 1941 ne renverse pas le sort des armes sur le front sud, dont nous avons peu parlé jusqu'à présent.

L'avance du Heeres-Gruppe Süd a été beaucoup moins rapide que celle des deux autres groupes d'armées allemands en raison du nombre de blindés soviétiques jetés dans la bataille par Kirponos et aussi parce que la proportion d'infanterie dans le groupe de von Rundstedt est la plus grande de tout le front est.

Boudienny est, avec Vorochilov, le seul maréchal de l'Armée Rouge à avoir survécu aux terribles purges de 1937. Il est donc politiquement sûr, ce qui vaut aux yeux de Staline tous les dons militaires. Ancien sous-officier de cavalerie lors de la Grande Guerre, Boudienny a commandé sans grande adresse une division lors de la guerre russo-polonaise de 1921, puis a monté une expédition punitive contre les Géorgiens. Dès le milieu des années vingt, il poursuit sa carrière dans les états-majors et n'exerce plus aucun commandement en unité. Mais sa dévotion à Staline lui permet de progresser rapidement dans la hiérarchie.

Avec « *ses grandes moustaches et son petit cerveau* », comme dira de lui l'un de ses officiers, Boudienny est une figure haute en couleurs. Il ne quitte jamais ses revolvers à poignée d'acajou et ressemble plus à un bandit de grand chemin qu'à un maréchal chargé de défendre l'une des régions économiques essentielles de l'Union Soviétique.

Fort de l'appui de Staline, Boudienny aborde le combat pour Kiev avec quelques atouts non négligeables, dont le principal est sa supériorité numérique. Avec près d'un million et demi de soldats, il dispose d'une force impressionnante, bien ravitaillée par le dense réseau ferroviaire d'Ukraine. La défense soviétique s'appuie au nord du front autour de la ville de Kiev et au sud autour de celle d'Ouman. Elle souffre d'un manque de chars évident, toutes les réserves ayant été brûlées par Kirponos pour contenir l'avance de von Rundstedt. En revanche, hommes et artillerie ne cessent de se renforcer, sous les yeux de la Luftwaffe.

Le chaudron d'Ouman

Fort des rapports de ses aviateurs, von Rundstedt lance le Panzer-Gruppe Kleist dans la zone la moins bien défendue du front sud, entre Kiev et Oman. Après trois jours de combat, le 15 juillet 1941, les chars des 9., 11., 13., 14. et 16. Panzer-Divisionen enfoncent le

Désastre en Ukraine

Ci-dessus :
Ukraine, juillet 1941. Ce Panzer III de la 11. Panzer-Division progresse dans un pré, la route elle-même étant transformée en bourbier par les passages des véhicules chenillés. Le terrain est lourd et certains fantassins portent la Zeltbahn 31. La plaque de blindage frontal supplémentaire désigne ce char comme un Panzer III Ausf. H.

Ci-contre :
Un « casseur des chars » soviétique (fin 1941-début 1942, coiffé du casque d'acier mle 1936, typique du début de la guerre. Sa blouse « gymnastiorka » mle 1935 à col rabattu est pouvue des pattes de collet de campagne, introduites en 1941, sur lesquelles figure le grade : ici, deux triangles pour un sergent. Sur la poitrine, médaille « pour la bravoure » (créée en 1938) et insigne « Gvardia » de 1942. Son arme est le fusil antichar PTRD-41, calibre 14,5 mm, à un coup, conçu par le célèbre ingénieur Degtyarev. Malgré son poids de 17,03 kg, sa longueur de 2 m et son très fort recul, le PTRD-41, servi par deux hommes, se révélera une arme très efficace, son projectile incendiaire à noyau d'acier perforant 35 mm de blindage à une distance de 300 m.
(Jan Rutkiewicz et Lech Alexandrowicz. Remerciements à M. Hieronim Kroczynski et le Musée de l'Armée polonaise de Kolberg).

front soviétique au sud de Jitomir. La grande masse d'infanterie de Boudienny est ainsi menacée d'être coupée en deux.

Une puissante contre-attaque russe, lancée le 20 juillet par quatre divisions d'infanterie et deux de cavalerie de la 26e armée, échoue malgré le courage des fantassins qui n'hésitent pas à charger à douze reprises pour tenter de submerger les lignes allemandes. Dès lors, plus rien ne se dresse sur le chemin de Kleist et de ses blindés. En cinq jours, ils atteignent Novo Ukrainka, à plus de 100 kilomètres à l'est d'Ouman. Autant dire que les centaines de milliers d'hommes qui défendent la ville sont menacés d'encerclement à court terme. La seule voie de repli passe par le sud.

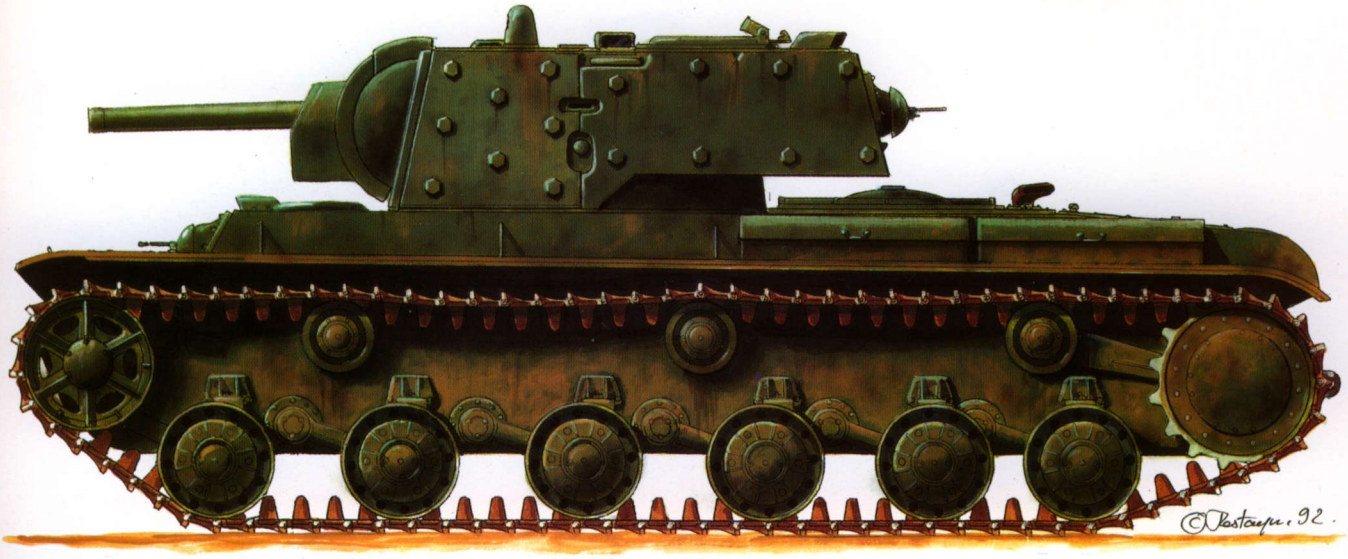
Mais c'est le moment qu'a choisi le général Schobert pour attaquer à l'extrême sud du front, avec ses unités composées essentiellement de soldats des pays satellites de l'Allemagne, Hongrie et Roumanie. Malgré un revers au nord de leur front d'assaut, les divisions de Schobert ne tardent pas à trouver une faille dans la défense russe et deux divisions motorisées, accompagnées de la cavalerie hongroise, s'élancent vers l'est.

Le 3 août, dans le secteur de Pervomaïsk, elles font leur jonction avec le 14. Panzer-Korps du général von Wietersheim : les armées soviétiques défendant Ouman sont prises au piège. Des tentatives désespérées pour sortir de la nasse sont lancées et certaines réussissent. Mais lorsque l'infanterie allemande la boucle définitivement, il ne reste plus aux défenseurs russes qu'à se rendre. 103 000 hommes sont capturés, avec 317 chars et plus d'un millier de canons. Plus grave encore, cette déconfiture sur le front sud a ouvert la route d'Odessa et de la Crimée.

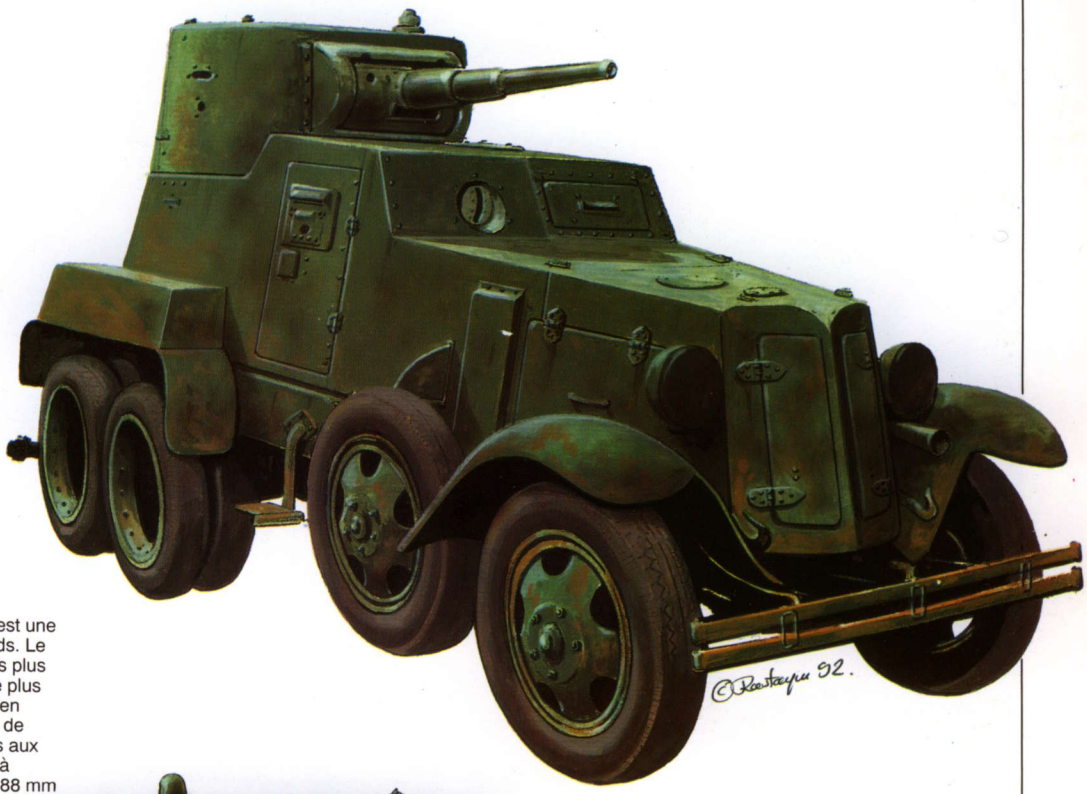
La bataille de Kiev

L'effondrement dans le secteur d'Ouman ne semble pas inquiéter Boudienny outre-mesure. Il prend le soin de déployer plusieurs de ses armées sur la rive nord du Dniepr, ce qui lui offre une bonne protection de son flanc sud. Avec le gros de ses forces autour de Kiev, il forme un saillant profondément enfoncé vers l'ouest et

CHARS LOURDS ET AUTOMITRAILLEUSES SOVIETIQUES

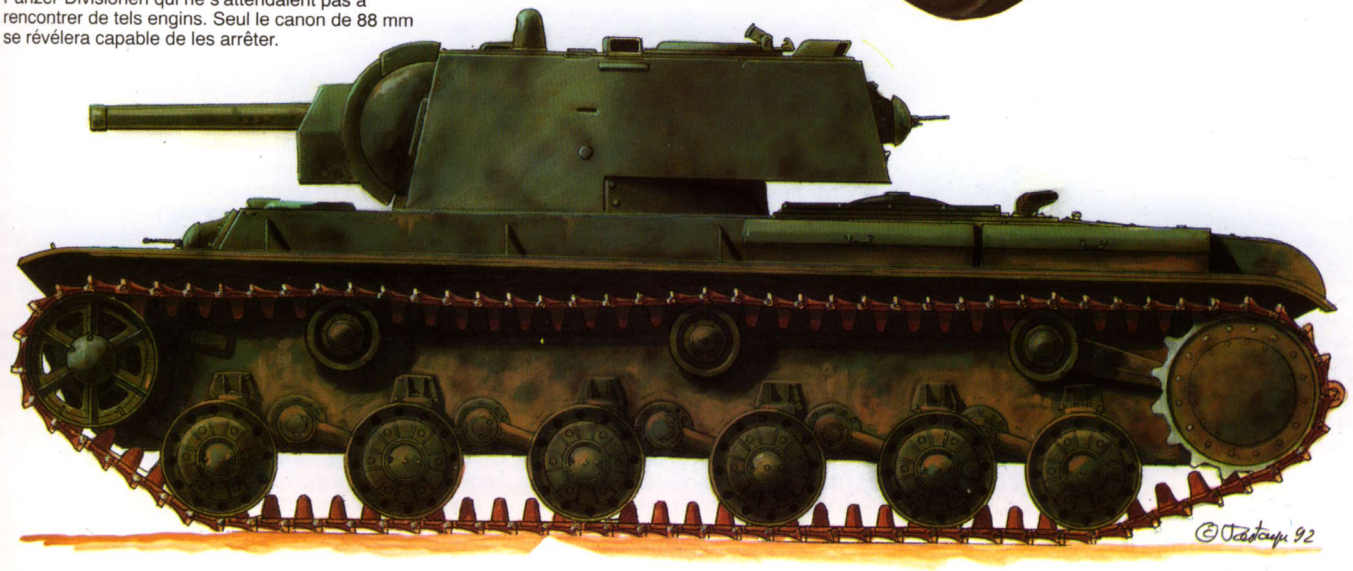


Un KV-1 modèle 1940 à blindage supplémentaire riveté. Cet engin n'a que très peu d'adversaires valables au sein de la Panzerwaffe. Les StuG III et les Pz IV doivent s'approcher et prendre de gros risques pour le détruire. Dans le secteur de Gauri, en Estonie, sur la route de Dunabourg - Pleiskau, deux KV-1 de ce type, sans inscription ni insigne, sèmeront quelque temps la panique dans les rangs de la 6. Panzer-Division.



Une BA-10 lors des combats de l'été 1941. Cette excellente automitrailleuse est à la fois bien armée et très à l'aise en tout terrain. Son canon de 45 mm, supérieur aux pièces allemandes de 3,7 cm, est l'égal des canon de 5 cm. A l'arrière, les deux trains de roues peuvent emporter une petite chenille qui favorise encore le déplacement de l'engin hors des routes. Les Allemands réutiliseront les BA-10 le plus souvent possible.

KV-1 modèle 1940, sans blindage supplémentaire. Ce char lourd soviétique est une très douloureuse surprise pour les Allemands. Le Panzer IV, avec ses 20 tonnes, est deux fois plus léger que le KV-1 et c'est pourtant le char le plus lourd que peuvent aligner les Allemands. Bien armés et bien protégés, très souvent munis de radio, les KV-1 causent beaucoup de soucis aux Panzer-Divisionen qui ne s'attendaient pas à rencontrer de tels engins. Seul le canon de 88 mm se révélera capable de les arrêter.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

Désastre en Ukraine

Ci-dessus :
Un Panzer III du Panzer-Gruppe 1 de von Kleist progresse en Ukraine. La masse blindée soviétique dont dispose Kirponos puis Boudienny empêche les Panzer-Divisionen de Kleist de mener de grands encerclements et c'est finalement l'attaque de Guderian depuis le nord qui va provoquer le pire désastre que subira l'Armée Rouge durant les trois premiers mois de la campagne. (BA)

bien protégé par le nord, où la 5e armée russe tient Gomel. Au nord-ouest, les marais du Pripet sont infranchissables. Boudienny regarde l'avenir avec une certaine confiance. Staline lui a dit de tenir Kiev, il tiendra Kiev avec les 800 000 hommes qui lui restent.

L'offensive du Panzer-Gruppe 2 de Guderian vers le sud, décidée par Hitler dans sa directive n° 34, va réduire à néant tous les plans de Boudienny, de la Stavka et de Staline.

La surprise de tout le haut commandement soviétique est explicable par une erreur d'interprétation après l'attaque réussie de Guderian sur Roslavl. Celle-ci a ouvert un coin dangereux au sud du front de Timochenko et la Stavka n'a pas tardé à s'imaginer que les Allemands allaient en profiter pour foncer sur Moscou. C'était d'ailleurs, nous l'avons vu, l'hypothèse de Brauchitsch, Hoth et Guderian. Dès lors, les Russes ont renforcé le secteur de Moscou, au moment même où Hitler, avec ses idées de stratège inspiré mais amateur, décidait de porter un coup vers le sud.

Dans ses mémoires, Guderian se plaint tout au long des pages consacrées à cet épisode. Pour lui, la décision d'attaquer plein sud vers Kiev va provoquer une campagne d'hiver. Comme la plupart des généraux allemands, il se décharge après coup de toutes les difficultés sur Hitler. Mais il serait ridicule de faire porter l'échec allemand en Russie à Hitler seul. Il est clair que si la Wehrmacht n'avait pas piétiné durant deux mois dans le secteur de Smolensk, le Führer aurait sans doute hésité avant d'abandonner l'offensive sur Moscou. Quant à l'assaut vers le sud imposé à Guderian par Hitler, il va fournir à l'armée allemande l'un de ses succès les plus retentissants.

Le 25 août 1941, Guderian lance ses divisions vers le sud. Il importe pour lui d'avancer le plus vite possible, non seulement pour encercler les armées de Boudienny avant qu'elles comprennent le danger, mais aussi pour revenir le plus vite possible dans le secteur de Smolensk, afin de lancer l'attaque sur Moscou avant l'arrivée de l'hiver.

Pour cette même raison, Brauchitsch a interdit à Guderian de se servir de son 46. Panzer-Korps, afin de garder des troupes fraîches pour l'offensive sur Moscou.

Ci-dessus :
Deux T-34/76B abandonnés sur le front d'Ukraine. Fin juin 1941, les Soviétiques alignent plus de 900 chars de ce type sur le front, un chiffre impressionnant, surtout lorsqu'on le compare à celui des Panzer IV alignés par la Wehrmacht : 439 seulement. Malheureusement pour les Russes, leur emploi tactique des chars est alors déplorable et les pertes sont colossales. On le constate sur cette photo, ces deux T-34 sont dépourvus d'antenne. (BA)

Ci-contre :
Pour faire face à la menace allemande, les autorités soviétiques multiplient les levées en masse de la population civile. Ici, des femmes du bassin du Donbass creusent un profond fossé antichars, dans un paysage de terrils. La perte de l'Ukraine est un désastre économique pour l'Union Soviétique. (APN)

Malgré quelques menaces sur son flanc gauche, l'avance de Guderian se déroule sans grande difficulté. Les Soviétiques sont surpris par cette attaque vers le sud et aucun obstacle ne se dresse avant la Desna, dont le cours est défendu par des troupes nombreuses. La 10. I.D. (mot.), qui établit la première tête de pont, subit les assauts répétés des 24e, 42e, 143e et 293e divisions soviétiques, renforcées par la 10e brigade blindée. Pendant plusieurs jours, la bataille fait rage et le I. Abteilung de l'I.R. 20 est rejeté sur l'autre rive de la Desna. L'arrivée de la 4. Panzer-Division et de la division SS-Das Reich permet de redresser la situation.

L'offensive peut donc reprendre à partir du 4 septembre, mais une pluie battante fait son apparition. Elle provoque de nouveaux retards, que vient compenser un hasard providentiel pour les Allemands : durant ce laps de temps, une patrouille de la Wehrmacht découvre dans un avion russe abattu une carte d'état-major du plus haut intérêt, révélant l'existence d'une brêche entre les 13e et 21e armées soviétiques.

Guderian ordonne alors à la 3. Panzer-Division de se porter vers Konotop, afin de déborder largement la Desna. L'étau se reserre sur Boudienny, car au sud, le Panzer-Gruppe Kleist est parvenu à franchir le Dniepr

dans la région de Tcherkassy, en bousculant la 38e armée soviétique. Ce succès important sonne le glas de l'Armée Rouge en Ukraine, même si la résistance russe est acharnée. Il est enfin apparu à la Stavka le danger des opérations allemandes en cours. La défense de la petite ville de Loubny, sur la route de Kiev à Kharkov, est parlante à cet égard. Devant la menace allemande, la population civile est appelée dans les rues par le NKVD qui distribue des armes et organise la défense. Face aux blindés de Kleist, les civils n'ont évidemment aucune chance, mais ils tiennent quand même deux jours entiers. La ville tombe le 14 septembre 1941.

Au même moment, les chars de Guderian dépassent Romny et font leur jonction avec ceux de Kleist. La tenaille allemande vient de se refermer sur les arrières des armées de Boudienny. Le désastre est total puisque plus de 800 000 hommes sont encerclés. Au même moment, Hitler et l'OKW apprennent que le périmètre de défense de Léningrad vient d'être rompu par von Leeb. Jamais la victoire n'a semblé aussi proche sur le front de l'est et Hitler doit se féliciter d'avoir tenu tête à ses généraux pour imposer le changement de direction des offensives.

La liquidation du chaudron de Kiev

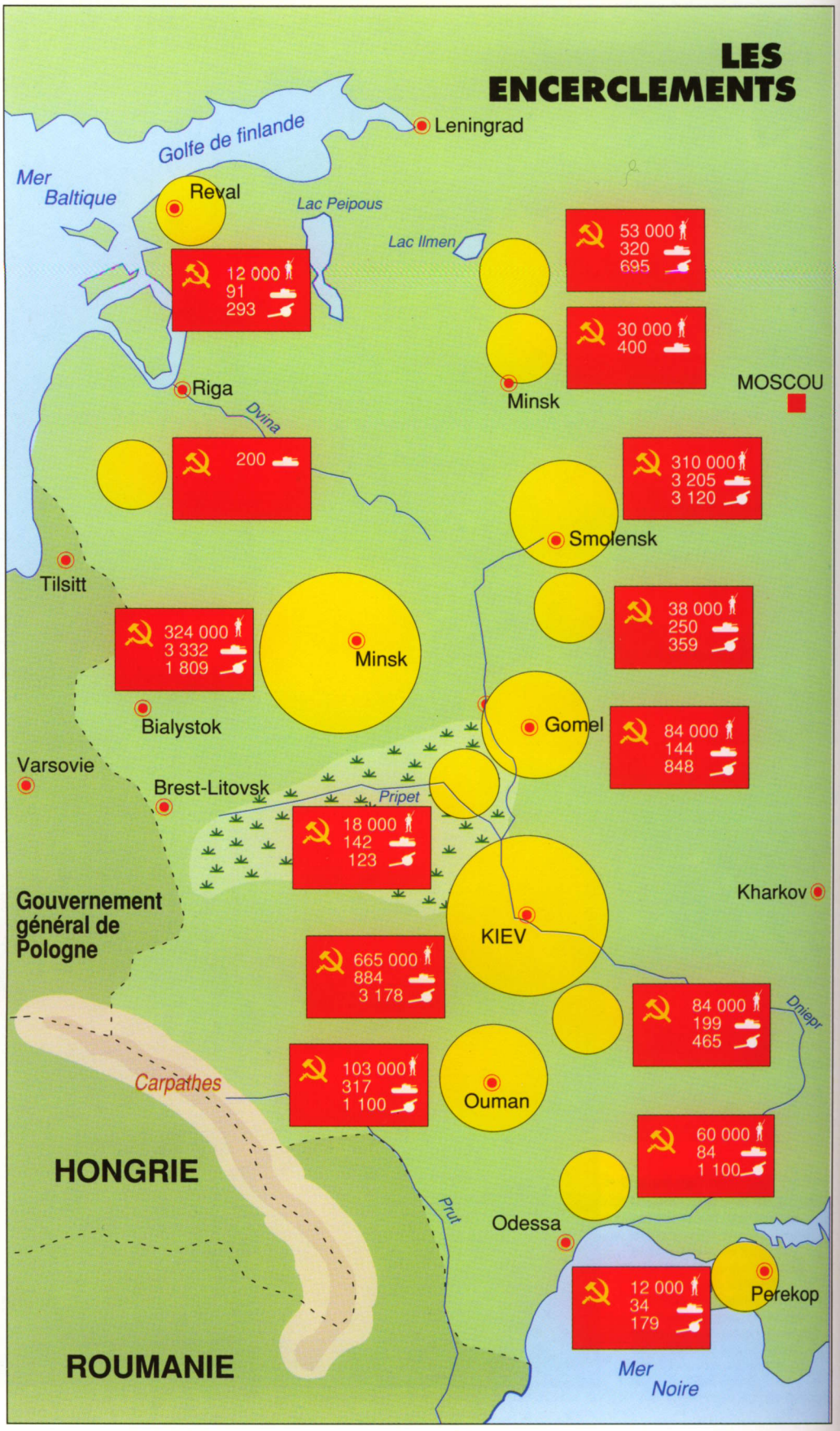
Pendant plusieurs jours, les Russes vont s'efforcer de s'enfuir de l'immense poche dans laquelle ils sont enfermés, qui est grande comme trois fois le Bénélux.

Plusieurs dizaines de milliers d'hommes vont y parvenir avant que l'infanterie allemande ne parvienne sur place pour rendre le piège plus étanche. Ensuite, l'artillerie entre en jeu pour détruire toute capacité de résistance des assiégés. Un artilleur allemand raconte :

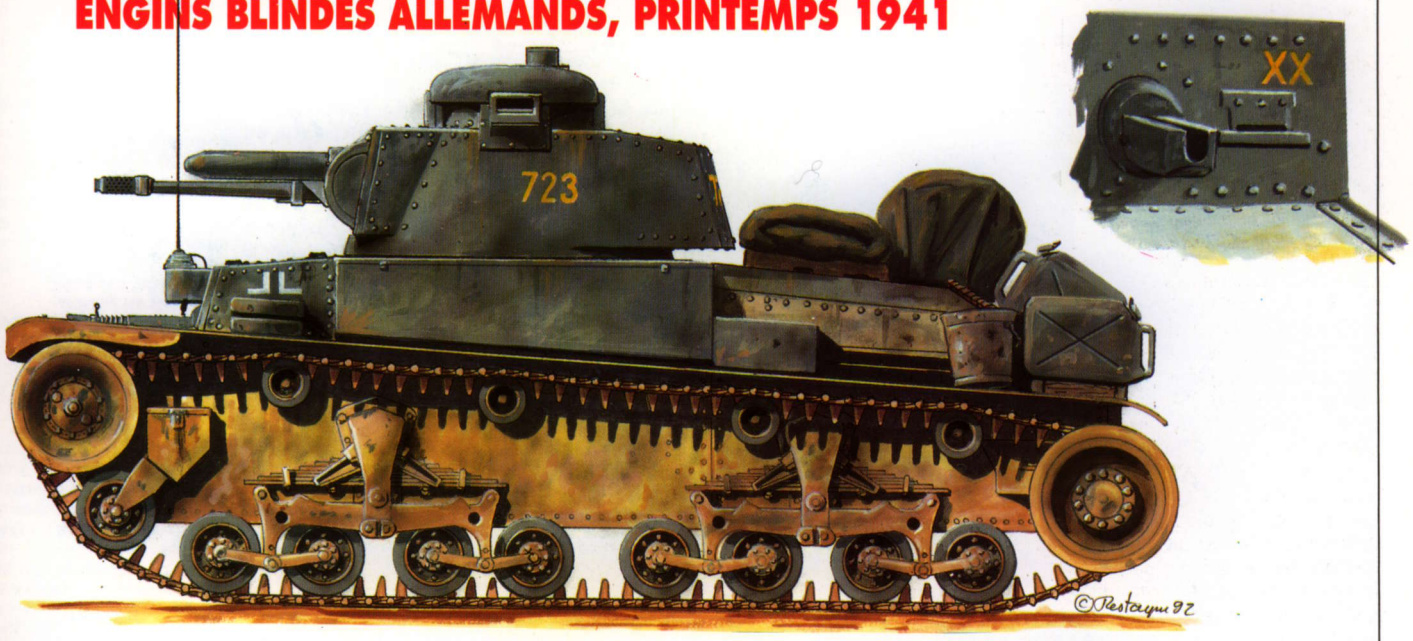
« *Selon notre officier de renseignements, de nombreuses forces ennemies essaient de percer vers l'est. Un bataillon d'infanterie est placé sous notre commandement pour notre défense, car la position des troupes amies et ennemies n'est pas connue. Nous atteignons notre destination, un groupe d'isbas ravagées par les combats des jours précédents, à côté de monceaux de morts, de chars communistes détruits, de centaines de casques d'acier abandonnés, de chevaux morts, de véhicules incendiés et de quelques tombes allemandes ornées d'une croix de bois. Le passage de nos véhicules soulève des nuages de poussière qui couvre nos visages d'une sorte de masque. Des Stukas nous survolent pour nous donner une couverture aérienne et quelques Messerschmitt passent en rugissant (...) Juste avant l'aube nous sommes prêts et alors qu'il fait plus clair, nous nous rendons compte que nos canons sont installés dans une zone dépourvue de tout couvert, à l'exception de quelques buissons. C'est alors qu'on nous informe que des petits groupes de Bolchéviques essaient de s'échapper le long de la route qui passe au milieu de notre batterie. Même avec notre bataillon d'infanterie autour de nous, nous ne nous sentons pas à l'abri.*

Sur une petite colline devant nous, dont je suppose

Désastre en Ukraine



ENGINS BLINDES ALLEMANDS, PRINTEMPS 1941



Un PzKpfw 35 (t) Skoda du 11. Pz. Rgt. de la 6. Panzer-Division, au cours de l'avance sur Léningrad. Les Skoda 35 et 38 (t) se sont révélés absolument fiables du point de vue mécanique. En revanche, leur blindage est nettement insuffisant et leurs pertes seront très lourdes, d'autant que leur canon de 3,7 cm est bien trop peu puissant pour inquiéter la plupart des chars soviétiques, armés au pire du canon de 45 mm, qui est déjà supérieur à celui des chars tchèques.

Un SdKfz 263 du Panzer-Aufklärungs-Abteilung 6 de la 6. Panzer-Division, au cours de l'avance sur Léningrad. Grâce à de tels engins, les Allemands vont pouvoir compenser la faiblesse de leurs unités blindées, en affirmant une supériorité tactique écrasante sur la plupart des divisions ou brigades blindées soviétiques.

Un PzKpfw 38 (t) de la 7.Kp. du Panzer-Regiment 10. Ce char Skoda de la 8. Panzer-Division porte à l'arrière de la tourelle un ratelier pour le rangement des effets de l'équipage. C'est vraisemblablement une modification de circonstances, dans le style de celles des tankistes de l'Afrikakorps.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine

Ci-contre :
Ce Panzerjäger improvisé par la troupe, qui double une colonne de camions russes détruits, n'est autre qu'un SdKfz 10 doté d'une plaque de blindage frontale, d'un abri blindé pour le poste de conduite et armé d'un Pak 36/37 à grand bouclier. Son équipage se sert en outre d'une MG 34 pour le tir contre les véhicules non blindés et l'infanterie. Comme l'indique le grand K peint sur la plaque de blindage, cet engin appartient au Panzer-Gruppe 1 de von Kleist. (BA)

Ci-dessous :
Un fantassin allemand prend en charge un groupe de soldats soviétiques qui viennent de mettre bas les armes. Les Russes se sont défaits de tout leur équipement. Lorsque les chars de von Kleist et de Guderian font leur jonction à l'est de Kiev, plus de 800 000 soldats russes sont encerclés. (BA)

Désastre en Ukraine

qu'elle fait partie de notre front, je remarque une masse de véhicules à moteur et de chariots dont certains avancent, tandis que d'autres sont camouflés sous les arbres. Nous pouvons voir des soldats, des chevaux et tous les impedimentas d'une armée. Il est évident qu'ils appartiennent à une autre de nos divisions, faute de quoi ils ne se déplaceraient pas d'une façon aussi voyante.

Soudain, les troupes à côté de moi ouvrent le feu et des obus commencent à exploser sur la colline. Puis vient la riposte ennemie. des obus commencent à tomber autour de nous et nous nous jetons à terre. A la première pause dans le tir, je fais mettre mes canons en action, même s'ils se trouvent complètement à découvert. Nous pouvons alors voir nos obus mettre le feu aux camions et à des maisons. Une batterie ennemie est mise en pièces; un de ses canons est accroché derrière un véhicule et tente de fuir vers le pied de la colline, mais un coup direct arrête sa course et le détruit.

Ci-contre :
Un char KV-1 abandonné en Ukraine, en juillet 1941. Les fantassins allemands le jaugent avec respect. Les Soviétiques ont massé sur le front sud leurs principales forces blindées, ce qui permet au général Kirponos de contenir le Panzer-Gruppe Kleist pendant plusieurs semaines. Le front s'effondre totalement en septembre 1941 lorsque Guderian attaque les arrières soviétiques depuis la région de Roslavl, sur l'ordre de Hitler. Ceci conduit à un succès retentissant en Ukraine, mais retarde d'autant la marche sur Moscou. (BA)

C'est un rêve pour artilleur. Mes hommes ne peuvent pas en croire leurs yeux. Ils tirent et peuvent voir pour une fois les effets de leur feu; ils peuvent voir leurs obus exploser sur les positions ennemies. C'est pour des artilleurs une expérience tout-à-fait étonnante.

Les prisonniers commencent à arriver. Les Bolcheviques continuent à combattre sur la colline bien qu'ils soient encerclés de toutes parts. Le feu de leurs mitrailleuses balaient nos positions et leurs mortiers lancent des obus qui explosent près de nos canons. Puis soudain, leur résistance s'affaiblit et ils commencent à venir vers nous, la fatigue des dernières semaines de combat imprimée sur leurs visages et visibles dans leurs yeux. Ils semblent contents que la guerre soit finie pour eux. Certains sont assez vieux, d'autres sont des garçons d'âge scolaire. Dans les quelques jours suivants, notre bataillon d'infanterie et nos patrouilles d'artillerie prennent plus de 400 captifs. Dans ce secteur du chaudron, l'ennemi s'écroule vite. » [1]

Un fantassin allemand décrit avec un mélange de peur et de fascination les assauts soviétiques pour tenter de percer l'encerclement :

1. James Lucas, *War on the Eastern Front. The German soldier in Russia*, Jane's, London, 1979. page 192.

Ci-dessus :
Ce train blindé criblé d'impacts est typique de ceux mis en œuvre par les Soviétiques au début du conflit. Il s'agit en fait de vieux modèles datant de l'époque tsariste, utilisés ensuite pendant la guerre civile, puis remisés dans des dépôts. L'urgence de la situation conduit à leur réutilisation. Ce wagon est armé de deux canons de 76,2 mm d'un modèle ancien et de deux mitrailleuses Maxim sur chaque flanc. En outre, la défense antiaérienne consiste en un affût quadruple de mitrailleuses Maxim. (BA)

Ci-contre :
Les Panzer III n° 822 et 823 avancent dans la plaine ukrainienne, en juillet 1941. Les très nombreuses divisions de Boudienny sont massées autour de Kiev, attendant l'ennemi de façon statique et les Allemands n'auront pas de mal à se montrer plus manœuvrants, même si les fantassins se déplacent à pied. (BA)

« *Leurs attaques sont désespérées. Comme je l'ai dit, on peut s'accoutumer à tout, même à leurs attaques. Qu'ils viennent avec des chars ou que l'infanterie monte à l'assaut sans soutien, que leurs cosaques chargent à cheval ou qu'ils s'entassent dans des camions, la fin est toujours la même. Ils sont repoussés avec des pertes telles qu'on se demande comment ils trouvent le courage et les hommes pour continuer. Plusieurs cadavres sont là depuis des semaines et sont affreusement décomposés. La vue et l'odeur sont déjà dures pour nous, et eux doivent attaquer sur un tapis de leurs camarades tués. N'ont-ils aucun sentiment de peur ? Il semble que non car ils attaquent régulièrement et chargent sans aucune hésitation. Certains de mes camarades pensent que les Bolcheviques doivent être drogués ou saoûlés pour agir comme cela. Mais nous avons aussi un flot continu de leurs soldats qui viennent se rendre; pas toujours après une puissante attaque, mais souvent pendant une pause. Les soldats bolcheviques sont un curieux mélange de fanatisme et de désespoir oriental.* » [2]

Le 18 septembre, une attaque massive de quatre divisions soviétiques échoue de la sorte à 800 mètres à peine du poste d'observation de Guderian, à qui l'aventure arrive décidément assez souvent [3]. Pour les Soviétiques enfermés dans la poche de Kiev, il n'y a plus d'issue. Staline lui-même ordonne à Boudienny de quitter le chaudron par avion pour ne pas tomber entre les mains allemandes. Par une ironie de l'histoire, c'est le général Kirponos qui le remplace dans un poste qu'il occupait avant l'arrivée de Boudienny. Kirponos va monter avec beaucoup de courage les dernières tentatives de percées, avant d'être lui-même mortellement blessé lors de l'une d'entre elles.

Lorsque la lutte cesse dans la poche de Kiev, le butin allemand est considérable. 665 000 hommes ont été capturés, ainsi que 884 chars et 3 178 canons. Ce désastre sans précédent offre toute l'Ukraine à la Wehrmacht.

Mais les troupes qui viennent de remporter cet éclatant succès sont à bout de souffle. Lorsque Guderian visite la 3. Panzer-Division à la fin de la bataille, son Panzer-Regiment 6 ne compte plus qu'un Panzer IV, 3 Panzer III et 6 Panzer II. Dix chars seulement pour trois Abteilungen !

Dans ces conditions, la reprise de l'offensive sur Moscou va être différée, le temps de recompléter le matériel et de donner du repos aux hommes. Elle ne pourra débuter avant le début du mois d'octobre.

La Stavka profite de ce répit pour acheminer depuis la lointaine Mandchourie les premiers trains de troupes de l'armée d'Extrême-Orient. Forts de leur victoire sur les Japonais en 1939, ces unités ne demandent qu'à en découdre avec les Allemands lors de la campagne d'hiver qui s'annonce. Paradoxalement, il est clair que les formidables succès allemands en Ukraine ont permis à Timochenko de reconstituer son front sérieusement affaibli par la bataille de Smolensk. La victoire éclatante de Kiev valait-elle de subir un échec retentissant devant Moscou ? Nul ne peut répondre.

2. Ibid. page 193.

3. Le 19 mai 1940, Guderian raconte que les chars de la 4e DCR sont arrivés à quelques kilomètres de son PC. Le fait est exact, hormis qu'il s'agissait d'éléments de la 2e DCR, lancés eux-aussi sur la Serre, comme l'a établi Jean-Yves Mary.

Ci-dessus :
Un groupe de prisonniers russes monté sur un chariot hippomobile allemand. Ces hommes et cette femme font partie des 665 000 hommes capturés dans la poche de Kiev. Les pattes de collet de l'uniforme de la jeune femme pourrait permettre d'identifier l'arme dans laquelle elle sert... si la photo était en couleur. (BA)

Désastre en Ukraine

Ci-contre :
Une automitrailleuse Austin abandonnée au milieu d'un convoi qu'elle était probablement censée protéger. Cet engin date de la première guerre mondiale, les Russes en ayant importé à l'époque, parfois complètes, parfois sous la seule forme du châssis, le blindage étant posé par Poutilov. C'est le cas de l'automitrailleuse représentée ici. (BA)

BATAILLES POUR LENINGRAD

Pendant toute la durée de l'opération Barbarossa, Léningrad reste un objectif prioritaire pour le haut commandement allemand.

Ancienne capitale tsariste, foyer historique du bolchevisme, seconde ville d'URSS et centre économique de premier plan, port militaire et port de commerce, Léningrad est en effet d'une importance essentielle pour l'effort de guerre soviétique. En outre, la capture de la ville permettrait de faire la jonction avec les forces finlandaises.

Au début de la campagne, le Heeres-Gruppe Nord parvient rapidement à défaire les défenses ennemies et à pousser vers le nord-est, envahissant la Lituanie et la Lettonie sans coup férir. Toutefois, les Soviétiques réussissent le plus souvent à contenir l'ennemi et échappent aux grands encerclements. Seules trois divisions sont ainsi détruites dans une poche, livrant 12 000 prisonniers, une centaine de chars et moins de 300 canons aux Allemands.

Les effectifs en présence

Vers le 10 juillet 1941, l'avance allemande dépasse largement les 350 kilomètres. Presque tout le littoral balte est entre les mains allemandes. Pour la poursuite de l'offensive vers Léningrad, le Heeres-Gruppe Nord du maréchal von Leeb dispose de 23 divisions (18. Armee, Panzergruppe 4 et une partie de la 16. Armee). Parmi celles-ci, trois sont motorisées et trois sont blindées : 1., 6. et 8. Panzer-Divisionen du groupe Hoepner.

A ce total, il convient d'ajouter les effectifs mis en ligne par les Finlandais au nord-ouest de Léningrad : l'armée de Carélie compte 7 divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et deux brigades autonomes d'infanterie [1]. L'armée du sud-est aligne quant à elle 8 divisions d'infanterie dans l'isthme de Carélie [2].

Le total des forces de l'Axe dans le secteur de Léningrad est donc de 38 divisions, dont trois blindées et trois motorisées. La Luftflotte 5 et l'aviation finlandaise sont fortes de plus de 900 appareils.

Du côté soviétique, le front du nord-ouest est commandé depuis le 10 juillet par la général Sobiennikov. Son chef d'état-major est le général Vatoutine. Sur les 30 divisions en ligne, seules 5 sont à effectifs complets. Les autres ont terriblement souffert des combats du mois écoulé et ne comptent plus que 30 % environ de

Ci-dessus :
Pour la défense rapprochée de Léningrad, les Russes enterrent des chars, comme ce KV-1 vaguement camouflé par du grillage. Bien que l'usine Kirov ait été transférée dans l'Oural en septembre 1941, une chaîne de montage est restée dans l'ancienne capitale des tsars et elle fonctionnera pendant les 900 jours du siège. (APN)

Ci-dessous :
Face à des chars aussi lourds que le KV-1, la plupart des Panzer ne peuvent rien. Même les Panzerjäger I, armés d'un canon tchèque de 47 mm, sont incapables de s'y opposer. (BA)

1. Les 1re, 5e, 7e, 11e, 14e, 19e divisions d'infanterie finlandaises, et la 163. I.D. allemande.

2. Les 2e, 4e, 8e, 10e, 12e, 15e, 17e et 18e divisions d'infanterie finlandaises.

leur dotation théorique. En conséquence, le rapport de force en faveur des Allemands est ainsi estimé par le colonel Costantini : infanterie 2,4/1, artillerie 4/1, mortiers 5,8/1 et chars 1,2/1. [3]

Les plans des deux adversaires

Le 10 juillet, le Heeres-Gruppe Nord doit reprendre son offensive, encercler et détruire les divisions soviétiques qui lui font face et investir ensuite Léningrad. Il recevra l'appoint du Panzergruppe 3 de Hoth dès que celui-ci en aura fini avec ses adversaires dans le secteur de Smolensk.

La 16e armée doit déborder largement les défenses russes vers l'est et établir ainsi un solide flanc pour l'avance des chars de Hoepner. Ceux de la 8. Pz. Div. doivent foncer vers le lac Ilmen et Novgorod, puis envelopper Léningrad par l'est, tandis que ceux des 1. et 6. Pz.Div. se porteront directement vers l'ancienne Saint-Petersbourg, via la ville de Louga. La 18e armée, quant à elle, attaquera de part et d'autre du lac Peipous, vers Narva et Tallinn, capitale de l'Estonie.

Pour faire face aux menaces allemandes, les Soviétiques disposent de trois armées. La 8e tient le front estonien, du golfe de Riga au lac Peipous et protège ainsi Tallinn, qui est gravement menacée d'encerclement. Les 11e et 27e armées tiennent le front principal, en face du gros du Heeres-Gruppe Nord.

A l'arrière, la Stavka a ordonné la mise en place d'une ligne de défense supplémentaire, entre Narva et le lac Ilmen. Confié au général Piadychev, ce groupement opérationnel de Louga, appelé LOG par les Russes, dispose de quatre divisions d'infanterie (70e, 171e, 177e et 191e DI), de trois divisions de volontaires levées à Léningrad parmi la population civile (1re, 2e et 3e divisions d'Opoltchenie, ou *milices populaires*), des troupes de l'école d'infanterie de Léningrad et enfin d'une brigade d'infanterie de montagne. Ces troupes hétérogènes sont soutenues par une artillerie assez nombreuse, avec quatre régiments et un groupe de DCA. En outre, les 21e et 24e divisions blindées se trouvent en réserve dans ce secteur.

Par ailleurs, d'immenses travaux de terrassement sont entrepris autour de Léningrad où des centaines de milliers de civils sont employés pour édifier des ouvrages défensifs sur plusieurs lignes successives.

Au nord, du côté des Finlandais, le front est tenu par les 7e et 23e armées soviétiques, qui disposent à elles deux de 7 divisions d'infanterie en première ligne, avec pour toute réserve la 198e division d'infanterie motorisée. C'est donc dans ce secteur que les Soviétiques sont dans l'état d'infériorité le plus préoccupant. Les seuls renforts possibles devront être puisés dans les ports de guerre, notamment celui de Kronstadt, qui forment des brigades d'infanterie de marine en diminuant les effectifs sur les bateaux.

Batailles pour Léningrad

A l'assaut de la zone de défense de Louga

La bataille commence sous les meilleurs auspices pour les troupes de von Leeb, le 10 juillet 1941. Le 41. Pz. Korps de Reinhardt, fort des 1. et 6. Pz. Div., de la 36. I. D. (mot.) et de la 269. I. D. parvient à bousculer la 113e DI et, avançant de 80 kilomètres en quelques heures, s'approchant de Louga dès la fin de matinée. C'est un coup très rude pour les Soviétiques dont le front est profondément percé. Pour y faire face, ils ne disposent que d'expédients. Ainsi, la 8e armée, dont la position est pourtant difficile en Estonie, reçoit l'ordre de se montrer offensive pour forcer von Leeb à dégarnir son front principal. Seule l'arrivée du 41e corps d'armée, qui compte les 90e, 111e, 118e et 233e DI, permet de renforcer le LOG.

Hoepner mystifie cependant une nouvelle fois les Soviétiques en changeant brutalement de direction. Plutôt que d'attaquer de front la zone de défense de Louga, il retire les 1. et 6. Panzer-Divisionen et les envoie plein-nord vers Narva, à proximité du golfe de Finlande. En catastrophe, les Russes lancent dans la bataille des unités disparates qui parviennent à laisser ouvert un étroit corridor, empêchant par là-même l'encerclement de la 8e armée en Estonie.

Dans tout le secteur de Narva-Louga, l'avance allemande piétine pendant deux semaines et au 30 juillet, la zone de défense de Louga tient toujours.

A l'est de cette zone, en revanche, l'avance du 56. Pz. Korps de von Manstein obtient plus de succès. C'est ainsi que le front du 22e CA soviétique est rompu dès le 10 juillet. En quatre jours, les 8. Pz.Div. et 3. I.D. (mot.) sont à portée de Novgorod, près du lac Ilmen. Si Manstein parvient à s'en emparer, c'est toute la zone défensive de Louga qui est menacée d'enveloppement. Pour y faire face, le maréchal Vorochilov monte une puissante contre-offensive avec la 11e armée, soutenue par la 21e division blindée. Attaquant en tenailles, la 11e armée va tenter d'encercler le 56.Pz.Kp.

Ci-dessus :
Un groupe de KV-1 flambant neufs sur la place du carrousel de Léningrad. Le char de tête porte un slogan politique : « *nous défendons les conquêtes d'Octobre.* » En l'occurrence, il s'agit plutôt de l'existence même de l'ancienne capitale des tsars qui est, il est vrai, le berceau du bolchevisme. La concentration de chars et de canons sur un périmètre défensif étroit va empêcher les Allemands de pénêtrer dans la ville. Devant des pertes de plus en lourdes, l'OKW va finalement renoncer à une prise de haute lutte de Léningrad, préférant l'assiéger. (APN)

3. Costantini, *L'Union Soviétique en guerre*, op.cit. page 168.

Lancée le 14 juillet, la contre-offensive surprend les Allemands, comme l'écrit von Manstein : « *On ne peut pas dire que notre situation était très enviable. N'avions nous pas, cette fois, pris trop de risques ? N'avions nous pas, dans la fièvre de la victoire, trop négligé l'adversaire demeuré dans le sud ? Les jours suivants furent critiques et l'ennemi s'efforçait avec toutes ses forces de maintenir l'anneau d'encerclement* » [4]

Manstein parle d'encerclement car, pour la première fois, les Soviétiques ont réussi à enfermer dans une nasse une grande unité allemande, en l'occurrence la 8. Panzer-Division elle-même. Il faut plusieurs jours à la division pour parvenir à se dégager, non sans des pertes sensibles, puisqu'elle est réduite à seulement 80 chars. Cette aventure a en tout cas le mérite de montrer aux Allemands que le temps des grandes chevauchées solitaires des Panzer-Divisionen est révolu. C'est en effet l'absence de moyens sur les flancs des divisions de pointe qui est à l'origine de l'échec.

Au sud du Heeres-Gruppe Nord, l'avance des 10. A.K. et 28. A.K. est beaucoup plus patiente. Ces deux unités ne disposent que d'infanterie et elles repoussent peu à peu l'ennemi vers une ligne Kholm-Velikie Louki.

Au début du mois d'août, la bataille marque une pause. Le groupe d'armées de von Leeb a certes progressé depuis le 10 juillet, mais nulle part son avance n'a dépassé 80 kilomètres. La situation n'est pas sans rappeler celle que subi von Bock au même moment devant Smolensk. Au prix de pertes terribles, les Soviétiques parviennent à contenir l'avance allemande. Il semble aussi que von Leeb ou Hoepner ait commis une faute tactique en divisant le Panzer-Gruppe 4 en deux, alors qu'il s'agit déjà du moins nombreux des groupes blindés allemands.

Toutefois, la situation est beaucoup plus grave pour les Soviétiques que dans la région de Smolensk, car Léningrad n'est plus qu'à une centaine de kilomètres. Encore une offensive de même ampleur et les Allemands sont aux portes de la ville.

4. Erich von Manstein, *Verlorene Siege*, Bonn, 1955. page 181

GOLFE DE FINLANDE
TALLINN
Narva
Kinghisepp
LENINGRAD
Lac Ladoga
Volkov
Volkhov
Tchoudovo
Louga
Pilioussa
Louga
NOVGOROD
Lac Peipous
TARTU
Lac Ilmen
GOLFE DE RIGA
Lac de Pskov
St. ROUSSA
Pola
Polist
Redia
Lovat
PSKOV
Aleksandrovka
Vybor
Kholm
Opotchka
Velikie Louki

LA BATAILLE DE LENINGRAD

Légendes

- Villes
- Positions soviétiques
- Offensives allemandes

Les batailles pour Léningrad

Ci-contre :
Cet étonnant véhicule tout terrain à quatre roues motrices de la 8. Panzer-Division est un blindé d'origine belge, construit à Anvers sur châssis Ford/Marmon-Herrington. Dans l'armée belge, ce véhicule était destiné à tracter le canon antichars de 47 mm. Ici, il sert de véhicule d'état-major à la 8. Pz. Div. comme l'indiquent les deux fanions visibles sur le garde-boue et à l'arrière du véhicule. (BA)

Ci-contre :
Sur la route de Léningrad, les forces du Heeres-Gruppe Nord rencontrent quelques bunkers de la ligne Staline, notamment dans le secteur de la zone fortifiée de Louga. Il est difficile de dire si ce bunker a été utilisé par les Soviétiques, mais il porte des traces d'impact. Quant au village en flammes, il a peut-être été incendié par les Russes eux-mêmes, dans leur stricte application de la politique de terre brûlée. (BA)

Ci-dessous :
A l'abri d'un bunker qui a visiblement souffert de combats violents, deux hommes des transmissions prennent des messages reçus grâce à leurs postes émetteurs-récepteurs. Vus de dos, ils sont difficiles à identifier. Celui de gauche est probablement un émetteur de 5 watts, celui de droite, avec l'antenne, étant le récepteur. (BA)

A l'assaut de Tallinn

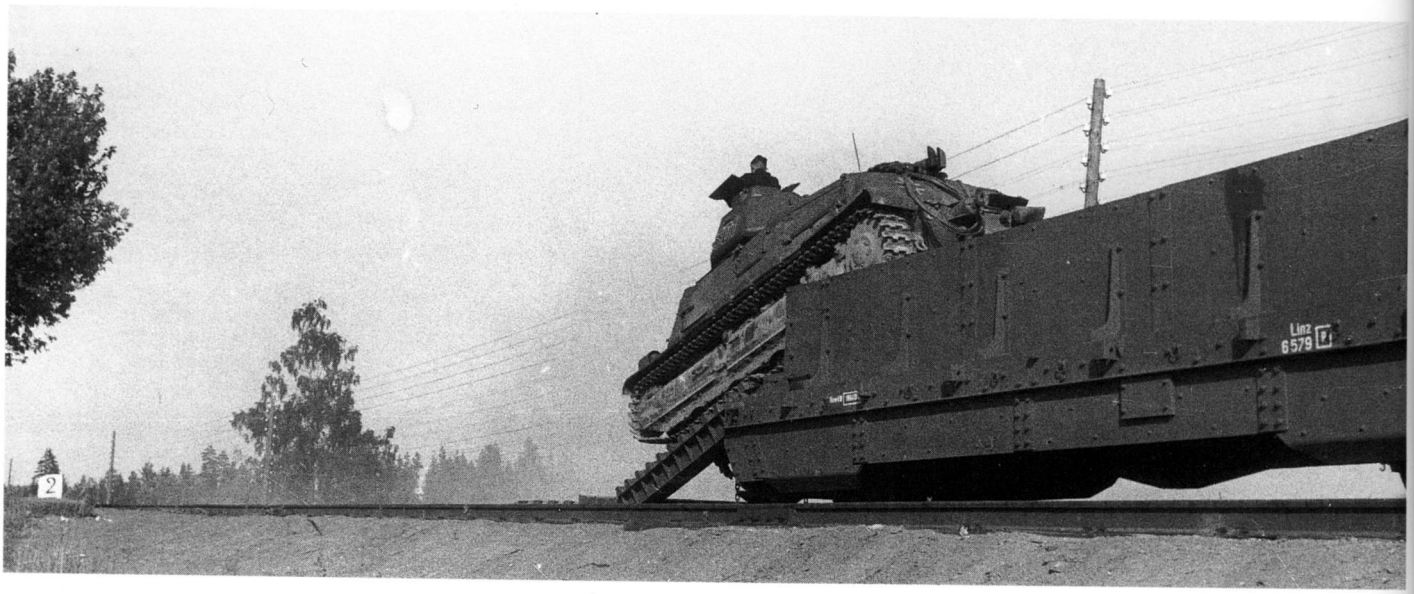
L'attaque finale sur Léningrad est différée quelque temps car les divisions engagées en juillet ont besoin d'être recomplétées et réorganisées. En outre, von Leeb veut se débarrasser du saillant de Tallinn qui reste menaçant sur le flanc gauche du Heeres-Gruppe Nord.

L'offensive sur Tallinn a débuté le 11 juillet, avec de petits effectifs : moins de trois divisions. En face, les Soviétiques sont probablement plus nombreux que leurs adversaires, mais leurs divisions sont épuisées et manquent singulièrement de moyens. Ainsi la 10e DI ne compte plus que 2 577 hommes, 89 fusils-mitrailleurs et mitrailleuses, 1 canon antichar et 27 pièces d'artillerie et mortiers. Toutefois, les troupes qui combattent au bord du lac Peipous sont soutenues par une petite flottille : trois canonnières, six vapeurs armés et treize vedettes. Celles de Tallinn peuvent évidemment compter sur un soutien autrement important de ce qui reste de la flotte de la Baltique.

Après une semaine de combat, von Leeb arrête l'attaque, durant laquelle les Allemands ont surtout testé les défenses adverses, pour se rendre compte qu'il leur était impossible de les percer avec des effectifs si réduits. En conséquence, une nouvelle offensive est montée pour le 22 juillet, avec cette fois cinq divisions d'infanterie. Le gros des forces allemandes frappe à la jonction des deux corps soviétiques qui défendent le front, le 10e à l'ouest et le 11e à l'est. En trois jours, le 11e corps soviétique est coupé du reste de la 8e armée et acculé à la rive ouest du lac Peipous. En cheminant le long des berges, vers le nord, des milliers d'hommes s'échappent, mais les pertes sont particulièrement lourdes. Quant à la flottille du lac, elle est pratiquement anéantie par les coups de la Luftwaffe.

Au début du mois d'août, les Allemands atteignent le golfe de Finlande : le gros de la 8e armée est donc encerclé autour de Tallinn.

Pour s'emparer du grand port, von Leeb regroupe ses cinq divisions, qui attaquent à partir de la mi-août. Malgré le soutien du croiseur Kirov, de deux croiseurs légers et d'une dizaine de contre-torpilleurs, les défenseurs de Tallinn n'ont aucune chance de tenir longtemps. Plutôt que d'attendre qu'ils soient submergés, Vorochilov préfère les évacuer par mer sur Léningrad, dont la défense est évidemment prioritaire. Les combats cessent à Tallinn à la fin du mois d'août. L'Estonie est à présent entièrement sous domination allemande.



Ci-dessus :
Si les Soviétiques disposent de nombreux trains blindés, les Allemands en improvisent rapidement afin de patrouiller sur les arrières des divisions au front, les partisans et les survivants d'unités détruites se livrant à une guérilla très gênante. Rien que sur le front du Heeres-Gruppe Nord, trois divisions de sécurité contrôlent les arrières des armées de von Leeb. Ici, un char Somua S 35 descend d'un wagon spécial. (BA)

Objectif : Léningrad

Pour atteindre Léningrad, von Leeb dispose du Panzer-Gruppe 4 de Hoepner, des 1., 28. et 38. Armee-Korps, sans parler de la 18. Armee, engagée du côté de Tallinn, soit en tout 29 divisions à environ 80 % de leur potentiel. La 8. Panzer-Division, qui avait sévèrement souffert près de Novgorod, est revenue à un effectif de 130 chars. Leeb a déployé ses forces en trois groupements principaux : au nord, près de Narva, pour un assaut le long du golfe de Finlande; devant Louga, pour attaquer Léningrad vers le sud; dans le secteur de Novgorod, pour envelopper l'ancienne capitale de la Russie par l'est. En dehors de la 8. Pz.Div., le chef du Heeres-Gruppe Nord ne dispose d'aucune réserve, les trois divisions « *de sécurité* » patrouillant sur les arrières du groupe étant destinées à la lutte contre les partisans et autres isolés de l'Armée Rouge.

Du côté soviétique, la menace que font peser les divisions allemandes sur Léningrad est telle que Vorochilov prépare une contre-offensive d'envergure, avec pas moins de trois armées, dont la 34e, qui vient d'être transférée du front de réserve et qui, par conséquent, est fraîche. L'offensive doit débuter le 12 août. En outre, une réserve générale est mise sur pied dans le secteur de Léningrad, pour parer à toute urgence

Or, le 31 juillet, les Finlandais avancent en Carélie, menaçant sérieusement l'ancienne ville des tsars. Vorochilov est contraint d'y envoyer sa réserve en cours de formation. Celle-ci parvient à enrayer l'avance finnoise, ce que les Soviétiques considèrent comme une grande victoire. En fait, d'après les mémoires du maréchal Mannerheim, il semble bien que les Finlandais n'aient jamais eu l'intention de capturer Léningrad, laissant cette tâche très coûteuse en vies humaines aux Allemands.

Les combats au nord et au nord-est de Léningrad ne laissent plus à Vorochilov qu'un front insuffisamment tenu face au Heeres-Gruppe Nord : l'équivalent d'environ 13 divisions d'infanterie et 2 divisions blindées, soit près de deux fois moins d'hommes que von Leeb. De plus, la zone fortifiée de la Louga n'est pas encore achevée, comme l'indique une note de Vorochilov datée du 29 juillet 1941 : « *les tranchées de la lisière extérieure ont été creusées selon un profil inachevé, les réseaux de barbelés n'ont pas été mis en place dans tous les secteurs, les positions de tir pour l'artillerie et les mitrailleuses ont été mal choisies et mal camouflées, l'équipement de la zone en engins explosifs revêt un caractère fortuit.* » [5]

5. Cité par Costantini. Op. cit. page 189.

Les batailles pour Léningrad

Ci-contre :
Malgré leur défense désespérée, les Russes sont chassés de la zone défensive de la Louga, ce qui a pour effet d'ouvrir la route de Léningrad. Ici, l'infanterie allemande franchit un fossé antichars. On le voit, le secteur de la Louga se compose essentiellement de fortifications de campagne. Le groupe qui franchit le pont improvisé est constitué de mitrailleurs et d'une équipe de mortiers. (BA)

La poche de Kronstadt-Oranienbaoum

L'offensive allemande commence le 8 août dans le nord et se poursuit le 10 dans le secteur de Louga et Novgorod. Pendant quatre jours, les Soviétiques parviennent à contenir la poussée ennemie, mais l'intervention de la 8. Pz.Div. se révèle déterminante. La ligne défensive de Louga menace de s'effondrer.

Pour y faire face, Vorochilov commence à activer le dernier périmètre défensif, aux portes mêmes de Léningrad.

Le 16 août, Kinghisepp tombe, ce qui provoque l'enveloppement de Narva. Cette fois, la route de Léningrad est bel et bien ouverte. Les avant-gardes allemandes atteignent la ceinture défensive extérieure de la ville le 19 août, mais une violente contre-attaque de la 2e division de volontaires les rejette en arrière.

Von Leeb suspend alors sa pression sur Léningrad, car il doit d'abord liquider les débris de la 8e armée qui s'accrochent dans le secteur de Varna, formant un coin menaçant sur les arrières des troupes allemandes. Le 22 août, il lance une attaque décisive. Menacées d'encerclement et de destruction, les unités soviétiques se replient sur le littoral, mais les Allemands les empêchent de regagner Léningrad. Elles s'enterrent autour de la ville côtière d'Oranienbaoum, en face de l'île de Kronstadt, dans une tête de pont d'environ 36 kilomètres de long sur 12 de profondeur. Ravitaillée par mer, cette étonnante poche résistera jusqu'en janvier 1944, date de l'évacuation du secteur par la Wehrmacht.

Vers l'encerclement

Dans le secteur central du front nord, entre Louga et Novgorod, l'offensive allemande s'abat le 10 août sur la 48e armée, qui résiste mal. Dès le 13, la route de Novgorod est ouverte. Pour contrer les Allemands, une attaque est montée par les 70e et 237e divisions d'infanterie, ainsi que la 1re division de volontaires, sans prendre les moindres précautions de camouflage. Repéré par la Luftwaffe, le regroupement est rapidement attaqué et l'attaque ne peut déboucher.

La bataille pour Novgorod se déroule du 16 au 24 août. La lutte est acharnée, d'autant que la ville est défendue par une unité puissante, la 28e division blindée. Mais le combat décisif se déroule au nord de la ville, où les Allemands progressent le long de la voie ferrée de Léningrad. La menace d'enveloppement de la capitale de tsars devient de plus en plus préoccupante.

Vorochilov n'est pas le seul à être préoccupé. Von Leeb, en effet, s'inquiète du développement des opérations au sud du lac Ilmen. Là, à la surprise des Alle-

Ci-dessus :
Un BT-5 détruit sur la route de Léningrad. Les caractéristiques de l'engin sont clairement visibles : châssis Christie, tourelle de T-26, canon de 45 mm. Le plus grave défaut du BT-5 est son faible blindage. Lorsqu'il est touché, il prend feu facilement. (BA)

Ci-contre :
A 70 kilomètres de Saint-Pétersbourg, les Allemands ont sorti cet ours empaillé de la demeure d'un notable ou d'un musée. Coiffé d'une schapska, muni d'une carte de la région et d'un masque à gaz, l'ours trinque à la victoire de l'un des deux protagonistes. Mais lequel ? (BA)

Les batailles pour Léningrad

mands, les Soviétiques ont attaqué le 12 août et deux jours plus tard, ils ont avancé de 40 kilomètres. Tout le flanc droit du Heeres-Gruppe Nord est menacé. Von Leeb y pare dans un premier temps en envoyant la division SS-Totenkopf, puis la 3e division motorisée. L'OKW s'inquiète lui aussi et ordonne le transfert immédiat du 39. Panzer.Korps, ce qui est d'ailleurs conforme à la directive de Hitler, comme nous l'avons vu.

Dès lors, le sort de la contre-attaque de Vorochilov est réglé. En quelques jours, les Soviétiques sont sèchement battus et contraints à un repli difficile.

Le répit fourni par les combats au sud du lac Ilmen ont permis aux Soviétiques de renforcer encore un peu Léningrad. Le 24 août, un conseil militaire de défense, présidé par le maréchal Vorochilov, est mis en place. Celui-ci jouit de pouvoirs extraordinaires, comme l'écrit le colonel Costantini, qui est pourtant un thuriféraire de l'URSS : « *Ses ordres imposaient une obéissance absolue, aussi bien de tous les organismes que de tous les citoyens de la ville.* » [6]

Le siège commence

La 16. Armee attaque le 25 août 1941, face à une 48e armée russe considérablement affaiblie par les combats du début du mois, puisqu'elle ne compte plus que 6 235 hommes, 22 canons de 76,2 mm, 4 obusiers de 122 mm, 2 obusiers de 152 mm, 104 mitrailleuses et 76 fusils-mitrailleurs... Des effectifs inférieurs à ceux d'une seule division. Face à une Panzer-Division, deux divisions motorisées et trois divisions d'infanterie, l'issue du combat ne fait guère de doute. En fin de journée, la ville de Lioubani est enlevée sans coup-férir : Léningrad est à moins de 60 kilomètres !

Le 29 août, la 16. Armee prend Tosno et atteint le lendemain le cours de la Néva, le fleuve qui coule à Léningrad.

Conformément aux plans de Hitler, la ville ne doit pas être attaquée de vive-force, mais seulement inves-

Ci-dessus et ci-contre :
Ces panneaux indicateurs situés à 75 kilomètres de Léningrad seulement indiquent aussi un point de ravitaillement pour les 1. et 8. Panzer-Divisionen. Le side-car BMW appartient à la 1. Panzer-Division, tout comme le sIG 33 visible ci-contre. Le symbole tactique blanc visible sous l'emblème de la division indique bien évidemment une batterie lourde d'obusiers automoteurs. Armé d'un canon de 15 cm monté avec ses roues sur le châssis d'un Panzer I, le sIG 33 souffre beaucoup sur les grands espaces de la Russie. Il ne survivra pas à la campagne de 1941.
Au premier plan à gauche, un side-car du service de santé. (BA)

6. Costantini, *L'Union Soviétique en guerre*,op. cit. page 195.

Ci-contre :
Mise en batterie d'une MG 34 sur affût lourd (*Lafette*), permettant l'utilisation de l'arme en tant que mitrailleuse. La scène se déroule aux environs de Léningrad, sur le front de la 3. Panzer-Division, en septembre 1941. Détail notable, le tireur a placé son bonnet de police dans la poche de son pantalon. A gauche, le cadre armé d'un MP 40, scrute l'horizon aux jumelles. Le fait qu'il porte une culotte à basane laisse supposer qu'il s'agit d'un officier. (BA)

Batailles pour Léningrad

tie. En fait, les Allemands vont tenter dans les jours suivants d'obtenir la liaison avec les Finlandais, dans l'isthme de Carélie, entre Léningrad et le lac Ladoga. Pendant plusieurs jours, la bataille fait rage, mais les Allemands ne peuvent franchir la Néva, notamment en raison de la résistance d'une division d'infanterie du NKVD, l'ancêtre du KGB.

Le 8 septembre, la 20. I.D. (mot.) prend la ville de Schlüsselburg : une action capitale, signifiant que Léningrad est à présent totalement encerclée. Tous les accès

Ci-dessus :
Tir de barrage de la DCA soviétique devant la cathédrale de Saint-Isaac à Léningrad. Les canons sont des pièces de 85 mm, qui se différencient de celles de 76,2 mm par le frein de bouche, la configuration des deux canons étant la même. Cette arme excellente a servi longtemps après la guerre, puisque les défenses antiaériennes de Hanoï en comptait un grand nombre jusqu'au début des années 1970. (APN)

Ci-contre :
Pour l'assaut final contre Léningrad, la 6. Panzer-Division se rapproche de l'ancienne capitale russe. Ici, un Panzer 35 (t) progresse dans un épais taillis. Les fantassins qui accompagnent le char semblent prêts au corps-à-corps, plusieurs d'entre eux ont mis baïonnette au canon. (BA)

terrestres sont tenus par les Allemands au sud, les Finlandais au nord. Seul le lac Ladoga, large de plus de 120 kilomètres, est encore contrôlé par les Russes qui y entretiennent un trafic naval des plus importants, puisqu'il s'agit de la dernière forme de ravitaillement possible pour Léningrad. Un siège de plus de 1 000 jours commence.

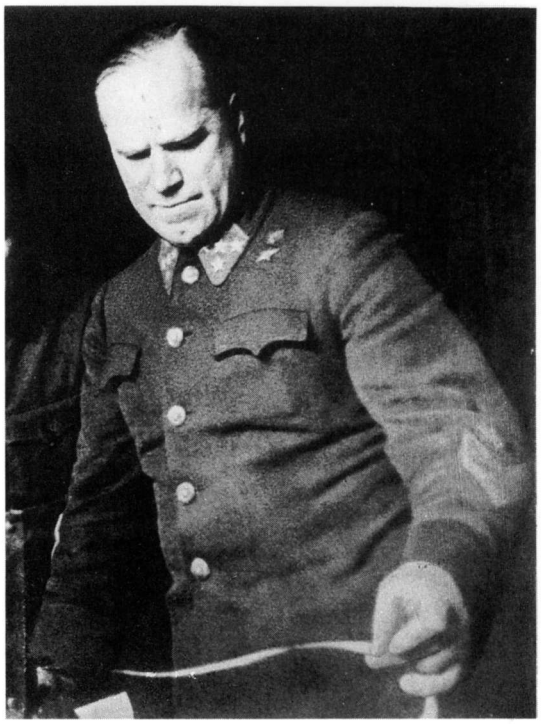
L'attaque finale ?

Plutôt que d'essayer de rejoindre l'armée finlandaise de Carélie, qui ne se trouve pas dans l'isthme du même nom, mais entre les lacs Ladoga et Onéga, et ainsi étouffer totalement Léningrad, le Heeres-Gruppe Nord tente de frapper directement la ville. Mais l'allongement du front vers l'est empêche bien évidemment von Leeb de grouper toutes ses forces au même endroit. Il ne dispose donc que de 11 divisions au sud de Léningrad, où les défenseurs alignent quant à eux 12 divisions. Pour la première fois depuis le début des hostilités sur le front nord, les Allemands sont inférieurs en nombre, même s'ils jouissent de la maîtrise de l'air et d'un avantage évident en chars.

Le 9 septembre 1941, l'offensive débute. Malgré la résistance de la 3e division de la garde, le 38. A.K. et le 41. Pz.K. entament largement le dispositif russe, puisqu'ils pénètrent sur un front d'une dizaine de kilomètres et dans une profondeur de 1 à 3 kilomètres.

Le lendemain, les Soviétiques devancent les Allemands, mais l'assaut de la réserve de la 3e division de

Ci-contre : **le général Joukov en 1941. D'origine sociale modeste, il a gravi tous les échelons de la hiérarchie militaire : engagé comme simple soldat en 1914, maréchal des logis en 1917, il entre dans l'Armée Rouge l'année suivante et connaît une rapide ascension. Commandant d'un régiment de cavalerie dans les années vingt, il suit un stage en Allemagne. En 1939, il remporte une victoire éclatante contre les Japonais en Mongolie, ce qui lui vaut de devenir chef d'état-major de l'Armée Rouge. Il occupe ce poste en juin 1941, mais démissionne peu après. En septembre, il met en place la défense de Léningrad. (APN)**



Ci-dessous : **assemblage des tourelles sur les châssis de KV-1 sur la chaîne de montage conservée à Léningrad après l'évacuation de l'usine Kirov vers l'Oural et Tankograd. La présence de chaîne de montage est essentielle pour la défense de Léningrad, qui ne peut plus être ravitaillée que par le lac Ladoga dès octobre 1941.**

Ci-dessus : **un groupe de marins et de fusiliers marins de la flotte du Nord.A gauche, l'homme qui lit le journal porte au bas de la manche les insignes de grade de maître. (APN)**

Ci-dessous : **une batterie de canons antiaériens de 85 mm au bord de la Néva.**

la garde ne permet en fait que de contenir la pression allemande durant quelques heures. En début d'après-midi, la 1. Pz.Div. intervient et rejette les Russes en arrière.

Durant les deux jours suivants, l'avance allemande se poursuit et le 12 septembre, la petite ville de Krasnoe Selo, siège de la fameuse manufacture impériale d'armes, est enlevée. Léningrad n'est plus qu'à douze kilomètres. Le lendemain, le général Joukov est nommé commandant du front de Léningrad, un poste qu'il abandonnera le 10 octobre lorsque la menace se sera transférée sur Moscou.

Ses premières mesures visent à renforcer les défenses de la ville en profondeur (mais celle-ci ne dépasse plus 12 kilomètres !) et à lever en masse de nouvelles unités de combattants. La situation n'est pas loin d'être désespérée, le 15 septembre, lorsque les Allemands entrent à Ouritsk, à cinq kilomètres à peine des faubourgs de Léningrad. Dans les jours suivants, l'étau se resserre de plus en plus, malgré les tentatives soviétiques de contre-attaques. Mais les pertes sont terrifiantes et les Allemands, qui n'ont encore jamais connu de grandes hécatombes depuis septembre 1939, suspendent leurs assauts. A titre d'exemple, les 121. et 269. I. D. ont perdu 60 % de leurs effectifs et de leurs moyens. Aux 1., 58. et 93. I. D., les pertes sont encore plus lourdes.

Fin septembre, le front se stabilise autour de Léningrad. Il ne bougera plus jusqu'en janvier 1944. Furieux d'une telle résistance, Hitler demande la destruction pure et simple de la ville, comme le prouve une directive de l'état-major de la Kriegsmarine :

« *1. Le Führer a décidé de réduire à néant la ville de Pétersbourg. Après la défaite de la Russie Soviétique, il n'y a nul intérêt à préserver l'existence de cette grande localité (...)*

3. Il est projeté de bloquer étroitement la ville et, au moyen du tir de l'artillerie de tous calibres et d'un bombardement ininterrompu par air, de la raser. Si, à la suite de la situation créée dans la ville, des requêtes sont élevées pour la reddition, elles seront rejetées (...) » [7]

L'ordre de Hitler est bien sûr inapplicable dans les faits. Ni l'artillerie allemande, ni la Luftwaffe n'ont les moyens de détruire Léningrad alors que la bataille fait rage ailleurs sur le front et que le secteur nord perd rapidement sa priorité. L'offensive sur Moscou, qui débute le 3 octobre 1941, va rejeter dans l'ombre tous les autres fronts.

7. Directive secrète n°1a 1601/41, citée au procès de Nuremberg.

Les batailles pour Léningrad

UNE VICTOIRE A LA PYRRHUS ?

Ci-dessus :
A l'image de ce T-28 calciné, autour duquel gisent les corps de plusieurs membres de son équipage, les pertes soviétiques lors de l'opération Barbarossa ont été terribles. La fourchette de chiffres la plus basse les situe à plus de 1 128 000 hommes, tandis que les Allemands, à l'époque, indique la capture de 2 500 000 soldats soviétiques. Quant aux pertes en matériel, elles sont ahurissantes : 7 000 chars d'après les Russes, 18 000 d'après les Allemands. L'une des conséquences de ce désastre est la quasi disparition des anciens modèles de chars dans l'Armée Rouge à partir de l'hiver 1941. T–26, T-28 et T-35 ne réapparaîtront plus en première ligne en 1942. (BA)

Du 22 juin au 8 octobre 1941, la Wehrmacht a perdu sur le front de l'est, 564 727 hommes, dont 119 464 tués et 24 793 disparus.

Ce chiffre représente près de 17 % des effectifs engagés. Dans les unités blindés, le déficit en chars dépasse 50 % en moyenne. Ce sont donc des pertes conséquentes, auxquelles l'OKW ne s'attendait sans doute pas.

Du côté soviétique, les chiffres sont très variables selon les sources. Le Sovinformburo indique, pour la période du 22 juin au 6 octobre, les chiffres suivants : 230 000 tués, 178 000 disparus (prisonniers pour la plupart) et 720 000 blessés, soit 1 128 000 hommes en tout. Les pertes en matériel de 7 000 chars, 8 900 canons et 5 316 avions.

D'après l'OKH, 2 500 000 soldats russes ont été capturés entre le 22 juin et 3 octobre 1941, soit 14 fois plus que le chiffre soviétique. Quant aux pertes en matériel, elles sont chiffrées à 18 000 chars, 22 000 canons et 14 500 avions.

Querelle de chiffres

Il est bien sûr impossible de donner un chiffre objectif. Il est évident que les Soviétiques minimisent leurs pertes. Cela dit, le nombre de prisonniers annoncé par les Allemands apparaît assez nettement surestimé. Le témoignage de certains officiers sur le front sud indique d'ailleurs que les décomptes dans la poche de Kiev ont été quasiment impossibles à faire, étant donné la taille du « chaudron » et le chaos qui y régnait.

Il semble raisonnable de penser que les pertes soviétiques ont été en moyenne cinq fois supérieures à celles des Allemands, au moins en ce qui concerne les hommes.

Un succès allemand mitigé

Pour la propagande et pour le peuple allemands, l'opération Barbarossa a été une victoire considérable. Non seulement les pertes soviétiques ont été immenses, mais le terrain conquis est impressionnant : les pays baltes, la Biélorussie, l'Ukraine, la Bessarabie et une partie de la Russie d'Europe. L'avance dépasse partout, à la fin du mois de septembre, les 1 000 kilomètres.

Ces deux éléments sont en effet indiscutables. Pour autant, l'opération Barbarossa n'a pas atteint son but, qui était d'abattre l'URSS. Le succès n'est donc pas total et les pertes de la Heer, pour la première fois de la guerre, sont lourdes. Quelles sont donc les causes de cet insuccès ?

En premier lieu, la Wehrmacht a manqué de moyens. Tous les généraux allemands s'accordaient à dire, en septembre 1939, que l'Allemagne n'était pas prête pour la guerre. Les succès suivants ont sans doute grisé Hitler, mais pas la plupart des généraux. Tous ont montré une grande réticence à l'idée de l'invasion de la Russie. En ce sens, les mémoires de Guderian donne deux petits détails révélateurs. Tout d'abord, on y lit que certains généraux se sont leurrés en pensant que l'immense butin récupéré en France pourrait servir en Russie. En fait, après la création de certaines Panzer-Divisionen avec du matériel français, il a fallu très vite déchanter : les chars français sont, dans leur ensemble, inadaptés à la Blitzkrieg, quelles que soient les améliorations qu'on puisse leur apporter. Dans ces conditions, de tout le matériel français, seuls les camions et certaines

chenillettes serviront en Russie au sein des unités allemandes de première ligne, les chars étant cantonnés à des opérations de police.

Le second détail est plus intéressant : « *Un curieux incident me fit douter légèrement de notre relative supériorité en matière d'équipement blindé. Au printemps de 1941, Hitler avait ordonné de montrer à une commission militaire russe nos écoles de chars et nos usines; dans cet ordre, il insistait pour que nous ne leur cachions rien. Les officiers russes en question refusèrent fermement de croire que le Panzer IV était en fait notre char le plus lourd. Ils répétèrent à plusieurs reprises que nous leur cachions nos modèles les plus récents et se plaignèrent que nous n'exécutions pas l'ordre de Hitler de tout leur montrer. Cette commission militaire insista tellement sur ce point que nos industriels et les officiels de la direction de l'armement en finir par conclure : " Il semble que les Russes possèdent déjà des chars meilleurs et plus puissants que les nôtres ".* » [1]

La rencontre avec les KV-1 et surtout les T-34, dès la fin du mois de juin, allait vite prouver le bien-fondé de cette réflexion.

Il est donc tout à fait clair, en juin 1941, que la Wehrmacht manque de moyens pour une tâche colossale. Mais, pire encore, les moyens dont elle dispose ne sont pas adaptés à la guerre qu'elle va devoir mener. Outre l'infériorité technique des Panzer, qui n'est pas encore trop grave car les bons chars soviétiques sont rares et mal commandés, le plus gros handicap dont souffre la Wehrmacht tient à son manque de mobilité. Dans les espaces réduits de l'Europe occidentale, ceci n'est pas apparu. Mais en Russie, l'Armée Rouge a échappé à la destruction car les Allemands ne se sont pas déplacés assez vite. Les grandes batailles d'encerclement n'ont pas amené la déroute escomptée dans les rangs de l'ennemi car celui-ci a souvent pu faire fuir des dizaines de milliers d'hommes, l'infanterie allemande n'étant pas encore là pour boucler hermétiquement les poches. Très souvent, les Panzer se sont retrouvés seuls devant.

Au delà du matériel, c'est d'ailleurs sans doute la notion de Blitzkrieg qui ne convient pas au terrain. C'est en tout cas l'avis de von Rundstedt, qui avait déjà combattu à l'est durant la guerre de 1914-1918. Pour lui, la Blitzkrieg ne pouvait fonctionner en Russie, étant donné l'immensité du territoire et des effectifs à mettre en œuvre.

Cette crise des effectifs est d'ailleurs la cause des hésitations du début de l'été autour de Smolensk, lorsque l'état-major et Hitler hésitent sur la direction de la poursuite de l'offensive. La résistance soviétique et l'absence de moyens empêchent de poursuivre le plan Barbarossa comme prévu. Pour remporter une victoi-

Ci-dessous :
Faute d'avoir anéanti l'Armée Rouge durant l'été 1941, la Wehrmacht doit livrer une campagne d'hiver à laquelle elle n'est pas prête. Ici, un StuG III C/D appartenant au Sturmgeschütz-Abt. 177 éprouve de grandes difficultés à progresser à cause de la boue. Le nom « Eben Emaël » est visible sur le flanc du blindé, au-dessus d'un petit écu. La scène se déroule sur le front du Heeres-Gruppe Mitte. (BA)

Une victoire à la Pyrrhus ?

Page ci-contre : **les succès allemands ont été considérables autour de Kiev où plus de 600 000 soldats soviétiques sont capturés. Cette victoire, acquise par la volonté de Hitler seul, contre l'avis de ses généraux au front, est typique de l'opération Barbarossa : malgré l'ampleur du succès de la Wehrmacht, l'Armée Rouge n'est pas à genoux. Paradoxalement, sa défaite en Ukraine lui laisse le temps de préparer la défense de Moscou : la victoire tactique allemande se transforme en revers stratégique, à cause de l'immensité russe et de l'insuffisance des effectifs allemands. (ECPA)**

Ci-contre : **des soldats de la Heer et de la Waffen SS reposent côte à côte dans un cimetière aménagé en juillet 1941. Pour la Panzerwaffe, ce mois de juillet 41 sera le plus coûteux en chars de toute la campagne à l'est, preuve s'il en est que l'opération Barbarossa n'a pas été une marche triomphale. (BA)**

re décisive sur un front, il faut en dégarnir un autre. La grande erreur allemande a sans doute été d'attaquer sur toute l'étendue de la frontière soviétique.

A la fin du mois de septembre 1941, à la veille de l'opération Typhon sur Moscou, la Wehrmacht n'a donc pas atteint ses objectifs stratégiques. Tactiquement, elle a été gênée par son manque de moyens. Mais tous les succès de l'été montrent qu'en 1941, les officiers sur le terrain font encore de la Wehrmacht l'armée la plus efficace, et de loin, de toutes les nations belligérantes. Sans les tergiversations du haut commandement et les hésitations de Hitler, qui vise tantôt des objectifs militaires, tantôt des objectifs politiques ou économiques, les victoires acquises sur le terrain auraient certainement été plus décisives.

Un désastre soviétique

Si l'opération Barbarossa n'est qu'un succès mitigé pour les Allemands, c'est un désastre sans précédent pour l'Armée Rouge, que ses pertes s'élèvent à un, deux ou même trois millions d'hommes. L'essentiel a pu être préservé de justesse, au prix de pertes immenses.

La faute principale en incombe certainement à Staline lui-même, pas seulement à cause de son aveuglement des derniers jours de juin 1941, qui lui fait refuser l'évidence, mais aussi et surtout à cause de ses purges sanglantes de 1937 qui ont balayé tout l'état-major général, le réduisant à une poignée de courtisans.

C'est donc une armée décapitée et absolument non préparée à la guerre qui doit faire face à l'offensive allemande. A tous les niveaux, le commandement russe est inférieur au commandement allemand. Seule la grande vaillance du soldat soviétique vaut celle du fantassin allemand. Quant aux généraux russes, ils semblent n'hésiter devant aucune hécatombe pour arrêter l'ennemi. Du côté allemand, en revanche, il est évident que le commandement veut préserver la vie de ses hommes. Le temps des grandes saignées n'est pas encore venu pour l'armée allemande. Ceci explique en partie le piétinement du Heeres-Gruppe Mitte devant Smolensk ou du Heeres-Gruppe Nord aux portes de Léningrad.

A la veille de la bataille de Moscou, le sort des armes est encore en suspens. Barbarossa n'a pas permis d'emporter la décision, mais les deux commandements vont mettre à profit ces enseignements pour la campage d'hiver qui se profile.

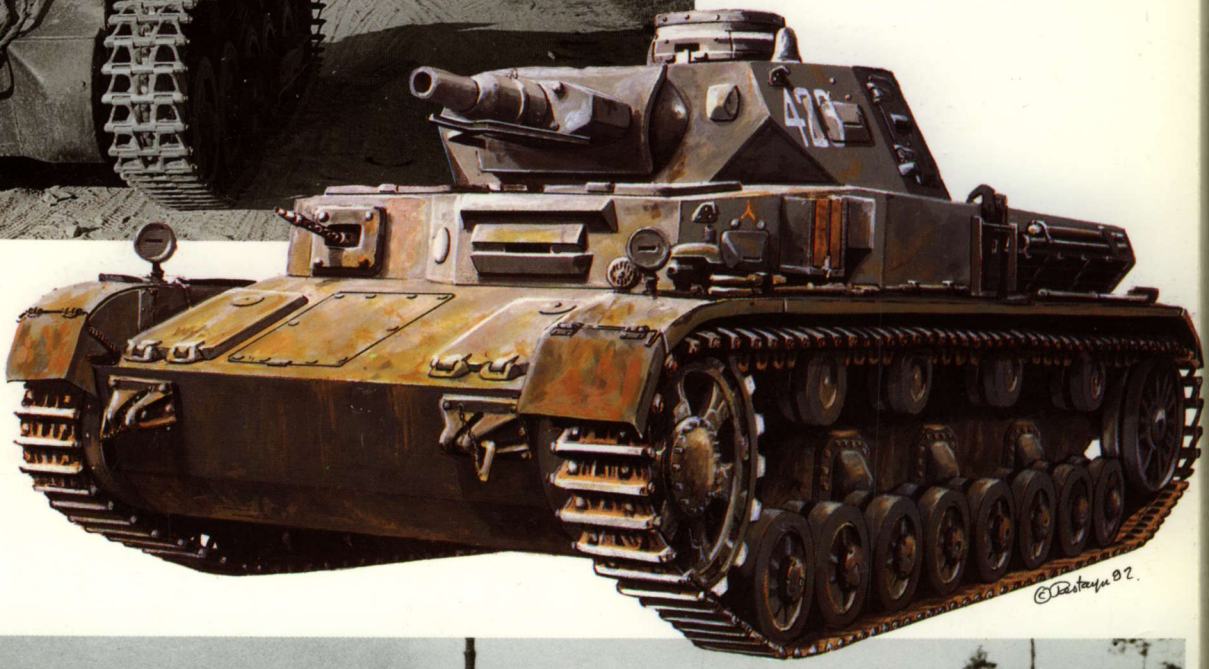
Ci-dessous : **un SiG 33 de la 5. Panzer-Division en décembre 1941. Avec le gel, les Allemands peuvent renouveler leurs attaques sur Moscou, mais leurs effectifs ont fondu de façon alarmante. Du 22 juin au 31 décembre1941, la Wehrmacht a perdu 428 Pz I, 424 Pz II, 796 Pz 38 (t), 660 Pz III et 348 Pz IV, sans compter une centaine de chars de commandement, soit 2 753 chars. Les Skoda, trop vulnérables aux canons antichars, ont payé le plus lourd tribut. (BA)**

1. Guderian, *Panzerleader*, op.cit. page 143.

Chaque trimestre dans cette collection :

- 100 photos d'époque
- 24 dessins en couleurs des matériels
- Les cartes en couleurs des opérations
- Les organigrammes des unités

... une extraordinaire source de documentation pour tous les passionnés d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale.



OPERATION BARBAROSSA

Le 22 juin 1941, la Wehrmacht se lance dans la plus formidable opération de l'Histoire, attaquant l'Union Soviétique sur un front de plus de 2 000 kilomètres de long. Dès les premières heures de combat, le succès allemand est considérable et, après seulement quatorze jours de combat, l'OKW se prend à rêver d'une victoire totale et immédiate. Mais sur le front, malgré plusieurs batailles d'encerclement réussies, la Wehrmacht ne parvient pas à empêcher l'Armée Rouge de se replier dans les immensités de la Russie. Les fantassins allemands constatent avec surprise que les soldats soviétiques continuent à lutter avec acharnement en dépit de leurs premières défaites. En outre, les Panzer rencontrent de plus en plus souvent des chars qui leur sont supérieurs : KV-1 et T-34.

Dès la fin de juillet 1941, l'avance allemande piétine autour de Smolensk. Peu à peu, les Allemands comprennent qu'ils ne peuvent poursuivre leurs assauts sur plusieurs directions, l'Armée Rouge ne donnant pas les signes d'effondrement espérés par Hitler. Une offensive concentrique des blindés du Heeresgruppe Süd et des Panzer de Guderian apporte une retentissante victoire allemande en Ukraine, mais retarde de plusieurs semaines la marche sur Moscou, tandis qu'au nord, Léningrad résiste. A la fin de l'opération Barbarossa, l'Union Soviétique n'est pas vaincue.

Dans la même collection :
N° 1 - Les Panzer en Normandie
N° 2 - Les Blindés alliés en Normandie
N° 3 - Tobrouk (La guerre du désert I)
N° 4 - Guderian perce à Sedan

*(tous disponibles, **69 FF + 10 FF** de port chaque, à l'adresse ci-dessous)*

Prochaines parutions, à ne pas manquer :
N° 6 - Bir-Hakeim (Guerre du désert II)
N° 7 - La campagne d'Allemagne, 1945
N° 8 - Mai 1940, la bataille de Belgique
et de nombreux autres sujets...

histoire & collections
19, avenue de la République,
F-75011 Paris. Tél. : (1) 43.57.83.83.